# DISCOURS

*SUR LE SECRET*

DE LA

# FRANC-MAÇONNERIE

PAR

MGR AMAND-JOSEPH FAVA

ÉVÊQUE DE GRENOBLE



LIBRAIRIE H. OUDIN, ÉDITEUR

PARIS
51, RUE BONAPARTE, 51

POITIERS
4, RUE DE L'ÉPERON, 4

1882



*Bibliothèque Saint Libère*

http://www.liberius.net

# DISCOURS

SUR LE

# SECRET DE LA FRANC-MAÇONNERIE

POITIERS. — IMPRIMERIE OUDIN.



# DISCOURS

## SUR LE

# SECRET DE LA FRANC-MAÇONNERIE

---

## *LA FRANC-MAÇONNERIE*

IL y a de par le monde une société qui s'appelle *la Franc-Maçonnerie.* On a pu discuter jusqu'à nos jours sur son origine et la fin qu'elle se propose, mais il n'est pas possible de nier son existence, puisque cette société se montre à tous les yeux, parle, agit et s'affirme elle-même, chez les divers peuples de la terre.

Elle est dite : *Société secrète*, parce que ses membres se réunissent secrètement, dans des locaux appelés *loges,* dont l'entrée est interdite aux *profanes* , c'est-à-dire à ceux qui ne sont pas

francs-maçons. Leurs résolutions doivent demeurer ignorées du public, la loi du silence est imposée à chaque membre, sous la foi du plus terrible serment et sous les peines les plus graves, même la mort, suivant la gravité du cas : malheur au franc-maçon oublieux de son devoir ! Rien ne saurait le soustraire à la punition de sa faute.

Toutefois, si la Franc-Maçonnerie est société secrète, elle n'est pas *inconnue.*

Un homme peut dissimuler ses pensées, vivre seul et cacher le secret de sa vie intime, sans cependant demeurer ignoré de ses semblables, s'il vit au milieu d'eux.

De même, la Franc-Maçonnerie a beau vouloir dérober à notre connaissance ses assemblées, ses décisions, son action et son but : on sait son existence ; les yeux attentifs la suivent dans les voies où elle marche, si ténébreuses soient-elles, et ses actes révèlent la fin qu'elle se propose, comme les fruits font connaître l'arbre.

C'est pourquoi l'on doit s'étonner de voir affirmer, par certains auteurs, que l'origine de la Franc-Maçonnerie se perd dans la nuit des temps. Evidemment, quand cette société a existé, on l'a vue, et l'histoire, attentive à enregistrer les faits de cette nature, a pris soin d'en parler. Un homme seul, vivant parmi ses semblables, ne saurait passer inaperçu : comment donc une association tout entière pourrait-elle échapper aux regards et à la curiosité du monde ?

Désireux nous-même de voir clair dans cette

question, nous avons interrogé les siècles passés. Tandis que nous en redescendions le cours, nous avons rencontré maintes sociétés de maçons constructeurs. Il y en avait à la Tour de Babel, aux Pyramides, au Temple de Salomon, au second Temple, et ailleurs.

Nous en trouvâmes encore à la solde de Julien l'Apostat, qui voulait rebâtir le temple de Jérusalem pour donner un démenti à la parole de Jésus-Christ, annonçant la ruine absolue de cet édifice. Plus tard, se présentèrent à nous les architectes et maçons, connus sous le nom de *Logeurs du Bon Dieu* : c'étaient encore des ouvriers constructeurs.

On a prétendu que les Templiers avaient donné le jour à la Maçonnerie ; ce qui est certain, c'est que l'Ordre des Templiers fut aboli en 1312, et que tous ses membres se dispersèrent aussitôt. L'histoire ne nous montre aucune association formée de leurs débris, et plusieurs siècles s'écoulent, après leur supplice ou leur fuite, sans que la Franc-Maçonnerie se montre.

Le premier document historique qui nous la signale, sans avoir aucune liaison avec ledit Ordre, est connu sous le titre de : *Charte de Cologne, 1535.*

En lisant cette pièce, dont l'original se trouve dans les archives de la mère-loge d'Amsterdam, avec dix-neuf signatures à la fin, ce qui n'a pas empêché les historiens de mettre à plusieurs reprises son authenticité en question, on voit, au

premier coup d'œil, qu'elle est le fait de maçons qui dogmatisaient et bâtissaient en même temps. Disons que cette société a jeté dans le monde européen l'idée de la Franc-Maçonnerie, avec ses trois grades fondamentaux, d'apprenti, de compagnon et de maître; puis deux grades supérieurs, et un chef suprême à qui tout obéit.

D'après cette Charte, cette association date du XVe siècle, car elle dit, dans un de ses considérants : « Rien ne nous indique que notre association ait été connue avant 1440, après la naissance du Christ, sous d'autre dénomination que celle des FF.·. de Jean ; c'est alors, d'après ce qu'il nous a paru, qu'elle commença à prendre le nom de confraternité des *Francs-Maçons*, spécialement à Valenciennes, en Flandre, parce qu'à cette époque on commença par les soins et les secours des FF.·. Maç.·. de cet ordre à bâtir, dans quelques parties du Hainaut, des hospices pour y guérir les pauvres qui étaient alors attaqués de l'inflammation dartreuse dite : *Mal de Saint-Antoine* ».

En outre, cette Charte elle-même nous prouve que l'association dont elle parle, n'est pas celle d'aujourd'hui. En effet, celle-ci a pour caractère spécial la haine contre Jésus-Christ, tandis que l'autre n'admettait dans son sein que des chrétiens pour membres ; témoin le considérant suivant : « Quoique en accordant nos bienfaits, nous ne devions nullement nous inquiéter de religion, ni de patrie, il nous a cependant paru nécessaire et prudent de ne recevoir jusqu'à présent dans

notre ordre que ceux qui, dans le monde profane, ou non éclairé, professent la Religion chrétienne ».

Donc, la Charte de Cologne, qu'elle soit authentique ou non, rédigée pour le besoin de la cause ou d'après la vérité, ne nous montre pas encore la Franc-Maçonnerie, telle que nous la connaissons.

A partir de 1545, la question devient plus claire et les documents historiques s'offrent nombreux pour fixer définitivement le berceau de la Franc-Maçonnerie à Vicence, près Venise, en Italie.

Dans ce discours, adressé à nos lecteurs et divisé en deux parties, nous prouverons : 1° que le secret de la Maçonnerie, fondée par Fauste Socin, consiste dans le projet conçu à Vicence, et développé ensuite, de détruire le Christianisme et de le remplacer par le Rationalisme.

Après avoir exposé ce qui concerne le fondateur de la secte maçonnique ou Socinienne, nous parlerons de Cromwell, qui l'a accueillie et comme naturalisée en Angleterre; d'Ashmole, qui lui a prêté son intelligent et puissant appui dans ce même pays; puis de Voltaire, qui l'a rendue si puissante en France, de concert avec les philosophes, ses admirateurs et ses esclaves. En Allemagne, nous étudierons Adam Weishaupt, fondateur de l'Illuminisme allemand, sectaire sans égal et le plus profond de tous les conspirateurs, dit M. Louis Blanc. Nous suivrons alors la Maçonnerie en Italie, où naquit et mourut le fameux Cagliostro, auteur du *rite de Misraïm*, ou rite

égyptien, personnage singulier et bateleur de haute école, qui fascina l'Europe entière. Nous passerons de là en Espagne, en Portugal, à Naples, où les d'Aranda, les Pombal, les Tannucci, unis à Choiseul, exécutent sur la Compagnie de Jésus les cruels décrets des loges maçonniques, et, partout, nous constaterons que le secret de la Maçonnerie consiste dans le projet de ruiner absolument le Règne de Jésus-Christ sur la terre, de détruire le Christianisme jusqu'à sa racine, pour mettre à sa place le rationalisme, qui triomphera, un jour, en France, sous le nom de : *déesse Raison.*

Ce triomphe, nous le contemplerons dans la grande Révolution française, préparée pendant cinquante ans par Voltaire et ses amis, qui allumèrent en Europe un incendie dont la flamme se propagea dans le monde entier.

Après la chute du maçon Napoléon Ier, abandonné et trahi par les loges, qui s'étaient servi de lui pour avancer plus vite et plus sûrement leur œuvre, nous suivrons la Maçonnerie, en France, sous Louis-Philippe, la République de 1848 et l'Empire. Partout nous la retrouverons avec son caractère antichrétien , chez nous comme à l'étranger. Si nous pouvions en douter, la parole des Pontifes romains, Pie IX et Léon XIII, nous l'affirmerait, avec une autorité toujours respectée des catholiques, mais malheureusement peu comprise et pas assez obéie.

Telle sera, en résumé, la première partie de ce petit travail.

Dans la seconde, 1° nous montrerons que le projet de détruire le Christianisme n'est pas nouveau, et qu'il a été conçu aussitôt après la naissance de Jésus-Christ. Après avoir dit rapidement les essais tentés dans ce but, nous parlerons de l'*épidémie de paganisme* qui s'abattit sur l'Europe au XIIe siècle, pénétra profondément la société chrétienne aux siècles suivants, inspira Socin, fondateur de l'hérésie maçonnique, avec laquelle elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours; 2° nous montrerons le sort réservé à cette erreur; 3° nous prouverons que le projet de la Maçonnerie est hostile à la liberté religieuse, improprement appelée : *Liberté de conscience;* 4° contraire aux bonnes mœurs; 5° antisocial; 6° antifrançais; 7° enfin, antihumanitaire et insensé.

Nous ajouterons à cette étude quelques conclusions où nous indiquerons nos craintes, nos espérances et quelques résolutions à prendre.

Ce travail n'a point été fait en haine des francs-maçons, frères égarés que Dieu nous ordonne d'aimer et que nous aimons, mais par amour de la vérité et aversion de l'erreur : *Celui qui aime Dieu*, dit l'Ecriture, *doit haïr le mal.*

Plusieurs fois déjà nous avons parlé de la Franc-Maçonnerie : dans ce petit volume, nous avons voulu résumer la question, en y ajoutant des aperçus nouveaux, de manière à mettre entre les mains de tous ceux qui savent lire, une syn-

thèse doctrinale de la Maçonnerie, si peu connue, même de ses adeptes, a écrit lui-même l'illustre maçon Ragon.

Qu'il plaise à Dieu de bénir ces pages rapides et aux lecteurs de les bien accueillir !



# PREMIÈRE PARTIE

LE SECRET DE LA FRANC-MAÇONNERIE CONSISTE A VOULOIR DÉTRUIRE LE CHRISTIANISME POUR LE REMPLACER PAR LE RATIONALISME.

## *Fauste Socin, fondateur de la Franc-Maçonnerie.*

FAUSTE Socin naquit à Sienne, en 1539. Il appartient à la famille des *Sozzini* — Socins — qui a donné le jour aux plus grands hérésiarques de l'Italie.

« Fauste Socin, dit Feller, fut gâté de bonne heure, ainsi que plusieurs de ses parents, par les lettres de son oncle, Lœlius Socin, auteur de la secte Socinienne, ou, si l'on veut, restaurateur de la secte Arienne. Pour éviter les poursuites de l'Inquisition, il se retira en France : nouvelle preuve que c'est à ce tribunal que l'Italie et l'Espagne doivent la tranquillité dont elles ont joui, tandis que l'état politique et religieux du reste de l'Europe était ébranlé par les nouvelles sectes.

« Lorsqu'il était à Lyon, n'étant âgé que de vingt ans, il apprit la mort de son oncle et alla recueillir ses papiers à Zurich. »

Que renfermaient ces papiers ?

Feller nous le dit à l'article qu'il consacre dans son *Dictionnaire historique* à Socin Lélie : « Celui-

ci assista à une conférence tenue à Vicence, en 1547, où la destruction du Christianisme fut résolue ; il concentra ses efforts à renouveler l'Arianisme et à saper la religion par ses fondements, en attaquant la Trinité et l'Incarnation. »

Le même auteur, en parlant d'*Ochin*, qui avait aussi assisté à ladite conférence, s'exprime dans les termes suivants : « Dans cette assemblée de Vicence, on convint des moyens de détruire la religion de Jésus-Christ, en formant une société qui, par ses succès progressifs, amena, à la fin du XVIIIe siècle, une apostasie presque générale. Lorsque la République de Venise, informée de cette conjuration, fit saisir Jules Trévisan et François de Rugo, qui furent étouffés, Ochin se sauva avec les autres : la société ainsi dispersée ne devint que plus dangereuse, et *c'est elle que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Francs-Maçons.* » Voir le *Voile levé*, etc. (Edition de 1821-Lyon).

L'auteur de cet ouvrage est l'abbé Lefranc, tombé sous la hache des assassins à Paris, le 2 septembre 1792. Voici ce qu'il dit dans l'ouvrage précité, *le Voile levé pour les curieux*, *ou histoire de la Franc-Maçonnerie, depuis son origine jusqu'à nos jours* : « Vicence fut le berceau de la Maçonnerie en 1546. Ce fut dans la société des athées et des déistes, qui s'y étaient assemblés pour conférer ensemble sur les matières de la Religion, qui divisaient l'Allemagne en un grand nombre de sectes et de partis, que furent jetés les fondements de la Maçonnerie ; ce fut dans cette académie

célèbre que l'on regarda les difficultés qui concernaient les mystères de la religion chrétienne comme des points de doctrine qui appartenaient à la philosophie des Grecs et non à la foi.

« Ces décisions ne furent pas plus tôt parvenues à la connaissance de la République de Venise qu'elle en fit poursuivre les auteurs avec la plus grande sévérité. On arrêta Jules Trévisan et François de Rugo, qui furent étouffés. Bernardin, Ochin, Lœlius Socin, Péruta, Gentilis, Jacques Chiari, François Lenoir, Darius Socin, Alicas, l'abbé Léonard se dispersèrent où ils purent; et cette dispersion fut une des causes qui contribuèrent à répandre leur doctrine en différents endroits de l'Europe. Lœlius Socin, après s'être fait un nom fameux parmi les principaux chefs des hérétiques qui mettaient l'Allemagne en feu, mourut à Zurich, avec la réputation d'avoir attaqué le plus fortement la vérité du mystère de la Sainte Trinité, de celui de l'Incarnation, l'existence du péché originel et la nécessité de la grâce de Jésus-Christ.

« Lœlius Socin — qu'on nous permette de le redire — laissa dans Fauste Socin, son neveu, un défenseur habile de ses opinions; et c'est à ses talents, à sa science, à son activité infatigable et à la protection des princes qu'il sut mettre dans son parti, que la Franc-Maçonnerie doit son origine, ses premiers établissements et la collection des principes qui sont la base de sa doctrine.

« Fauste Socin trouva beaucoup d'opposition

à vaincre pour faire adopter sa doctrine parmi les sectaires de l'Allemagne ; mais son caractère souple, son éloquence, ses ressources, et surtout le but qu'il manifestait de déclarer la guerre à l'Eglise romaine et de la détruire, lui attirèrent beaucoup de partisans. Ses succès furent si rapides, que, quoique Luther et Calvin eussent attaqué l'Eglise romaine avec la violence la plus outrée, Socin les surpassa de beaucoup. On a mis pour épitaphe sur son tombeau, à Luclavie, ces deux vers :

*Tota licet Babylon destruxit tecta Lutherus,*
*Muros Calvinus, sed fundamenta Socinus.*

qui signifient que, si Luther avait détruit le toit de l'Eglise catholique, désignée sous le nom de Babylone, si Calvin en avait renversé les murs, Socin pouvait se glorifier d'en avoir arraché jusqu'aux fondements. Les prouesses de ces sectaires contre l'Eglise romaine étaient représentées dans des caricatures aussi indécentes que glorieuses à chaque parti ; car il est à remarquer que l'Allemagne était remplie de gravures de toutes espèces, dans lesquelles chaque parti se disputait la gloire d'avoir fait plus de mal à l'Eglise.

« Mais il est certain qu'aucun des sectaires ne conçut un plan aussi vaste, aussi impie, que celui que forma Socin contre l'Eglise ; non seulement il chercha à renverser et à détruire, il entreprit, de plus, d'élever un *nouveau temple*, dans lequel il se proposa de faire entrer tous les

sectaires, en réunissant tous les partis, en admettant toutes les erreurs, en faisant un tout monstrueux de principes contradictoires; car il sacrifia tout à la gloire de réunir toutes les sectes, pour fonder une nouvelle église à la place de celle de *Jésus-Christ*, *qu'il se faisait un point capital de renverser*, afin de retrancher la foi des mystères, l'usage des sacrements, les terreurs d'une autre vie, si accablantes pour les méchants.

« Ce grand projet de bâtir un nouveau temple, de fonder une nouvelle religion, a donné lieu aux disciples de Socin de s'armer de tabliers, de marteaux, d'équerres, d'aplombs, de truelles,de planches à tracer, comme s'ils avaient envie d'en faire usage dans la bâtisse du nouveau temple que leur chef avait projeté; mais, dans la vérité, ce ne sont que des bijoux, des ornements qui servent de parure, plutôt que des instruments utiles pour bâtir.

« Sous l'idée d'un nouveau temple, il faut entendre un nouveau système de religion conçu par Socin, et à l'exécution duquel tous les sectateurs promettent de s'employer. Ce système ne ressemble en rien au plan de la religion catholique, établie par *Jésus-Christ;* il y est même diamétralement opposé, et toutes les parties ne tendent qu'à jeter du ridicule sur les dogmes et les vérités professées dans l'Eglise qui ne s'accordent pas avec l'orgueil de la raison et de la corruption du cœur. Ce fut l'unique moyen que trouva Socin pour réunir toutes les sectes qui s'é-

taient formées dans l'Allemagne; et c'est le secret qu'emploient aujourd'hui les francs-maçons pour peupler leurs loges des hommes de toutes les religions, de tous les partis et de tous les systèmes.

« Ils suivent exactement le plan que s'était prescrit Socin de s'associer les savants, les philosophes, les déistes, les riches, les hommes, en un mot, capables de soutenir leur société, par toutes les ressources qui sont en leur pouvoir ; ils gardent au dehors le plus grand secret sur leurs mystères : semblables à Socin, qui apprit par expérience combien il devait user de ménagements pour réussir dans son entreprise. Le bruit de ses opinions le força de quitter la Suisse en 1579, pour passer en Transylvanie, et de là en Pologne. Ce fut dans ce royaume qu'il trouva les sectes des Trinitaires et des Antitrinitaires, divisées entre elles. En chef habile, il commença par s'insinuer adroitement dans l'esprit de tous ceux qu'il voulait gagner; il affecta une estime égale pour toutes les sectes; il approuva hautement les entreprises de Luther et de Calvin contre la Cour romaine ; il ajouta même qu'ils n'avaient pas mis la dernière main à la destruction de Babylone, qu'il fallait en arracher les fondements pour bâtir, sur ses ruines, le *temple véritable*.

« Sa conduite répondit à ses projets. Afin que son ouvrage avançât sans obstacle, il prescrivit un silence profond sur son entreprise : comme les francs-maçons le prescrivent dans leurs loges, en

matière de religion, afin de n'éprouver aucune contradiction sur l'explication des symboles religieux dont leurs loges sont pleines; et ils font faire serment de ne jamais parler, devant les profanes, de ce qui se passe en loge, afin de ne pas divulguer une doctrine qui ne peut se perpétuer que sous un voile mystérieux. Pour lier plus étroitement ensemble ses sectateurs, Socin voulut qu'ils se traitassent de frères, et qu'ils en eussent les sentiments. De là sont venus les noms que les Sociniens ont portés successivement de *Frères-Unis*, de *Frères-polonais*, de *Frères-Moraves*, de *Frey-Maurur*, de *Frères de la Congrégation*, de *Free-Murer* , de *Freys-Maçons* , de *Free-Maçons*. Entre eux, ils se traitent toujours de frères et ont, les uns pour les autres, l'amitié la plus démonstrative.

« Socin tira un grand avantage de la réunion de toutes les sectes des anabaptistes, des unitaires et des trinitaires, qu'il sut ménager. Il se vit maître de tous les établissements qui appartenaient à ces sectaires; il eut permission de prêcher et d'écrire sa doctrine; il fit des catéchismes, des livres, et serait venu à bout de pervertir, en peu de temps, tous les catholiques de la Pologne, si la diète de Varsovie n'y avait pas mis obstacle. En effet, jamais doctrine ne fut plus opposée au dogme catholique que celle de Socin. Comme les unitaires, il rejetait de la religion tout ce qui avait l'air de mystères; selon lui, *Jésus-Christ* n'était fils de Dieu que par adoption et par les prérogatives que

Dieu lui avait accordées, d'être notre médiateur, notre prêtre, notre pontife, quoiqu'il ne fût qu'un pur homme. Selon Socin et les unitaires, le Saint-Esprit n'est pas Dieu ; et bien loin d'admettre trois personnes en Dieu, Socin n'en voulait qu'une seule qui était Dieu. Il regardait comme des rêveries le mystère de l'Incarnation, la présence réelle de *Jésus-Christ* dans l'Eucharistie, l'existence du péché originel, la nécessité d'une grâce sanctifiante. Les Sacrements n'étaient à ses yeux que de pures cérémonies établies pour soutenir la religion du peuple. La tradition apostolique n'était point, à ses yeux, une règle de foi ; il ne reconnaissait point l'autorité de l'Eglise pour interpréter les Saintes Ecritures. En un mot, la doctrine de Socin est renfermée dans deux cent vingt-neuf articles *qui ont tous pour objet de renverser la doctrine de Jésus-Christ.* »

L'abbé Lefranc a puisé ses renseignements à bonne source, car il est en parfait accord avec l'historien César Cantu, si bien instruit de l'histoire de l'Italie, son pays, et si bien renseigné sur la vie de Socin.

« Neveu et disciple de Lélio, dit-il, il naquit à Sienne, le 5 décembre 1539 : bel écrivain, parleur facile, distingué dans ses manières, il étudia la jurisprudence et ensuite les sciences à Lyon. Ayant appris la mort de son oncle, il courut en Pologne pour rassembler les livres du défunt, et y fut accueilli comme un prophète destiné à mettre la dernière main à la doctrine arienne. Pour

le moment, il retourna dans sa patrie, et pendant douze ans remplit à la Cour de Florence d'honorables emplois ; puis, lorsque ses parents furent persécutés, il transféra sa résidence à Bâle, en 1574, malgré les instances du grand-duc, qui cherchait à l'en dissuader. Il se mit à étudier la théologie et la ramena à un sens opposé à celui qu'on lui donnait ordinairement; il publia des œuvres anonymes, par exemple, le traité de *Jésu Servatore* ; mais , ayant eu une querelle avec François Pucci, en 1578, il dut quitter Bâle. Fauste fut alors appelé en Transylvanie et en Pologne, où l'hérésie antitrinitaire avait pris racine. »

« Sa présence, continue César Cantu, jeta un nouvel élément de confusion parmi les nombreuses sectes de ce pays, en mettant au jour un nouveau symbole tiré des papiers de son oncle, symbole qui différait sur des points essentiels de celui des unitaires polonais. D'après ces nombreux écrits, Luther et Calvin avaient bien mérité, mais cependant leurs mérites ne devaient pas satisfaire, puisqu'il fallait, selon lui, débarrasser la foi de tout dogme qui surpasse la raison... Fauste Socin fut donc un véritable hérésiarque, un hérésiarque bien caractérisé, puisque, en proclamant les droits de la raison, il n'a respecté aucune limite. Luther et les autres avaient sécularisé la religion, lui sécularisa Dieu; s'il n'osa pas bannir ouvertement le supra-sensible, il nia tous les dogmes, il conduisit à l'incrédulité, et fut le père du

rationalisme, qui est l'hérésie de notre temps. Il enseignait même des erreurs sociales : en exagérant la doctrine de la mansuétude évangélique et celle du pardon, il niait non seulement la légitimité de la guerre, mais encore celle de toute autorité répressive... Cette doctrine fut soutenue par ses disciples, qui en étendirent les conséquences jusqu'à nier le droit pénal, et principalement la peine de mort... En fait, la Réforme n'était parvenue qu'à arracher les âmes au Pape pour les donner soit à un roi, soit à un consistoire, soit à un pasteur. Le Socinianisme seul implanta l'autonomie de la raison; c'est de lui que sortent Descartes, Spinosa, Bayle, Hume, Kant, Lessing, Hégel, Bauer, Feuerbash. Strauss et ses adeptes, en niant le Christ positif et en y substituant un Christ idéal, ne firent qu'ajouter au plan socinien l'élaboration scientifique, laquelle est le propre de l'âge moderne : les blasphèmes arcadiques de Renan et les propos de carrefour de Bianchi-Giovani et de plusieurs Italiens n'ont pas d'autre origine. Ce sont eux qui ont supprimé d'un seul coup la question suprême, la clé de voute de l'histoire, celles de la vie, de la mort, de l'avenir, l'intelligence du monde mystérieux. » Ainsi parle César Cantu.

Il est donc évident, pour tout homme qui sait lire, que le Socinianisme est fils de la Réforme protestante, et Socin le fondateur de la secte maçonnique : Socinianisme et Maçonnerie ne font qu'un.

« Les sociniens, dit encore César Cantu, en qualité de disciples de Luther, se proclamaient les restaurateurs du christianisme primitif, par cela seul qu'ils prenaient la Sainte Ecriture pour unique règle de foi et pour mesure de leurs actions. Luther, en éliminant de la Bible ce qui n'était pas de son goût, conserva les dogmes de la Trinité, du péché originel, de l'Incarnation et de la divinité du Christ, le baptême et une sorte d'Eucharistie : Socin supprima tout. Le Luthéranisme avait donné la prépondérance à l'élément divin, le Socinianisme à l'élément humain ; les réformés exagérèrent le dogme du péché héréditaire, les sociniens ne le reconnurent pas. Selon ceux-là, Dieu seul opère la justification, et l'homme reste un être entièrement passif ; suivant ceux-ci, l'homme seul est agissant, il s'élève et se perfectionne de lui-même, sans que Dieu fasse autre chose que de lui révéler sa doctrine. Pour les protestants, le divin Sauveur est venu sur la terre afin de nous racheter par son sacrifice ; pour les sociniens, c'est un homme qui a été envoyé sur la terre afin de donner à l'humanité une nouvelle doctrine et de leur montrer en sa personne le modèle à imiter. Les protestants, se fiant entièrement en la grâce, méprisent la raison ; les sociniens proclament que la raison et ses droits sont au-dessus de tout mystère, et qu'elle est seule compétente pour dissiper les nuages épais qui enveloppent les Saintes Ecritures. « Les protestants (dit Gioberti) ont puisé dans les ouvrages des païens les accessoires

et l'éloquence ; les sociniens en ont renouvelé substantiellement les tendances, l'esprit et les doctrines. En rejetant le supra-intelligible idéal et révélé, ils obscurcissent l'intelligible à force de logique, ils lui enlèvent cette pureté et cette perfection qui surabondent dans les préceptes évangéliques ; ils réduisent la sagesse du Christ aux étroites proportions de celle de Socrate et de Platon ; à l'idée lumineuse et pleine d'harmonie de la chrétienté catholique, ils substituent l'idée boiteuse et nébuleuse de la philosophie païenne. Ils conservèrent seulement en apparence les vérités supra-rationnelles de la révélation pour établir une harmonie apparente entre l'aristocratie socinienne et la multitude, et pour former une doctrine exotérique à l'usage exclusif du vulgaire. »

Pour résumer la question, disons qu'après avoir pu prêcher librement sa doctrine, multiplier ses adeptes, tenir ses assemblées, organiser sa société secrète et symbolique, verser l'erreur dans le sein de la malheureuse Pologne, Fauste Socin, aidé par Sigismond-Auguste, qui avait accordé la liberté de conscience à tous les ennemis de la Papauté, put s'applaudir d'avoir réalisé son plan, autant qu'il est accordé à l'hérésie de le faire ; c'est-à-dire, jusqu'à perdre des âmes et à ruiner un ou plusieurs pays, mais jamais au point de détruire le Christianisme, divin et immortel de sa nature.

« Cependant Fauste Socin eut à essuyer de sérieuses contradictions à propos de ses doctrines,

dit César Cantu. Protégé par quelques grands personnages, il épousa Agnès, jeune fille de bonne famille, qu'il perdit en 1587. Ses adversaires excitèrent contre lui le peuple de Varsovie, qui le traîna dans les rues de la ville. Il échappa à grand'-peine à ces mauvais traitements, et se retira dans un obscur village, où il mourut le 3 mars 1604.»

« La secte socinienne, ajoute Feller, bien loin de mourir ou de s'affaiblir par la mort de son chef, devint considérable par le grand nombre de personnes de qualité et de savants qui en adoptèrent les principes. Les sociniens furent assez puissants, pour obtenir dans les diètes de Pologne la liberté de conscience; mais divers excès qu'ils commirent contre la religion de l'Etat les firent enfin chasser en 1658. Les cendres de Socin furent déterrées, menées sur les frontières de la petite Tartarie, puis mises dans un canon qui les envoya au pays des infidèles. »

« A Sienne, où la famille des Socins s'était illustrée, dès les temps les plus reculés, par les charges que ses membres avaient remplies, ainsi que par leur savoir, écrit César Cantu, nous avons recherché soigneusement quelques souvenirs d'eux, mais il n'en reste presque aucun. On dit seulement que la villa de Scopeto appartenait à cette famille. Il y a peu d'années encore, on y voyait un grand arbre à l'abri duquel, selon la tradition, les religionnaires tenaient leurs assemblées ; aussi fut-il abattu par l'ordre de la pieuse dame à qui il appartenait. »

Les historiens sont d'accord sur la vie et la doctrine de Fauste Socin. Nous ne voulons ajouter aux témoignages déjà cités que les paroles d'un théologien bien connu : *Bergier*.

« Ce fut vers l'an 1579, dit l'auteur du *Dictionnaire de Théologie*, que Fauste Socin, neveu et héritier des sentiments de Lélio Socin, arriva en Pologne. Il y trouva les esprits divisés en autant de sectes qu'il y avait de docteurs : toutes ces prétendues églises n'étaient réunies qu'en un seul point, savoir : l'aversion contre le dogme de la divinité de Jésus-Christ. A force de disputes, d'écrits, de ménagements, de souplesse, Socin vint à bout de les rapprocher et de les amener à peu près à la même opinion, du moins à l'extérieur ; il devint ainsi le principal chef de ce troupeau qui a retenu son nom. Il mourut en 1604. »

Après avoir exposé longuement la doctrine socinienne, le même auteur ajoute : « Aussi voyons-nous, par les écrits des déistes modernes, qu'ils ont pris chez les *Sociniens* la plus grande partie de leurs objections contre les dogmes que nous soutenons être révélés, de même que les *Sociniens* ont emprunté leurs principes et la plupart de leurs dogmes, des protestants. Puisque les premiers ne refusent point de reconnaître ceux-ci pour leurs maitres, les protestants ont mauvaise grâce de ne vouloir point avouer les sociniens pour leurs disciples. Mais nous avons fait voir ailleurs que le déisme lui-même est un système inconséquent dans lequel un raisonneur ne peut demeurer ferme ;

que de conséquence en conséquence il se trouve bientôt entraîné à l'athéisme, au matérialisme, enfin au pyrrhonisme absolu, dernier terme de l'incrédulité. Nous en sommes convaincu, non seulement par les arguments que les matérialistes ont opposés aux déistes, mais encore par le fait, puisque nos plus célèbres incrédules, après avoir prêché quelque temps le déisme, en sont venus à enseigner hautement le matérialisme. Rien ne prouve mieux la liaison des vérités qui composent la religion chrétienne des catholiques que l'enchaînement des erreurs dans lesquelles tombent nécessairement tous ceux qui s'écartent du principe sur lequel cette religion divine est fondée. »

### *Cromwell (Olivier), adepte de Socin, fonde la Maçonnerie en Angleterre.*

« Une fois établis en Pologne, dit Bergier, les sociniens envoyèrent des émissaires prêcher sourdement leur doctrine en Allemagne, en Hollande, en Angleterre. Ils n'eurent pas beaucoup de succès en Allemagne ; les protestants et les catholiques se réunirent pour les démasquer. En Hollande, ils se mêlèrent parmi les anabaptistes ; en Angleterre, ils trouvèrent des partisans parmi les différentes sectes qui partageaient les esprits dans ce royaume. Ainsi dispersés, ils furent désignés sous différents noms.... On les a nommés partout unitaires ou *sociniens*, et ce nom de sociniens

est devenu commun à tous les sectaires qui nient la divinité de Jésus-Christ. » — Art. : *Sociniens.*

L'abbé Lefranc, déjà cité, affirme que la Maçonnerie agissante passa de Pologne en Angleterre. « La Franc-Maçonnerie, dit-il, est la quintessence de toutes les hérésies qui ont divisé l'Allemagne dans le seizième siècle. Les Luthériens, les Calvinistes, les Zuingliens, les Anabaptistes, les nouveaux Ariens, tous ceux, en un mot, qui attaquent les mystères de la religion révélée, tous ceux qui disputent à *Jésus-Christ* sa divinité, à la Sainte Vierge sa maternité divine; tous ceux qui ne reconnaissent point l'autorité de l'Église catholique, ou qui rejettent les sacrements; ceux qui n'espèrent point une autre vie; qui ne croient pas en Dieu, soit parce qu'ils se persuadent qu'il ne se mêle pas des choses de ce monde, soit parce qu'ils désirent qu'il n'y en ait point, *voilà tous ceux qui ont donné naissance à la Franc-Maçonnerie, ou avec lesquels les Francs-Maçons se sont associés et dont leur ordre est aujourd'hui formé.* »

« C'est de l'Angleterre, continue l'abbé Lefranc, que les francs-maçons de France prétendent tirer leur origine; c'est donc chez nos voisins qu'il faut examiner les progrès de la Maçonnerie. Il n'y était pas question d'eux au commencement du XVII^e^ siècle. Ce ne fut que vers le milieu qu'ils y furent soufferts sous le règne de Cromwell, parce qu'ils s'incorporèrent avec les indépendants qui formaient alors un grand parti. Après la mort du grand protecteur, leur crédit diminua, et ce ne

fut que vers la fin du même siècle qu'ils parvinrent à former des assemblées à part, sous le nom de *Freys-Maçons*, d'hommes libres ou de maçons-libres; et ils ne furent connus en France et ne réussirent à s'y faire des prosélytes que par le moyen des Anglais et des Irlandais, qui passèrent dans ce royaume avec le roi Jacques et le prétendant. C'est parmi les troupes qu'ils ont été d'abord connus, et par leur moyen qu'ils ont commencé à se faire des prosélytes, qui se sont rendus redoutables depuis 1760, qu'ils ont eu à leur tête M. de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés. »

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Les Francs-Maçons écrasés* — l'abbé Larudan — est d'accord avec l'abbé Lefranc, l'auteur que nous venons de citer. Imprimé à Amsterdam en 1747, ce volume consacre à la doctrine de la Franc-Maçonnerie des pages où le secret de la secte est clairement dévoilé : il consiste à nier la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme nous l'avons dit, pour remplacer ce dogme, qui est la base du Christianisme, par la religion naturelle ou le rationalisme.

« Cromwell, dit l'auteur de l'ouvrage : *Les Francs-Maçons écrasés*, donna à son Ordre le titre d'Ordre des *Francs-Maçons*, parce que son but était de bâtir en liberté un nouvel édifice, c'est-à-dire de réformer le genre humain, en exterminant les rois et les puissances, dont cet usurpateur était le fléau. Or, pour donner à ses partisans une idée sensible de son dessein, il leur proposa le réta-

blissement du Temple de Salomon ; et c'est dans ce projet que l'on doit admirer encore davantage la vaste intelligence de cet homme extraordinaire, qui, sous la cendre la plus paisible, voulait cacher ce feu redoutable dont je fais apercevoir aujourd'hui les étincelles. Et, en effet, quelle idée eut jamais plus de rapport à un projet de cette nature ? Et c'est ici principalement que je prie le lecteur d'en examiner attentivement jusqu'aux moindres parties. »

« Le Temple de Salomon avait été bâti par l'ordre que Dieu en signifia à ce prince. C'était le sanctuaire de la religion, le lieu consacré spécialement à ses augustes cérémonies ; c'était pour la splendeur de ce Temple que ce sage monarque avait établi tant de ministres chargés du soin de veiller à sa pureté et à son embellissement. Enfin, après plusieurs années de gloire et de magnificence, vient une armée formidable, qui renverse cet illustre monument. Le peuple qui y rendait ses hommages à la Divinité est chargé de fers et conduit à Babylone ; d'où, après la captivité la plus rigoureuse, il se voit tiré par la main de son Dieu. Un prince idolâtre, choisi pour être l'instrument de la clémence divine, permet à ce peuple infortuné non seulement de rétablir le Temple dans sa première splendeur, mais encore de profiter des moyens qu'il leur fournit pour y réussir. »

« Or c'est dans cette allégorie que les francs-maçons trouvent l'exacte ressemblance de leur société. Ce Temple, disent-ils, dans son premier

lustre, est la figure de l'état primitif de l'homme, au sortir du néant. Cette religion, ces cérémonies qui s'y exerçaient, ne sont autre chose que cette loi commune et gravée dans tous les cœurs, qui trouve son principe dans les idées d'équité et de charité auxquelles les hommes sont obligés entre eux. La destruction de ce Temple, l'esclavage de ses adorateurs, ce sont l'orgueil et l'ambition, qui ont introduit la dépendance parmi les hommes. Ces Assyriens, cette armée impitoyable, ce sont les rois, les princes, les magistrats, dont la puissance a fait fléchir tant de malheureux qu'ils ont opprimés. Enfin ce peuple choisi et chargé de rétablir ce Temple magnifique, ce sont les francs-maçons, qui doivent rendre à l'univers sa première dignité. »

Il est facile au lecteur de voir que l'auteur de ces pages attribue à Cromwell une allégorie qui appartient à Fauste Socin, ainsi que nous l'avons exposé plus haut ; mais reconnaissons que Cromwell l'a bien développée et imprimée si vivement dans l'esprit de la Maçonnerie anglaise qu'elle a passé sur le continent européen pour se répandre, de là, dans la Maçonnerie universelle. D'où il résulte que Cromwell, fidèle disciple de Socin, répudia la Révélation chrétienne et rejeta le dogme de la divinité de Jésus-Christ, pour suivre les simples données de la raison ; en un mot, pour embrasser le rationalisme socinien.

L'ouvrage que nous citons : *Les Francs-Maçons écrasés*, a été imprimé à Amsterdam en 1747 ;

donc quarante ans avant que Adam Weishaupt, fondateur de l'Illuminisme allemand, ne formulât la doctrine maçonnique avec la netteté qui caractérise son esprit. C'est pourquoi nous croyons utile et intéressant de citer ici quelques pages dudit ouvrage, pour montrer, dès maintenant, que la doctrine maçonnique anglaise, puisée chez Fauste Socin, est identique, au fond, à celle de l'Illuminisme allemand, adoptée elle-même à Wilhemsbad, en 1781, dans le grand convent qui s'y réunit, et d'où elle se répandit immédiatement dans l'univers entier, grâce aux députés qui y étaient venus de toutes les parties du monde.

« On me demandera sans doute, continue l'auteur cité, comment j'ai pu pénétrer le sens de cette allégorie, pour en faire la juste application ? Quel rayon lumineux est venu percer la sainte horreur de cette nuit profonde qui m'en voilait la structure? A cela je réponds que, longtemps plongé dans les ténèbres, comme une infinité d'autres, j'ai erré ainsi qu'eux à l'aventure, sans pouvoir hasarder la moindre décision, jusqu'à ce qu'enfin mille réflexions sur la morale que l'on me communiquait m'aient dessillé les yeux au point de m'en faire entrevoir le but, et de m'en montrer à moi-même l'évidence, après un parallèle exact des cérémonies et des usages dont j'ai été témoin dans les différentes loges que j'ai fréquentées et où j'ai toujours rencontré les mêmes hiéroglyphes à deviner, et conséquemment le même sens à pénétrer. Mais revenus encore à cette *Liberté* et à cette *Egalité*,

figurées par le Temple de Salomon, ces attributs si essentiels à l'homme, disent les francs-maçons, et si inséparables de sa nature, ne lui ont été donnés par le Créateur que comme un bien propre, et sur lequel personne n'avait aucun droit. C'est ce Dieu qui, en tirant la nature du néant, en a fait l'homme, le chef et l'ornement principal, sans le soumettre à d'autre puissance qu'à la sienne. C'est lui qui ne lui a donné la terre à habiter qu'à titre d'être indépendant de ses semblables, auxquels il ne peut rendre ses hommages sans devenir sacrilège et contrevenir formellement à ses ordres. C'est en vain, poursuivent-ils, que la supériorité des talents dans les uns, et la sublimité du génie dans les autres, a semblé demander le tribut de son respect et de sa vénération. Tous ces avantages, réunis ailleurs dans un degré plus éminent que chez lui, n'ont rien qui justifie son impiété : le Dieu jaloux qui l'a formé ne veut point de partage, et son encens est impur à ses yeux, dès qu'il en a brûlé quelques grains sur l'autel de ces idoles fragiles et périssables qui ne valent pas qu'on leur sacrifie de si nobles victimes. En un mot, c'est dégrader sa nature, c'est en obscurcir la splendeur, c'est en perdre tout le prix, que de reconnaître dans tout homme quelque chose de plus qu'un égal et dont la condition soit préférable à la nôtre. Tel est le raisonnement des francs-maçons, qu'ils tâchent de rendre plausible, et par la peinture du malheur des hommes, et par les moyens qu'ils pro-

posent pour y remédier. Voici comment ils exposent la première. — Si l'homme, disent-ils, a vu s'anéantir ses privilèges, s'il est déchu de cet état glorieux, propre de sa nature; en un mot, s'il se voit aujourd'hui subordonné avec flétrissure et ignominie, ou l'ambition de ses semblables, ou l'oubli de son propre intérêt, l'ont plongé dans cet abîme; si l'ambition l'y a précipité, c'est donc à lui à en sortir, c'est à lui à relever enfin cet étendard d'indépendance et d'égalité, ravi par les mains de l'orgueil, et à l'arborer sur les débris du monstre impitoyable qui a causé sa ruine. Au contraire, s'il est lui-même l'artisan de son malheur, si son abaissement est l'ouvrage de ses mains, qu'il ouvre donc les yeux sur les fers où il s'est condamné lui-même; qu'il accepte le secours de cette main qui s'offre à les briser et à en charger les tyrans. C'est aux francs-Maçons seuls qu'il est réservé d'accomplir ces miracles, de rassembler en un corps toutes ces familles différentes qui, à mesure qu'elles se sont éloignées de leur commune origine, quoiqu'elles ne composassent qu'un tout, sont venues à se méconnaître au point de vouloir composer par elles-mêmes ce tout, dont elles n'étaient que les parties. »

Evidemment, les maçons du XVIII$^e$ siècle pensaient comme ceux d'aujourd'hui, et ils s'exprimaient comme leurs frères de l'époque actuelle. Si quelqu'un en doute, qu'il écoute la page suivante, extraite du même auteur : « Or cette doctrine une fois bien digérée, dit-il, il ne reste plus qu'à

la mettre à profit; et c'est alors que les francs-maçons font voir clairement que rien n'est difficile *à quiconque ose entreprendre :* — vous entendez, Messieurs les conservateurs ? — que le contraire doit se détruire par le contraire ; que la révolte doit succéder à l'obéissance, le ressentiment à la faiblesse; qu'il faut opposer la force à la force, renverser l'empire de la superstition pour élever celui d'une religion véritable, dissiper l'erreur et l'ignorance pour ne suivre que les lumières de la nature; que c'est Dieu qui a gravé lui-même cette lumière dans le cœur de l'homme, qui l'y a placée comme une lampe éternelle pour éclairer ses actions, comme un oracle sûr qui doit l'inspirer, comme un guide invariable qui doit le conduire; que le Maître du monde, indifférent d'ailleurs aux actions de ses créatures, n'est jaloux que de leurs hommages; que le culte principal qu'il en exige est une simple reconnaissance de ses bienfaits, un tendre souvenir de ses dons, mais que pour cette dépendance, accréditée depuis si longtemps par l'aveuglement et le préjugé, il faut enfin dissiper le prestige, effacer un spectacle injurieux à la Divinité, briser ces idoles qui ont osé lui disputer l'encens, et, libre par la nature, rentrer en possession de ses privilèges. Morale, comme on le voit, digne de ses auteurs, et qui a donné lieu sans doute à ces termes mystiques dont se servent les francs-maçons lorsqu'ils disent que leur société est appuyée sur trois colonnes principales, c'est-à-dire sur la *Sagesse*, la *Force* et la *Beauté*,

qui ne sont précisément que les attributs de cette loi de nature dont je viens de parler, et l'usage de cette violence que l'on doit employer. C'est à elle pareillement que l'Ordre doit ces noms magnifiques de *Temple de la Vérité*, de *l'Entrée de la Lumière*, de *Monde nouveau*, d'*Astre radieux*, de *Soleil incomparable*, etc.

Qui ne voit dans ces termes de *superstition*, de *préjugés*, d'*aveuglement*, d'*idoles* usurpant les honneurs dus au seul Dieu de la nature, le mépris jeté à pleines mains sur la Religion chrétienne et son divin Auteur? Le projet de la Maçonnerie anglaise était donc celui de Socin : *la destruction du Christianisme.*

Mort en 1658, Cromwell eut de magnifiques funérailles. « Son cadavre, dit Feller, fut embaumé et enterré dans le tombeau des rois, avec beaucoup de magnificence; mais exhumé en 1660, au commencement du règne de Charles II, trainé sur la claie, pendu et enseveli au pied du gibet. » C'est ainsi que le fils de Charles I[er] vengeait son père sur celui qu'on appelait : *le Protecteur de l'Angleterre.*

Ces événements dispersèrent ceux qui s'étaient groupés autour de Cromwell; mais les sociniens continuèrent à insinuer partout leur doctrine, qui n'est autre que la Maçonnerie. Ragon, maçon fort instruit et très suivi par la secte, complète ce que nous venons de dire, en résumant l'histoire de la Maçonnerie anglaise, dans son ouvrage intitulé : *Orthodoxie maçonnique*, pages 28 et suivantes.

« En 1646, écrit-il, le célèbre antiquaire *Elie*

*Ashmole*, grand alchimiste, fondateur du musée d'Oxford, se fait admettre avec le colonel *Mainwarraing* dans la confrérie des ouvriers maçons, à Warrington, dans laquelle on commençait à agréger ostensiblement des individus étrangers à l'art de bâtir.

« Cette même année, une société de Rose-Croix, formée d'après les idées de la *Nouvelle Atlantis de Bacon*, s'assemble dans la salle de réunion des Freemasons à Londres. Ashmole et les autres frères de la Rose-Croix, ayant reconnu que le nombre des ouvriers de métier était surpassé par celui des ouvriers de l'intelligence, parce que le premier allait chaque jour en s'affaiblissant, tandis que le dernier augmentait continuellement, pensèrent que le moment était venu de renoncer aux formules de réception de ces ouvriers, qui ne consistaient qu'en quelques cérémonies à peu près semblables à celles usitées parmi tous les gens de métier, lesquelles avaient jusque-là servi d'abri aux *initiés* pour s'adjoindre des *adeptes*. Ils leur substituèrent, au moyen de traditions orales dont ils se servaient pour leurs aspirants aux sciences occultes, un mode écrit d'initiation calquée sur les anciens mystères et sur ceux de l'Égypte et de la Grèce ; et le premier grade initiatique fut écrit tel, à peu près, que nous le connaissons. Ce premier degré ayant reçu l'approbation des initiés, le grade de *compagnon* fut rédigé en 1648 ; et celui de *maître*, peu de temps après. Mais la décapitation de Charles Ier, en

1649, et le parti que prit Ashmole en faveur des *Stuarts*, apportèrent de grandes modifications à ce troisième et dernier grade devenu biblique, tout en lui laissant pour base ce grand hiéroglyphe de la nature symbolisée vers la fin de décembre. Cette même époque vit naître les grades de *maître-secret*, *maître-parfait*, *élu*, *maître-irlandais*, dont Charles I[er] est le héros, sous le nom d'*Hiram ;* mais ces grades de coteries politiques n'étaient professés nulle part ; néanmoins, plus tard, ils feront l'ornement de l'*Ecossisme.* »

« 1650. Mais les membres non travailleurs, acceptés dans la corporation, lui font prendre secrètement, surtout en Ecosse, une tendance politique ; les chefs (protecteurs) des ouvriers écossais, partisans des Stuarts, travaillent dans l'ombre au rétablissement du trône détruit par *Cromwell.* On se sert de l'isolement qui protège les réunions des *Freemasons*, pour tenir, dans leur local, des conciliabules où les plans sont concertés en sécurité. La décapitation de Charles I[er] devait être vengée ; pour y parvenir et s'y reconnaître, ses partisans proposèrent un grade *templier*, où la mort violente de l'innocent J.-B. Molay appelle la *vengeance.* Ashmole , qui partageait le même sentiment politique, modifia donc son grade de maître, et substitua à la doctrine égyptienne, qui en faisait un tout uniforme avec les deux premiers degrés, un voile biblique, incomplet et disparate, ainsi que l'exigeait le système jésuitique, et dont les initiales des mots sacrés de

ces trois degrés reproduisaient celles du nom du grand maître des Templiers. Voilà pourquoi, depuis cette époque, les initiés ont toujours regardé le *grade de maître*, seul complément de la *Franc-Maçonnerie*, comme un *grade à refaire* ; c'est sans doute d'après cette réforme que les deux colonnes et les paroles des deux, premiers grades ont aussi reçu des noms bibliques. »

« 1703. *Décision importante des formations* qui admettent *ouvertement*, dans l'association à Londres, les personnes étrangères à l'art de bâtir. Les maçons philosophes, dits acceptés, mêlés, depuis longtemps, aux ouvriers constructeurs, vont se trouver plus puissants pour opérer *publiquement* la transformation tant désirée. »

« 1714. Georges I[er] commence son règne. Les auteurs maçons regardent cette époque comme la fin des *temps obscurs de l'Ordre maçonnique.* Ils se trompent, il n'existe pas encore d'Ordre maçonnique ; cette époque n'est que la fin des associations d'ouvriers constructeurs, dont l'existence était devenue fort précaire, depuis que leurs secrets en architecture étaient tombés dans le domaine public.

« 1717. De cette époque *seule* date l'ORDRE MAÇONNIQUE : l'association des constructeurs n'était qu'un ou plusieurs corps de métiers et ne fut jamais un ordre. Quant au mot *maçonnique*, ce qualificatif n'a pas été créé pour eux, l'irréflexion ou l'ignorance pouvait seule les en doter ; car, nous le répétons, un ouvrage de maçonnerie n'est pas un ouvrage maçonnique.

« Cette année, la corporation ne comptait plus, à Londres, que quatre sociétés, dites *Loges*, possédant les registres et anciens titres de la confraternité et opérant sous le *chef d'ordre d'York*. Elles se réunissent en février : elles adoptent les trois rituels rédigés par Ashmole ; elles secouent le joug d'York et se déclarent *indépendantes et gouvernement de la confraternité*, sous le titre de GRANDE LOGE DE LONDRES.

« C'est de ce foyer central et unique que la FRANC-MAÇONNERIE, c'est-à-dire la rénovation ostensible de la philosophie secrète des mystères anciens, partit dans toutes les directions pour s'établir chez tous les peuples du monde.

« 1725. A compter de cette époque, la FRANC-MAÇONNERIE se répand dans les différents États de l'Europe ; elle a débuté en France, dès 1721, par l'institution, le 13 octobre, de la loge l'*Amitié et Fraternité* à Dunkerque ; à Paris, en 1725 ; à Bordeaux, en 1732 (la loge l'*Anglaise*), et à Valenciennes, le 1er janvier 1733, la *Parfaite-Union*. Elle pénètre en Irlande en 1729 ; en Hollande en 1730 ; la même année, une loge s'établit à Savannah, Etat de Géorgie (Amérique), puis à Boston en 1733. Elle paraît en Allemagne en 1736 ; la Grande-Loge de Hambourg est instituée le 9 décembre 1737 ; ainsi de suite dans les autres États de l'Europe et des pays extra-européens, toujours sous l'active et intelligente direction de la Grande-Loge d'Angleterre. »

Quelle était donc la doctrine de toutes ces

loges ? Le Saint-Siège va nous le dire.
En 1738, le 4e jour des calendes de mai, Clément XII écrivait à tout l'univers catholique une lettre apostolique où nous lisons les passages suivants : « Nous avons appris par la rumeur publique elle-même l'extension, la contagion, et les progrès chaque jour plus rapides de certaines sociétés, assemblées ou conventicules appelés de *Liberi muratori* ou de *Francs-Maçons* ou de quelque autre nom, suivant la variété des langues. Dans ces associations, des hommes de toute religion et de toute secte, attentifs à affecter une apparence d'honnêteté naturelle, liés entre eux par un pacte aussi étroit qu'impénétrable, suivant les lois et les statuts qu'ils se sont faits, s'engagent par un serment rigoureux prêté sur la Bible, et sous les peines les plus terribles, à tenir cachées par un serment inviolable les pratiques secrètes de leur société.

« Mais telle est la nature du crime qu'il se trahit lui-même, et qu'il pousse un cri qui le révèle : c'est ainsi que les sociétés ou conventicules dont nous parlons ont excité dans les esprits des fidèles des soupçons si graves, que l'affiliation à ces sociétés est auprès des hommes sages et honnêtes une marque de dépravation et de perversion. En effet, s'ils ne faisaient point le mal, ils n'auraient pas cette haine de la lumière. Et la défiance qu'ils inspirent a grandi jusque-là que dans tous les pays le pouvoir séculier a prudemment proscrit et banni ces sociétés comme ennemies de la sécurité des Etats.

« C'est pourquoi nous défendons absolument et en vertu de la sainte obéissance, à tous et à chacun des fidèles de Jésus-Christ, de quelque état, grade, condition, rang, dignité et prééminence qu'ils soient, laïques ou clercs séculiers ou réguliers... d'avoir l'audace ou la présomption d'entrer, sous quelque prétexte ou sous quelque couleur que ce soit, dans ces dites sociétés de *Francs-Maçons*... sous peine de l'*excommunication* qu'encourent tous les contrevenants à la défense qui vient d'être portée, et par le fait même et sans autre déclaration... »

En 1751, le 15 des calendes d'avril, Benoît XIV, analysant la Constitution de Clément XII, parle dans le même sens et renouvelle les mêmes condamnations. Ainsi feront les Pontifes romains, leurs successeurs.

Plût à Dieu que le cri d'alarme poussé par le Saint-Siège eût été entendu. L'Eglise, et les divers Etats où la Maçonnerie a pénétré, eussent évité les maux de tous genres dont ils ont été les victimes, et dont nous-mêmes nous souffrons si cruellement à l'heure présente.

*Voltaire, libre-penseur et franc-maçon, attise, en France, le feu de la haine contre Jésus-Christ.*

Dans son *Histoire de Voltaire*, *Paillet de Warcy* a écrit ce qui suit : « Voltaire fut mis à la Bastille, et au bout de six mois, on lui rendit la

liberté, avec ordre de sortir de France. Il passa en Angleterre. Ainsi, à 31 ans, Voltaire avait été chassé de chez son père et de chez le procureur, renvoyé de la Hollande, souffleté par un comédien, châtié plus sérieusement encore par un officier, mis à la Bastille et exilé de France. Ce n'était certainement pas avoir, observe M. Lepan, de grandes dispositions à la philosophie ; mais celle qu'il se proposait, peut-on répondre, n'en demandait pas d'autre. »

« Voltaire arrive à Londres, où il passe les années 1726, 27 et 28. Ce fut là, dit notre historien, dans la société d'un *Toland*, dont l'impiété fut poursuivie et condamnée même en Angleterre, et dont les dernières paroles en mourant furent : *Je vais dormir;* d'un *Chubb*, Socinien, qui disait : *Jésus-Christ a été de la religion de Thomas Chubb, mais Thomas Chubb n'est pas de la religion de JésusChrist ;* de *Switz*, le Rabelais de l'Angleterre, et qui, malgré ses dignités dans l'Eglise, avait essayé sur la religion les armes les plus affilées du ridicule ; d'un *Antoine Collins*, le plus terrible des ennemis du christianisme ; d'un *Wolston*, d'un *Tindal*, qui vendait tour à tour sa plume aux amis et aux ennemis de la foi ; de l'évêque *Tailor*, auteur du *Guide des douleurs;* de lord *Hébert de Cherbury ;* de *lord Shafsterbury*, d'un *Bolingbrocke* enfin ; ce fut dans la société de tous ces hommes devenus ses oracles, que Voltaire acheva de se pénétrer des sentiments les plus irréligieux. Dès ce moment, ses opinions parurent

fixées. Il les retint quelquefois avec prudence ; mais, comme l'a observé M. Mazure, c'est lorsqu'il y était engagé par la crainte, l'espérance ou l'ambition. »

Toland était l'âme de la société des *Free-Thinkers* ou *Libres-Penseurs,* formée par les divers personnages ci-dessus nommés. Voltaire y fut admis avant de rentrer en France. De retour à Paris, il commence contre le christianisme une guerre sans trêve ; il se lie à tous les ennemis de la religion, en attendant qu'il s'affilie à la Maçonnerie de France et que, semblable à un général en chef, il lance l'armée des philosophes incrédules, qui se soumettent à ses ordres, contre l'*Infâme* : c'est ainsi qu'il appelait la religion chrétienne et son divin Fondateur.

Le baron d'Holbac avait écrit : « Un aveugle fatalisme entoure des chaînes de la nécessité l'homme, la nature, Dieu lui-même, *s'il existe.* L'homme, comme la pierre brute, est sans rapport avec Dieu, ou plutôt la nature est Dieu ; elle est la cause de tout, et sa propre cause. *Tout s'anéantit à l'heure de la mort.* La douleur, le plaisir sont les uniques mobiles de toute la morale. Le bonheur est dans tout ce qui flatte les sens. Les devoirs ? ce sont les chaînes imposées par le despotisme. Les bourreaux et les gibets sont plus à craindre que la conscience et les dieux. Enfin, puisque la société est corrompue, il faut se corrompre pour trouver le bonheur. »

Telles furent les maximes immondes auxquelles

s'abandonna Voltaire. « Après avoir puisé dans les sources obscures que lui offraient les réformateurs du seizième siècle — en particulier Socin — il s'empara des blasphèmes des *Toland*, des *Collins*, des *Wolston*, des *Tindal* et des *Bolingbrocke;* il crut que le moment était venu de renverser les autels de l'Europe chrétienne ; il se promit d'*écraser l'infâme* et se flatta d'établir une ère nouvelle dans les annales du monde. » (Mazure.)

Condorcet, en écrivant la vie de Voltaire, a pu dire de lui : « Il n'a point vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons. Les observateurs éclairés prouveront à ceux qui savent réfléchir que le premier auteur de cette grande Révolution est sans contredit Voltaire ».

« Je suis las d'entendre répéter, disait Voltaire, que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. »

Un lieutenant de police dit à Voltaire : « Quoi que vous écriviez, vous ne parviendrez pas à détruire la religion chrétienne. — *C'est ce que nous verrons* », répondit-il.

« Les progrès de l'impiété causaient à Voltaire une joie qu'il ne pouvait plus contenir. Dans un souper de ces philosophes, chez d'Alembert, Voltaire, en regardant la compagnie, dit : « Messieurs, je crois que le Christ se trouvera mal de cette séance ». Et d'Alembert avoue, dans une de ses lettres, qu'entendant leurs infâmes propos, les cheveux lui dressèrent sur la tête ; il les prenait, écrit-il,

pour les conseillers du prétoire de Pilate ».

« Voltaire fit un jour les plus vifs reproches à son ami d'Alembert de ce que celui-ci avait écrit dans l'Encyclopédie, en parlant de Bayle : *Heureux s'il avait plus respecté la religion et les mœurs !*... J'ai vu avec horreur, lui écrivait Voltaire, ce que vous dites de Bayle ; vous devez faire pénitence toute votre vie de ces deux lignes... que ces lignes soient baignées de vos larmes ! »

A la suppression de la Société des Jésuites, Voltaire s'était écrié avec transport : « Voilà une tête de l'hydre coupée ; je lève les yeux au ciel et je crie : *écrasez l'infâme !* » Toutes ses lettres à ses amis intimes finissaient par ces mots : *Ecrasons l'infâme ! Ecrasez l'infâme !* « Je finis toutes mes lettres par dire : *Ecrasez l'infâme*, comme Caton disait toujours : « Tel est mon avis, et qu'on détruise Carthage ». Tandis qu'il faisait à la cour de Rome toutes ses protestations de respect pour l'Église, il écrivait à Damilaville : « On embrasse les philosophes, et on les prie d'inspirer pour l'*infâme* toute l'horreur qu'on lui doit ; courez tous sus à l'*infâme*, habilement. Ce qui m'intéresse, c'est la propagation de la foi et de la vérité, et l'avilissement de l'infâme : *Delenda est Carthago* ».

M. d'Argental lui ayant fait des reproches sur le scandale de ses contradictions, il répond : « Si j'avais cent mille hommes, je sais bien ce que je ferais ; mais comme je ne les ai pas, je communierai à Pâques, et vous m'appellerez hypocrite tant que vous voudrez ». Alors le roi venait de réta-

blir sa pension, et Voltaire, en effet, communia à Pâques de l'année suivante.

Qui saura lire dans l'âme de cet homme, maître de ceux qui l'entouraient, dominé lui-même par une vanité immense ? Aujourd'hui il blasphème contre le Christ, le lendemain il le reçoit en communiant. Il se relève, pour l'outrager bientôt encore ; puis tombant, un jour, après s'être brisé un vaisseau dans la poitrine, en déclamant avec violence, tandis qu'il vomit le sang à grands flots et que Tronchin, son docteur, déclare qu'il y a danger pour sa vie : « Vite, s'écrie-t-il, qu'on envoie chercher le prêtre... » Et il se confessa, et il signa de sa main une profession de foi, dans laquelle il demandait pardon à Dieu et à l'Eglise de ses offenses. Il ordonna que cette rétractation fût imprimée dans tous les papiers publics. Rétabli, il recommença la guerre contre Jésus-Christ, qu'il continua jusqu'au jour où il fut frappé à mort par une cruelle maladie. L'abbé Gaultier et le curé de Saint-Sulpice reparurent à ce moment suprême ; mais Voltaire était entouré de Diderot, de d'Alembert, Marmontel, la Harpe, Grimm, etc. « Le curé de Saint-Sulpice perça jusqu'à son lit et lui dit avec douceur ces propres paroles : « Monsieur de Voltaire, vous êtes au dernier terme de votre vie, reconnaissez-vous la divinité de Jésus-Christ »? Le mourant hésita un moment, puis étendant la main et repoussant le curé, il répondit : « Monsieur le curé, laissez-moi mourir en paix. » Les ecclésiastiques sortirent. « Quand ils furent partis (raconte

l'historien), M. Tronchin, médecin de Voltaire, le trouva dans des agitations affreuses, criant avec fureur : *Je suis abandonné de Dieu et des hommes....* Le docteur Tronchin, qui a raconté ce fait à des personnes respectables, n'a pu s'empêcher de leur dire : « Je voudrais que tous ceux qui ont été séduits par les livres de Voltaire eussent été témoins de sa mort ; il n'est pas possible de tenir contre un pareil spectacle.» — *Recueil des particularités curieuses de la vie et de la mort de M. de Voltaire, Porentruy*, 1782.

Voici l'épitaphe de Voltaire par un des siens :

Plus bel esprit que grand génie,
Sans loi, sans mœurs et sans vertu,
Il est mort comme il a vécu,
Couvert de gloire et d'infamie.

J.-J. ROUSSEAU.

Ajoutons avec l'auteur de l'*Histoire de Voltaire* : « On a vu que des philosophes s'opposèrent, autant qu'ils le purent, à ce que Voltaire reçût les visites et les exhortations du curé de Saint-Sulpice et de l'abbé Gaultier. Dans le nombre, nous avons cité d'Alembert, Diderot et Marmontel. Nous jugeons à propos, à l'instar de M. Lepan, de rappeler que Condorcet joua le même rôle en 1783, à la mort de d'Alembert, en empêchant d'entrer dans sa chambre le curé de Saint-Germain, qui vint s'y présenter. « *Si je ne m'étais*

*pas trouvé là* (a dit Condorcet), *il faisait le plongeon.* » L'année suivante, Diderot resta longtemps chez lui, retenu par des plaies aux jambes, et reçut plusieurs fois M. de Tersac, curé de Saint-Sulpice ; les adeptes de la philosophie, effrayés de ces visites, trouvèrent moyen de les empêcher jusqu'à sa mort, arrivée le 2 juillet 1784.

Marmontel, plus heureux, se montra religieux à la fin de ses jours ; il les termina, le 31 décembre 1799, dans une retraite modeste qu'il avait achetée au hameau d'Ableville, près de Guillon.

Quant à Condorcet, il s'était empoisonné le 28 mars 1794, à Bourg-la-Reine, près de Paris, dans un cachot où il avait été jeté.

Telle fut la fin des quatre personnages qui ont le plus marqué, dans la moderne philosophie, auprès de Voltaire.

Tous les détails que nous venons de donner prouvent malheureusement, jusqu'à l'évidence, ce que nous avons dit, à savoir : que le secret de la secte n'est pas autre que la haine de Jésus-Christ, et le projet de détruire le christianisme. Nous pourrions citer à l'appui de cette thèse mille autre témoignages, mais nous nous en abstiendrons. Voltaire, à lui seul, résume la société française depuis 1728 jusqu'en 1778, année de sa mort ; il a fait à son image ceux qui l'entouraient, libres-penseurs et francs-maçons, et par eux et leurs écrits, aussi multipliés que répandus à profusion, il a corrompu son siècle et le monde.

*Adam Weishaupt fonde l'Illuminisme allemand.*

A la même époque, naquit en Allemagne Adam Weishaupt. Il était âgé de trente ans quand mourut Voltaire. Doué d'un profond génie d'organisation, il se servit des matériaux amassés par la secte maçonnique depuis Socin jusqu'à lui ; il les façonna, et pour achever d'en faire un être moral complet, il donna pour âme à ce corps la doctrine de Spinosa, c'est-à-dire le Panthéisme.

Le secret de l'Illuminisme allemand est celui de la Maçonnerie, avec laquelle il s'est identifié pour ne faire qu'un : la haine de Jésus-Christ et le projet de détruire le christianisme. Pour le prouver, il nous suffira de citer quelques passages des écrits de Weishaupt lui-même, dont nous avons parlé déjà ailleurs.

« Souvenez-vous, disait-il à ses adeptes, que dès les premières invitations que nous vous avons faites pour vous attirer parmi nous, nous avons commencé par vous dire que, dans les projets de notre ordre, il n'entrait aucune intention contre la religion ; souvenez-vous que cette assurance vous a été donnée de nouveau quand vous avez été admis aux rangs de nos novices ; qu'elle vous a été encore répétée lors de votre entrée à notre Académie minervale. Souvenez-vous aussi combien, dans ces premiers grades, nous vous avons parlé de morale et de vertu ;

mais combien les études que nous vous prescrivions et les leçons que nous vous donnions rendaient et la *vertu et la morale indépendantes de toute religion ;* combien, en vous faisant l'éloge de notre religion, nous avons su vous prévenir qu'elle n'était rien moins que ces mystères et ce culte dégénéré entre les mains des prêtres. Souvenez-vous avec quel art, avec quel respect simulé nous vous avons parlé du Christ et de son Évangile, dans vos grades d'*Illuminé majeur*, de *Chevalier écossais* et d'*Epopte* ou *prêtre ;* comment nous avons su, de cet Evangile, faire celui de notre raison, et de la morale, celle de la nature, et de la religion, de la raison, de la morale, de la nature, faire la religion, la morale des *Droits de l'homme*, de *l'Égalité*, de *la Liberté*. Souvenez-vous qu'en vous insinuant toutes les diverses parties de ce système, nous les avons fait éclore de vous-mêmes comme vos propres opinions. Nous vous avons mis sur la voie ; vous avez répondu à nos questions bien plus que nous aux vôtres. Quand nous vous demandions, par exemple, si les religions des peuples remplissaient le but pour lequel les hommes les ont adoptées ; si la religion pure et simple du Christ était celle que professent aujourd'hui les différentes sectes, nous savions assez à quoi nous en tenir ; mais il fallait savoir à quel point nous avions réussi à faire germer en vous nos sentiments. Nous avons eu bien des préjugés à vaincre chez vous, avant de vous persuader que cette prétendue religion du

Christ n'était que l'ouvrage des prêtres, de l'imposture et de la tyrannie. S'il en est ainsi de cet Évangile tant proclamé, tant admiré, que devons-nous penser des autres religions ? Apprenez donc qu'elles ont toutes les mêmes fictions pour origine ; qu'elles sont également toutes fondées sur le mensonge, l'erreur, la chimère et l'imposture : VOILA NOTRE SECRET. »

« Les tours et les détours qu'il a fallu prendre, les promesses même qu'il a fallu vous faire, les éloges qu'il a fallu donner au Christ et à ses prétendues écoles secrètes, la fable des Francs-Maçons longtemps en possession de la véritable doctrine, et notre *Illuminisme*, aujourd'hui seul héritier de ses mystères, ne vous étonnent plus en ce moment. *Si pour détruire tout christianisme*, toute religion, nous avons fait semblant d'avoir seuls la vraie religion, souvenez-vous que *la fin légitime les moyens*, *que le sage doit prendre pour le bien tous les moyens du méchànt pour le mal.* Ceux dont nous avons usé pour vous délivrer, ceux que nous prenons pour délivrer un jour le genre humain de toute religion, ne sont qu'une pieuse fraude que nous nous réservons de dévoiler dans le grade de *Mage* ou de *Philosophe illuminé.* »

Remarquons bien qu'une assemblée, ou convent universel, s'est tenue en 1781, à Wilhemsbad, dans le Hanau, à l'effet de délibérer sur la doctrine que la Franc-Maçonnerie adopterait pour s'unifier, sous ce rapport, et que ce fut celle de l'Illuminisme allemand qui fut adoptée. De sorte

que la décision prise en 1781, dans ledit convent, décision suivie et gardée jusqu'à nos jours par les diverses loges maçonniques de l'univers entier, fait loi dans la secte, généralement. En conséquence, la divinité de Jésus-Christ est une chimère pour les francs-maçons, et le christianisme est un édifice qu'il faut au plus tôt détruire.

Parlant de ce convent, le Père Deschamps, dans son ouvrage magistral : *Les Sociétés secrètes*, revu par M. Claudio Janet, nous dit que les sociétés maçonniques, avant 1781, étaient divisées comme les sectes protestantes, et que cette division nuisait beaucoup à leur action. « On résolut donc, dit-il, d'en venir à une réunion ou convent général de députés de tous les rites maçonniques de l'univers, pour mettre plus d'activité dans les travaux, plus d'ensemble dans la marche, et arriver plus sûrement et plus vite au but commun : une révolution universelle. Wilhemsbad, dans le Hanau, près de la ville de ce nom, et à deux ou trois lieues de Francfort-sur-le-Mein, fut choisi pour le lieu de la réunion. De toutes les assemblées générales tenues depuis vingt ans par les francs-maçons, aucune encore n'avait approché de celle de Wilhemsbad, soit par le nombre des élus, soit par la variété des sectes dont elle se composait. Donc en 1781, sous l'inspiration secrète de Weishaupt et sur la convocation officielle du duc de Brunswick, de toutes les parties de l'Europe, du fond de l'Amérique et des confins même de l'Asie,

étaient accourus les agents et les députés des sociétés secrètes. C'était en quelque sorte tous les éléments du chaos maçonnique, dit Barruel, réunis dans le même antre. »

Weishaupt se fit représenter au convent par Knigge, le plus habile de ses adeptes, et par Dittfurt. Ils avaient surtout pour émules les députés de l'Illuminisme français ou Martinisme de Lyon.

« Cependant, écrit le Père Deschamps, l'Illuminisme français ou le Martinisme n'était point resté oisif devant ce travail de l'Illuminisme bavarois. Il venait de tenir lui-même une grande assemblée à Lyon sous le nom de *Convent des Gaules*, et où il avait projeté de choisir pour chef le duc Ferdinand de Brunswick, qu'avec leur appui et à leur instigation sans doute, l'assemblée de Wilhemsbad nomme bientôt en effet chef suprême de toute la Maçonnerie, leur loge centrale, dite des *Chevaliers bienfaisants*, à Lyon, ayant acquis, on ne sait à quel titre, dit Clavel, une haute prépondérance sur les loges d'Allemagne. Elle était en quelque sorte considérée, même par les différentes fractions de la stricte observance, et par les ateliers qui admettaient, soit exclusivement, soit en partie, le système templier, comme la loge-mère de l'association.

« Les loges Martinistes avaient député à Wilhemsbad, avec Saint-Martin lui-même, le président du *convent des Gaules*, F.·. de Villermoz, négociant lyonnais, et La Chape de la Heu-

zière. Le Martinisme, qui avait sourdement provoqué ce convent, et dont celui des Gaules n'avait été que le précurseur, ajoute Clavel, y exerça la plus grande part d'influence; ses doctrines dominèrent dans les nouveaux rituels, et le nom de sa loge-mère, les *Chevaliers bienfaisants*, figura dans le titre même de la réforme, avec l'addition: *de la cité sainte*. Aussi ses loges adoptèrent sans exception le régime rectifié qui fut substitué à la *Maçonnerie* de Saint-Martin. »

« Tous ces envahissements de la Maçonnerie par le Martinisme et l'Illuminisme de Weishaupt sont également attestés par Barruel, ajoute le P. Deschamps. « Forts de la protection du vainqueur de Creveld et de Minden, dit Barruel, Ferdinand de Brunswick, les députés Martinistes au congrès de Wilhemsbad, dont ce prince était président, Saint-Martin et La Chape de la Heuzière, n'épargnèrent rien, et eux et leurs agents, pour y triompher; ils furent appuyés, et leur victoire eût été infailliblement complète, sans le grand nombre de députés déjà gagnés par Knigge (avec lequel cependant ils s'entendirent et s'allièrent), dit M. Lecoulteux de Canteleu. »

Si le lecteur se demande comment on a pu connaître tous ces renseignements sur les *sociétés secrètes*, les historiens de cette époque nous fournissent la réponse, et Barruel, en particulier, nous en donne les détails, résumés par le Père Deschamps, dans les termes suivants : « En Allemagne, un événement, ménagé par la Providence

comme un dernier avertissement aux monarchies, faillit interrompre le progrès de la secte. La jalousie fit éclater une rupture violente entre Weishaupt et Knigge. En outre, l'électeur de Bavière, inquiet des menées souterraines de ce qu'il croyait la Franc-Maçonnerie proprement dite, ordonna la fermeture de toutes les loges. Les illuminés, se croyant déjà assez forts pour résister à l'édit de l'électeur, refusèrent d'y obtempérer. Le hasard fit découvrir la secte, dont on ne soupçonnait pas même l'existence. Un ministre protestant, nommé Lanze, fut frappé de la foudre en juillet 1785. On trouva sur lui des instructions par lesquelles il constait qu'il était chargé, en qualité d'illuminé, de voyager en Silésie, de visiter les loges et de s'enquérir entre autres de leur opinion sur la persécution des francs-maçons en Bavière.

« Mis sur la trace, le gouvernement procéda à une enquête sevère. Les abbés Cosandey et Rennes, le conseiller aulique Utschneider et l'académicien Grünberger, qui s'étaient retirés de l'ordre, dès qu'ils en avaient connu toute l'horreur, firent une déposition juridique. Le 11 octobre 1786, la justice fit une visite domiciliaire dans la maison de Zwach, à Landshut, ainsi que dans le château de Chanderdor, appartenant à l'adepte baron de Bassus. On y découvrit tous les papiers et toutes les archives des conjurés, que la cour de Bavière fit imprimer sous le titre d'*Ecrits originaux de l'ordre et de la secte des illuminés.*

Etrange aveuglement des princes ! L'appel de l'électeur de Bavière ne fut pas entendu. L'interdiction de l'ordre des illuminés dans l'électorat et dans l'empire d'Autriche fut sans portée, car tous les chefs de la secte trouvèrent une protection déclarée dans tout le reste de l'Allemagne. Le roi de Prusse se refusa à toute mesure contre eux. Weishaupt se retira chez un de ses adeptes, le prince de Saxe-Cobourg-Gotha, qui lui donna une place honorifique et lucrative. De là, il put continuer à diriger l'ordre. » En note, on lit : « Nous avons entendu dire par M. le pasteur Munier, président du consistoire de Genève, que Weishaupt, ayant trouvé un asile chez le prince de Cobourg, lui promit de l'en récompenser, et la Maçonnerie a peuplé de Cobourg les trônes de l'Europe. » M. Léon Pagès, Valmy, p. 13. Voir : *Les Sociétés secrètes*, tome II, page 112.

## *La Franc-Maçonnerie en Italie* — Cagliostro *fondateur du Rite de Misraïm ou Rite Egyptien.*

Puisque l'Italie était le berceau de la secte maçonnique, ainsi que nous l'avons montré en parlant de l'Académie de Vicence et, en particulier, des Socins, il était naturel que la société des maçons y eût son centre et reçût d'elle le mouvement. Il n'en fut pas ainsi : Socin Lœlius et Fauste, son neveu, furent obligés de quitter leur pays, où les semeurs de fausses doctrines étaient

traités comme le sont aujourd'hui parmi nous les fabricants de fausse monnaie. On pensait alors, et à juste titre, que l'erreur religieuse est plus pernicieuse à une société que le faux argent, et les gouvernements pénétrés et armés de ce principe demandaient à l'Eglise de leur signaler les doctrines erronées, dont la prédication pouvait diviser les esprits et fomenter ces troubles, ces révolutions, ces guerres qui ont ensanglanté l'Europe, en dehors de l'Italie et de l'Espagne, mieux défendues par leurs institutions que les autres nations.

Cependant l'Italie ne demeura pas complètement étrangère à la Franc-Maçonnerie. César Cantu, dans son ouvrage : *L'hérésie dans la Révolution* — page 45 — nous fournit de précieux renseignements à ce sujet. En voici quelques-uns :

« On ne sait pas d'une manière certaine, dit-il, comment cette société ténébreuse pénétra en Italie. Parmi les ciméliums de la Maçonnerie se trouve une médaille frappée à Florence, en 1733, en l'honneur du grand maître le duc de Midlesex. En 1739, elle fut introduite en Savoie, dans le Piémont et en Sardaigne ; ces trois pays n'avaient qu'un grand maître provincial, nommé par la loge principale d'Angleterre. A Rome, rendez-vous d'un si grand nombre d'étrangers, il y avait des loges en 1742, année où elles décernèrent une médaille à Martin Folkes, président de la Société royale de Londres ; mais elles demeurèrent secrètes jusqu'en 1789. »

Si l'on ignore de quelle manière la Maçonnerie

pénétra en Italie, il est facile au lecteur de voir que la secte est d'importation anglaise, en Italie comme en France, et que les loges ne demeurèrent pas tellement secrètes qu'elles aient pu échapper à la vigilance du Saint-Siège, puisque Clément XII les condamna par une lettre apostolique datée de la huitième année de son pontificat, c'est-à-dire en 1738. Cette condamnation et les termes qui l'expriment prouvent bien que la Maçonnerie n'avait pas changé de doctrine.

« La loge des *Amis sincères* de la Trinité du Mont y fut fondée, dit César Cantu, le 6 novembre 1787, par cinq Français, un Américain et un Polonais qui, en qualité de membres de loges étrangères, gémissaient de vivre au milieu des ténèbres... »

« La loge de Rome fut d'abord indépendante, puis elle se fit conférer une institution régulière par le Grand-Orient de France » — créé lui-même, d'après Ragon, le 24 décembre 1772, en remplacement de la *Grande-Loge* de France, tombée en sommeil depuis quelque temps, sous son grand maître le prince de Clermont, qui mourut le 15 juin 1771.

« Naples eut diverses loges, qui toutes se fusionnèrent, en 1756, en une loge nationale, laquelle correspondait avec l'Allemagne. En 1767, un moribond par scrupule de conscience, et un adepte, à qui la société avait supprimé les larges subventions qu'elle lui accordait, révélèrent son existence et firent connaître le grand prieur du royaume, le

duc de San Severo. Celui-ci fut arrêté ; mais au même instant le feu fut mis à son palais ; le peuple l'éteignit, en sorte que l'on put saisir la correspondance. Le duc ne nia rien, exposa la fin et les moyens de l'association, assura qu'il y avait soixante-quatre mille maçons dans la seule ville de Naples, et qu'il fallait compter les adeptes par millions. » Cantu ajoute : « Suivant une notice publiée alors avec l'incertitude dont étaient enveloppées les sociétés secrètes, la Maçonnerie remontait à cent soixante-cinq ans en arrière, à l'époque où Cromwell fonda une chambre de quatre secrétaires et sept assesseurs, un par nation ; chaque nation était subdivisée en cinq provinces, avec un assesseur par province. »

« A Venise, des loges furent ouvertes dès l'origine de la secte ; mais on en prescrivit la fermeture en 1786. — Le livre porte : 1686. — C'est sans doute une faute d'impression. — Cependant la chose, quoique improbable, est possible, puisque Socin est mort en 1604, et qu'il a pu plaire à quelqu'un de ses adeptes de venir implanter la secte maçonnique à Venise.

« Quoi qu'il en soit, un certain Sessa, de Naples, les rétablit ; des nobles, des abbés, des négociants s'y affilièrent. Les vigilants inquisiteurs d'Etat en furent informés par un rouleau de papiers que Jérôme Julian oublia dans une gondole. Aussitôt la loge près Saint-Simon-le-Grand fut envahie pendant qu'il n'y avait personne ; on en emporta tout cet attirail mystique et burlesque de crânes, de

compas, de pentagones, de tambours, de truelles, de tabliers, et l'on brûla le tout en présence du peuple, qui crut à un sabbat. On défendit alors les loges, non seulement à Venise, mais à Padoue et à Vicence, sans pourtant sévir contre les affiliés, peut-être parce qu'ils étaient trop nombreux et trop puissants ; ils ne tardèrent pas, du reste, à se rallier et à conspirer pour la destruction de la république. »

Remarquons, ici, que la Maçonnerie ne s'offre pas seulement avec le caractère de haine directe et personnelle contre Jésus-Christ, mais aussi avec une opposition réelle et un mépris formel de la vérité chrétienne. A l'appui de cette proposition, nous citerons une page très instructive de César Cantu, qui ne laisse pas que d'avoir sa note gaie :

« Observons, avant d'aller plus loin, dit-il, qu'avec la disparition des vraies doctrines, la superstition grandit en Allemagne et en France d'une manière surprenante : c'est que l'aspiration aux réalités idéales est si bien dans la nature de l'homme, que, plutôt que de renoncer à l'espérance, cette divinité suprême, il se jette tête baissée dans les sciences occultes. On vit donc apparaître de nouveaux thaumaturges : on avait tourné en ridicule la métaphysique, on avait coupé les ailes aux aspirations légitimes de l'âme ; mais, ne pouvant se contenter d'une philosophie sans idéal, on ajouta foi aux charlatans, ou bien l'on recourut au merveilleux, pour se soustraire aux sévères

leçons de la vérité. Quelques-uns de ces hiérophantes étaient des mystiques, comme Swedenborg, Lewater, Saint-Martin ; d'autres des révolutionnaires, comme Weishaupt, Knigge, Bode ; d'autres des charlatans et des fourbes, comme Jean-Georges Schropfer, un garçon d'hôtel qui parvint à fasciner des ministres, des diplomates et des princes, au moyen d'opérations thaumaturgiques, jusqu'au moment où, se voyant reconnu pour un véritable escamoteur, il se tua. Peu de siècles furent aussi sottement crédules que le dix-huitième : la grande cité des philosophes fut pleine de démons, de vampires, de sylphes, de convulsionnaires, de magnétiseurs, de cabalistes, de rose-croix, d'évocateurs, de fabricants d'élixirs de longue vie. Le marquis de Saint-Germain, que servait une mémoire vaste et tenace, traitait les grands, les savants, la société, avec le plus grand sans-gène, débitait les contes les plus bizarres, se disait le témoin oculaire des événements les plus éloignés ; il avait connu David, avait assisté aux noces de Cana, chassé avec Charlemagne, bu avec Luther, et les Parisiens le croyaient. Il était, à ce que l'on pense, fils du prince Rakasky de Transylvanie : il voyageait également beaucoup en Italie, se donnant successivement pour le marquis de Montferrat et le comte de Bellamare à Venise, pour le chevalier Schoning à Pise, pour le chevalier Wedon à Milan, pour le comte Soltikof à Gênes ; il rappelait souvent ses aventures d'Italie et d'Espagne ;

il fut puissamment protégé par le dernier grand-duc de Toscane, dont il avait fait un initié. »

« Ici se place, écrit le P. Deschamps, de 1780 à 1789, un curieux épisode de l'action des sociétés secrètes : l'intervention du fameux Cagliostro, qui depuis longtemps était un de leurs agents les plus habiles... Nous avons dit que la Maçonnerie comptait, entre autres origines, la *Kabale*. Les pratiques cabalistiques, jointes aux rêves de l'alchimie, avaient au XVIII$^{e}$ siècle, en pleine lumière philosophique, autant d'adhérents qu'au XV$^{e}$. L'histoire de la Maçonnerie à cette époque est remplie de récits des réunions de loges de Kabale. Des supercheries de tout genre s'y mêlaient à des prestiges démoniaques, dont il est impossible de contester la réalité. Ainsi en est-il dans le spiritisme moderne, dont nous avons signalé la liaison avec la Franc-Maçonnerie (livre 1$^{er}$, ch. II, § 9). La Maçonnerie cabalistique exerçant une fascination toute particulière sur certains esprits, Cagliostro eut pour mission de la propager. Nous allons raconter cet épisode de l'histoire de la Révolution, en faisant remarquer que la Maçonnerie ne peut pas se dégager de la solidarité de ce personnage, chez qui le charlatan se joignait au possédé, car le *Rite de Misraïm ou Egyptien*, dont il est fondateur, n'a jamais cessé de faire partie de l'orthodoxie maçonnique.

« Né à Palerme en 1743, Balsamo, qui changea plus tard son nom en celui de Cagliostro, après voir parcouru une grande partie de l'Orient, de-

vint l'agent voyageur du double Illuminisme français et allemand auquel l'avait initié Saint-Germain, et qu'il rendait plus attrayant encore par l'alchimie, la cabale et les secrets médicinaux, magiques et fantasmagoriques qu'il y mêlait. Il parcourait, présidant en secret ou bien ouvertement les loges, en fondant de nouvelles, l'Allemagne, l'Italie méridionale, l'Espagne, puis l'Angleterre, toujours accompagné de Lorenza, femme remarquable par sa beauté, qu'il avait épousée dans son premier voyage à Rome, et qu'il avait façonnée à tous les genres de séduction. De là il passait à Venise sous le nom de marquis Pelligrini, et traversait de nouveau l'Allemagne pour s'entendre avec les chefs des sociétés secrètes, et retrouver le comte de Saint-Germain dans le Holstein, d'où il partait pour Courlande et Saint-Pétersbourg, avec la riche cargaison qu'il avait amassée. Il quittait bientôt la capitale de la Russie, avec vingt mille roubles de plus, don de l'impératrice Catherine, la correspondante de Diderot, de Voltaire et de d'Alembert, et la grande protectrice des loges maçonniques qu'il avait fondées dans cette ville, ainsi qu'à Mittau, pour les hommes et pour les femmes. C'est alors qu'il parut à Strasbourg précédé d'une réputation extraordinaire, et muni d'un brevet de colonel délivré par le roi de Prusse. Il y fonda de nouvelles loges et y fit de nouveaux prosélytes. De là il se rendit à Lyon, où il fut reçu avec de grands honneurs par la loge de la *Stricte observance* ; il y fonda avec un luxe extrême celle de

la *Sagesse triomphante*, qui devait devenir la mère de toutes les autres. De Lyon, il se rendit à Bordeaux, où il resta onze mois à organiser les loges maçonniques, et arriva enfin à Paris pour la seconde fois. Ce fut alors qu'il fonda une mère-loge d'adoption ou de femmes de la haute Maçonnerie égyptienne, puis dans son logis même une seconde pour ses disciples les plus instruits et les plus sûrs ; et que, dans une séance solennelle où les 72 loges de Paris avaient envoyé des députés, il fascina en quelque sorte par son éloquence et ses prestiges les frères ébahis. Mais bientôt compromis dans l'affaire du Collier, mis à la Bastille, il n'en sortit que pour passer de nouveau en Angleterre. C'est là qu'il rédigea — 1787 — cette lettre célèbre au peuple français, où il annonçait l'œuvre et la réalisation des plans des sociétés secrètes, et prédisait la Révolution, la *destruction de la Bastille et de la monarchie,* et l'avènement d'un prince, Philippe-Égalité, qui abolirait les lettres de cachet, convoquerait les Etats généraux et rétablirait *la vraie religion ou le culte de la raison.* » On le voit, le secret de la Maçonnerie égyptienne est le même que celui de l'Illuminisme allemand et français, que celui de la Maçonnerie anglaise : c'est du *socinianisme* à haute dose, c'est-à-dire la négation de la Révélation chrétienne et les orgies intellectuelles du paganisme, sans excepter ses saturnales, ni les mystères de la bonne déesse. Et dire que Cagliostro dominait l'Europe ! qu'il fondait partout des

loges ! qu'il donnait son nom au Rite de Misraïm ou Rite Égyptien, encore suivi aujourd'hui par le monde maçonnique ! Quelle paternité !

« Weishaupt, dit M. Louis Blanc, avait toujours professé beaucoup de mépris pour les ruses de l'alchimie et les frauduleuses hallucinations de quelques rose-croix. Mais Cagliostro était doué de puissants moyens de séduction ; il fut décidé qu'on se servirait de lui. »

« Ceci vaut qu'on le note dans l'histoire des aventures de l'*esprit humain*, dit encore M. Louis Blanc; il se fit autour de Cagliostro un bruit qui ressemblait à de la gloire. On vit affluer vers lui, mêlés à des gens du peuple et à de simples ouvriers, princes, savants, nobles de race et nobles d'épée. Il put compter au nombre de ses partisans des personnages du plus haut rang, tels que le duc de Luxembourg et des hommes d'un mérite reconnu, tels que le naturaliste Ramond, maçon du rang le plus élevé. Ses disciples ne l'appelaient que père adoré, maître auguste, et mettaient à lui obéir un empressement plein de ferveur. On voulait avoir son portrait sur des médaillons, sur des éventails ; et taillé en marbre, coulé en bronze, son buste fut mis dans des palais avec cette inscription : *Le divin Cagliostro.* »

Ces paroles de M. Louis Blanc, décrivant la gloire, la puissance et la folle admiration du monde pour Cagliostro, rappelle naturellement au lecteur la scène de l'Évangile où Satan transporte *le Fils de l'homme* sur une haute montagne;

puis, lui montrant les divers royaumes de la terre, il lui dit : *Si, tombant à mes pieds, tu m'adores, je te donnerai tous ces empires.* — Il y a vraiment dans l'histoire de l'esprit humain des choses qui ne s'expliquent que par des puissances mystérieuses. Ces explications, les spirites les demandent aux tables tournantes, et nous, à l'enseignement infaillible de l'Église. L'esprit de vérité est avec l'Église, l'esprit d'erreur avec les autres.

Mais le sujet est trop instructif pour l'abandonner si vite. Ecoutons l'illustre maçon Clavel nous parler de Cagliostro, à son tour :

« Le grand Cophte, dit-il, — c'est ainsi qu'en loge s'appelait Cagliostro, — promettait à ses sectateurs de les conduire à la perfection, à l'aide de la régénération physique et de la régénération morale. Par la régénération physique, ils devaient trouver la matière première ou la pierre philosophale et l'acacia qui maintient l'homme dans la force de la jeunesse et le rend immortel. Par la régénérations morale, il procurait aux adeptes un pentagone, ou feuille vierge, sur laquelle les anges ont gravé leur chiffre et leurs sceaux, et dont l'effet est de ramener l'homme à l'état d'innocence, et de lui communiquer la puissance qu'il avait avant la chute de notre premier père, et qui consiste particulièrement à commander aux purs esprits. Ces esprits, au nombre de sept, entourent le trône de la Divinité et sont préposés aux gouvernements des sept planètes.

« Les hommes et les femmes étaient admis aux

mystères du rite égyptien ; et quoiqu'il y eût une Maçonnerie distincte pour chaque sexe, cependant les formalités étaient à peu près les mêmes dans les deux rituels.

« Dans le rituel de la réception aux deux premiers grades, les néophytes se prosternaient à chaque pas devant le Vénérable comme pour l'adorer. — C'est toujours Clavel qui parle. — Ce ne sont ensuite qu'insufflations, encensements, fumigations, exorcismes, prières, évocations de Moïse, des sept esprits, des anges primitifs, qui sont censés apparaître et répondre (comme dans le spiritisme) par des médiums, qui doivent être ici un jeune garçon ou une jeune fille dans un état d'innocence parfaite. Le Vénérable leur souffle sur le visage, en prolongeant le souffle jusqu'au menton ; il ajoute quelques paroles sacramentelles, après quoi la colombe ou pupille, c'est le nom donné à ces médiums, voit les purs esprits, qui leur déclarent si les candidats présentés sont, oui ou non, dignes d'être reçus, et leur montrent dans une carafe pleine d'eau et entourée de plusieurs bougies allumées ce qu'ils doivent répondre aux interrogations curieuses qui leur sont faites sur des choses cachées ou fort éloignées. » — *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie et des sociétés secrètes*, par le F.·. Clavel, 3e édition, Pagnerre, 1844, pages 175 et s.

César Cantu parle longuement aussi de Cagliostro :

« Annoncé par des affiches apocalyptiques et par

les journaux, écrit-il, il arriva à Paris, prit un appartement somptueux, avec une table magnifique, où se donna rendez-vous tout ce qu'il y avait de riche, de beau, de docte et d'influent. Pendant quelque temps, on ne parla que de lui dans la grande ville, où l'on est sûr que toute espèce de nouveauté, d'extravagance, excite momentanément l'enthousiasme. C'était l'époque où la raison, révoltée contre Dieu, se prosternait devant les rose-croix ; où l'on niait les miracles, mais où l'on admettait les évocations d'esprit de Gossner, les conjurations de Cazotte, les puissances invisibles de Lewater... » « Bordes, dans ses *Lettres sur la Suisse*, ne peut se lasser de l'admirer : « Son aspect, dit-il, révèle le génie ; ses yeux de feu lisent au fond des âmes. Il connaît presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie ; son éloquence étourdit ; il entraîne même dans les choses qu'il connaît le moins ». — On sait pourtant, dit Cantu, que Cagliostro avait les yeux de travers, le regard effaré, le corps difforme, un caractère emporté, orgueilleux, dominateur, aucune politesse dans les manières, aucune grâce, aucune correction dans son langage. »

Obligé de fuir d'Angleterre, puis de quitter la Suisse, Turin, Venise, chassé enfin de partout, il se flatta de trouver plus facilement des dupes à Rome. Sa femme l'entraînait aussi de ce côté, où l'attirait le désir de revoir sa patrie. Cagliostro essaya vainement de recommencer son rôle habituel : il fut pris par le Saint-Office, en 1789, avec

tous ses papiers, tous ses symboles et tous ses livres. On instruisit son procès. Il avoua tout. Il se montra changé et repentant; c'est pourquoi il ne fut pas livré au bras séculier, c'est-à-dire qu'il évita la mort. Son manuscrit auquel il avait donné ce titre : La *Maçonnerie égyptienne*, fut solennellement réprouvé et brûlé publiquement avec les insignes de la secte; les *Francs-Maçons* furent de nouveau condamnés, avec une mention particulière du Rite Egyptien et des Illuminés (7 avril 1791).

« Enfermé au fort San-Léo, dit Cantu, Cagliostro ne fit plus de miracles. Il demanda à se confesser et tenta d'étrangler le capucin qu'on lui avait envoyé, espérant s'échapper sous le couvert de sa robe. Surveillé de plus près à partir de ce moment, on n'entendit plus parler de lui. Les Jacobins le mirent au nombre des martyrs de l'Inquisition, et je m'attends à ce que, d'un jour à l'autre, on en fasse une des saintes victimes de la tyrannie romaine. »

Que le lecteur ne s'étonne pas du soin que nous avons pris de lui peindre Cagliostro; mais qu'il se souvienne plutôt du rôle important joué par ce personnage étrange, dans l'histoire de la Maçonnerie. Voyant alors qu'il est le fondateur d'un rite encore aujourd'hui suivi dans la société maçonnique, il comprendra qu'en vertu de cette paternité, Joseph Balsamo, dit Cagliostro, devait être traité comme nous l'avons fait.

Arrêtons-nous ici pendant quelques instants, et demandons à quelques écrivains de cette même

époque leur jugement sur les faits et gestes de la Maçonnerie au XVIII[e] siècle.

Ecoutons d'abord un franc-maçon anglais, John Robison, secrétaire de l'Académie d'Edimbourg, qui publia en 1797 un livre intitulé : *Preuves des conspirations contre toutes les religions et tous les gouvernements de l'Europe, ourdies dans les assemblées secrètes des illuminés et des francs-maçons.*

« J'ai eu, dit-il, les moyens de suivre toutes les tentatives faites pendant *cinquante ans*, sous le prétexte spécieux d'éclairer le monde avec le flambeau de la philosophie et de dissiper les nuages dont la superstition religieuse et civile se servait pour retenir tout le peuple de l'Europe dans les ténèbres et l'esclavage. J'ai observé les progrès de ces doctrines se mêlant et se liant de plus en plus étroitement aux différents systèmes de la Maçonnerie; enfin j'ai vu se former une association ayant pour but unique de détruire jusque dans leur fondement tous les établissements religieux et de renverser tous les gouvernements existant en Europe. J'ai vu cette association répandre ses systèmes avec un zèle si soutenu, qu'elle est devenue presque irrésistible, et j'ai remarqué que les personnages qui ont le plus de part à la Révolution française étaient membres de cette association ; que leurs plans ont été conçus d'après ses principes et exécutés avec son assistance. Je me suis convaincu qu'elle existe toujours, qu'elle travaille toujours sourdement, que toutes les apparences

nous prouvent que non seulement ses émissaires s'efforcent de propager parmi nous ces doctrines abominables, mais même qu'il y a en Angleterre des loges qui depuis 1784 correspondent avec la mère-loge. C'est pour la démasquer, pour prouver que *les meneurs étaient des fourbes* qui prêchaient une morale et une doctrine dont ils connaissaient la fausseté et le danger, et que leur véritable intention était d'abolir toutes les religions, de renverser tous les gouvernements et de faire du monde entier une scène de pillage et de meurtre, que j'offre au public un extrait des informations que j'ai prises sur cette matière. » — *Les Sociétés secrètes*, tome II, p. 132.

Le lecteur trouvera dans cette citation une preuve bien positive de ce que nous avons avancé, à savoir : que le secret de la Maçonnerie consiste dans le projet de détruire le règne de Jésus-Christ sur la terre. John Robison va plus loin ; il dit de toute religion.

Est-ce que la secte s'est convertie, depuis cette époque ?

Non, elle ne s'est pas convertie. Fatiguée de destruction, elle a pu s'arrêter un moment, comme autrefois les bourreaux, lassés de frapper les martyrs chrétiens, laissaient tomber leurs bras ; mais elle garde sa doctrine et ne désarme jamais.

Nous lisons dans le P. Deschamps ce qui suit : « Napoléon Bonaparte était en effet franc-maçon avancé, et son règne a été l'époque du plus grand épanouissement de la Franc-Maçonnerie. On a vu

comment, pendant la Terreur, le Grand-Orient avait cessé son activité. Dès que Napoléon se fut emparé du pouvoir, les loges se rouvrirent de toutes parts. »

« Ce fut l'époque la plus brillante de la Maçonnerie, dit le secrétaire du G.·. O.·., Bazot ; près de douze cents loges existaient dans l'Empire français ; à Paris, dans les départements, dans les colonies, dans les pays réunis, dans les armées, les plus hauts fonctionnaires publics, les maréchaux, les généraux, une foule d'officiers de tous grades, les magistrats, les savants, les artistes, le commerce, l'industrie, presque toute la France, dans ses notabilités, fraternisait maçonniquement avec les maçons simples citoyens : c'était comme une initiation générale. » — *Tableau historique de la Maçonnerie*, p. 38.

« L'Illuminisme et la Franc-Maçonnerie, dit également Alexandre Dumas, ces deux grands ennemis de la royauté, dont la devise était ces trois initiales : L.·. P.·. D.·., c'est-à-dire *Lilia pedibus destrue : — Foulez aux pieds les lis*, — eurent une grande part à la Révolution française... Napoléon prit la Maçonnerie sous sa protection. »

Il en fut le chef et l'instrument. « Le gouvernement impérial, dit le F.·. Bazot, se servit de son omnipotence, à laquelle tant d'institutions, tant d'hommes cédèrent si complaisamment, pour dominer la Maçonnerie. Elle ne s'effraya ni ne se révolta... Que désirait-elle, en effet ? Etendre son empire. Elle se laissa faire sujette du despo-

tisme pour devenir souveraine. » *Code des Francs-Maçons*, p. 83. Tous ensemble que voulaient-ils ? Asservir l'Église et la détruire.

« Quelques jours après la signature du Concordat de 1802, comme Volney, l'impie auteur des *Ruines*, dont Napoléon avait fait un sénateur, lui demandait : *Est-ce là ce que vous aviez promis ?* Calmez-vous, lui répondit le premier consul, la religion en France a la mort dans le ventre : vous en jugerez dans dix ans. » A la même époque, le tribun Sanilh lui disait qu'avec le Concordat il donnait du pouvoir en France à un prince étranger : « Pensez-vous, répondit-il, que pour cela je me sois mis dans la dépendance du Pape ? »

« Tant que la France domina dans la péninsule, dit Cantu, soit au temps de la République cisalpine, soit au temps des royaumes d'Italie, de Naples, d'Etrurie, la toute-puissance de Napoléon pesa sur l'Église. Le maître prétendait soumettre à ses décrets les volontés et les consciences. Le Concordat qu'on avait conclu avec la République italienne ne devait pas imposer d'aussi grands sacrifices, parce qu'il ne s'agissait pas de rétablir la religion, qui n'avait jamais été abolie dans la péninsule ; les concessions furent moindres, et on y inséra la promesse de n'introduire aucune innovation, si ce n'est d'accord avec le Saint-Siège. Cependant on publia aussi en Italie les *Articles organiques*, que Napoléon avait arbitrairement joints au Concordat, et qui le dénaturaient

en quelque partie. Si on feignit de les retirer, pour faire droit aux plaintes du Pape, ils subsistèrent réellement dans les décrets du vice-président Melzi et du ministre du culte. Quand la République italienne fut devenue le royaume d'Italie, Napoléon supprima plusieurs couvents, et plus tard tous les autres ; il réduisit les paroisses ; il fixa le nombre des séminaristes et entoura d'espions le Vatican et les cardinaux. »

Au fond de ces mesures tyranniques, il faut voir la passion de dominer, qui caractérisait le conquérant ; toutefois, n'oublions pas qu'il était toujours l'*instrument* de la secte maçonnique, et pour lui plaire, et pour garder ses suffrages, il était obligé de lui donner sans cesse des satisfactions qu'elle réclamait, c'est-à-dire des chaînes imposées à l'Église. On l'a dit avec raison : des gouvernants, de par la Maçonnerie, ressemblent au voyageur qui traverse les forêts de la Russie, poursuivi par une troupe de loups. Il n'échappe à leur dent meurtrière qu'en leur jetant, dans sa fuite, quelque chose à dévorer, jusqu'au moment où il devient lui-même leur proie. Tel fut Napoléon.

En effet, dit César Cantu, « le moment vint où, dans ses desseins, il n'y eut plus de place pour la prudence et la modération. Il ne savait plus s'arrêter sur ce chemin rapide qui paraissait le porter au sommet et qui le conduisait cependant à l'abîme. Résolu d'enserrer même les croyances et le culte dans son despotisme administratif, il son-

geait à s'emparer du reste de l'Etat pontifical. A ceux qui lui montraient qu'un Pape sans royaume serait nécessairement asservi à un roi, et par suite repoussé des autres, Napoléon répondit : « Tant que l'Europe a reconnu plusieurs maîtres, il n'était pas décent que le Pape fût soumis à l'un d'eux, en particulier. Mais aujourd'hui qu'elle n'en reconnaît plus d'autre que moi?.... Toute l'Italie (écrivait-il militairement au Pape) sera soumise à ma loi... Votre Sainteté est souveraine de Rome, mais moi, j'en suis l'Empereur. Tous mes ennemis doivent être les siens.... »

Ces phrases à effet, publiées au loin, retentissaient jusqu'au fond des loges. Elles faisaient prendre patience à la secte, sans toutefois la satisfaire. Vainement Napoléon traîna Pie VII en prison, menaça le Pontife, et même osa, dit-on, le maltraiter ; rien ne sut apaiser la Révolution maçonnique, et la secte insatiable finit par l'abandonner en 1809.

« L'ordre maçonnique, dit Eckert—maçon instruit—considérait l'empereur Napoléon Ier comme un instrument destiné à renverser toutes les nationalités européennes ; après ce gigantesque déblai, il espérait réaliser plus facilement son plan d'une *République universelle.* »

« A Francfort et dans toute l'Allemagne, raconte un illustre historien, Janssen, les Juifs l'acclamaient comme le Messie, tant ils avaient conscience du renversement de l'édifice social chrétien qui s'accomplissait par ses armes. »

« Dès que les chefs maçonniques, écrit le P. Deschamps, comprirent que le despotisme impérial se concentrait tout entier dans une ambition personnelle et des intérêts de famille, et que la Maçonnerie n'avait été pour lui qu'un instrument, dès ce moment commença à bouillonner l'effervescence populaire, par le moyen des *Tugendbund*, œuvre des sommités maçonniques. »

« La correspondance du haut maçon Stein, ministre de Prusse..., démontre que la conversion hostile à Napoléon s'étendait au loin... Sa dictature marcha de défaite en défaite jusqu'à l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène, comme elle avait autrefois marché, avec l'appui de la Maçonnerie, de victoire en victoire. »

La Maçonnerie s'était aussi propagée dans les pays du midi de l'Europe par les Anglais. « C'est de 1726, dit Clavel, que date l'introduction de la Franc-Maçonnerie en Espagne. En cette année, des constitutions furent accordées par la Grande-Loge d'Angleterre à une loge qui s'était formée à Gibraltar; en 1727, une autre loge fut formée à Madrid. Jusqu'en 1779, celle-ci reconnut la juridiction de la Grande-Loge d'Angleterre, de laquelle elle tenait ses pouvoirs; mais, à cette époque, elle secoua le joug et constitua des ateliers tant à Cadix qu'à Barcelone, à Valladolid et dans d'autres villes. »

« Les premières loges, ajoute immédiatement le même historien, qui s'établissent en Portugal, y furent érigées, en 1727, par des délégués des So-

ciétés de Paris; la Grande-Loge d'Angleterre fonda aussi, à partir de 1735, plusieurs ateliers à Lisbonne et dans les provinces. Depuis lors, les travaux maçonniques ne furent jamais entièrement suspendus dans ce royaume; mais, sauf les exceptions que nous signalerons ailleurs, ils y furent constamment entourés du silence le plus profond. » — Voir *les Sociétés secrètes*, vol. II, p. 8.

Ce silence si profond, observé en Portugal, ne fut pas moins gardé en Espagne, si l'on en juge par certain exposé que nous trouvons dans l'ouvrage déjà cité par nous : *le Voile levé pour les curieux*, lequel renferme, avec les documents de l'abbé Lefranc, d'autres pièces intéressantes. « L'Espagne, y lisons-nous, pouvait à peine compter jusqu'alors — (les guerres de Napoléon Ier) — quelques-uns de ses enfants isolés, qui, loin de leur patrie, avaient été initiés aux mystères de la Maçonnerie; cette secte était presque inconnue parmi nous. Lorsque l'Inquisition fut détruite, on ne trouva dans les archives de ce tribunal qu'un très petit nombre des procès relatifs à la Maçonnerie, et encore les documents offraient-ils tant de confusion et des circonstances si vagues et si discordantes, que l'Inquisition paraissait n'être point du tout versée dans les causes relatives à la Maçonnerie. Bien plus, lorsque les prisons du Saint-Office furent ouvertes dans toute l'Espagne, on n'y trouva que trois individus arrêtés comme maçons. On doit conclure de tout cela que jusqu'en 1818 les francs-maçons n'y existaient point

comme Société, car, dans le cas contraire, ils auraient difficilement échappé à la surveillance de l'Inquisition.

« Les apôtres, ou, si l'on veut, les premiers propagateurs de cette secte dans la péninsule, furent plusieurs militaires au service de Napoléon, parmi lesquels les généraux L... et M... se firent remarquer par leur esprit de prosélytisme. Le premier propagea la Maçonnerie dans l'Andalousie, et le second dans la province de Soria. D'autres militaires travaillèrent en même temps, et réussirent à l'établir à Madrid, à côté du trône éphémère et usurpé de Joseph. Et, soit attrait de la nouveauté, soit nécessité de se réunir et de resserrer les nœuds de l'amitié pour des hommes qui avaient suivi le même parti, on vit accourir aux loges les ministres du roi intrus, des conseillers d'Etat, des écrivains politiques, et enfin tous les premiers personnages parmi ceux qui avaient embrassé la cause de la nouvelle dynastie ; et le Grand-Orient s'établit à Madrid, sous la dénomination de Sainte-Barbe ou de Sainte-Eulalie. »

Nous ne suivrons pas les diverses phases de la Maçonnerie en Espagne ; nous dirons seulement, avec l'auteur cité plus haut, que les sociétés secrètes, « maîtresses de tous les moyens de communication parmi les malheureux Espagnols, après avoir étouffé l'opinion publique et les cris des gens de bien, qui ne pouvaient se plaindre sans s'exposer à monter sur l'échafaud, ces sociétés gouvernaient ou plutôt bouleversaient despotique-

ment la péninsule, devenue leur patrimoine ; et se disputant le sceptre de fer qu'elles avaient en main, en invoquant *la liberté*, elles faisaient verser au peuple, à chaque querelle, des torrents de larmes et plongeaient les familles dans la désolation. »

Quelle était leur doctrine ? Evidemment celle de Socin et de la Maçonnerie, en général. Aussi Don Ferdinand VII, roi de Castille, rappelant le décret du 6 décembre 1823, par lequel il ferme les loges (ou torres) et proscrit la secte maçonnique, s'exprime en ces termes :

« A ceux de mon Conseil, etc... Sachez que par décret royal du 6 décembre de l'année dernière (1823), je jugeai à propos de dire à mon Conseil qu'une des principales causes de la révolution en Espagne et en Amérique, et un des ressorts les plus efficaces employés pour favoriser ses progrès, ont été les sociétés secrètes qui, sous différentes dénominations, s'étaient introduites parmi nous, trompant la vigilance du gouvernement, et acquérant un degré de malignité inconnu dans les pays d'où elles tiraient leur origine primitive. C'est pourquoi, convaincu que, pour apporter un prompt et efficace remède à *cette plaie morale* et politique, il ne suffisait pas de quelques dispositions de nos lois destinées à couper le mal, et qu'au moins il était nécessaire de les corroborer et de les approprier aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, en redoublant de précautions pour découvrir les susdites associations et leurs

sinistres desseins, je voulus que le Conseil, toute affaire cessante, s'occupât de celle-ci, en me communiquant ce qu'il jugeait le plus convenable sur la matière. »

L'art. 1er porte : « Sont prohibées de nouveau et d'une manière absolue, dans tous mes royaumes et domaines de l'Espagne et des Indes, toutes les congrégations de francs-maçons et d'autres sociétés secrètes, quels que soient leur dénomination et leur objet ».

L'art. 14 est ainsi conçu : « Les archevêques, évêques et autres prélats ecclésiastiques, dans leurs sermons, visites et instructions pastorales, feront tout ce que leur dictera leur zèle pour le salut des âmes confiées à leurs soins, pour les détourner de *l'horrible crime* de Franc-Maçonnerie, et d'initiation à toute autre société secrète, en leur répétant qu'elles sont proscrites par le Saint-Siège *comme véhémentement soupçonnées d'hérésie et subversives du trône et de l'autel* ».

Art. 15. Je recommande très instamment au Conseil de redoubler de zèle et de vigilance sur les règlements des écoles primaires, etc.

Donné à Sacedon, le 1er août 1824.

Moi, le Roi.

Evidemment cet acte royal et sa teneur prouvent que la Maçonnerie savait se cacher en Espagne, retenue sans nul doute par la crainte, car elle y avait été introduite, ainsi que nous l'a prouvé

Clavel; et, de plus, elle y avait montré par des actes bien connus sa haine contre Jésus-Christ et son Eglise.

D'Aranda. — « Le comte d'Aranda, écrivait le marquis de l'Angle, voyageur avancé dans la philosophie maçonnique, comme on va voir, est le seul homme peut-être de qui la monarchie espagnole puisse s'enorgueillir à présent : c'est le seul Espagnol de nos jours que la postérité puisse écrire sur ses tablettes. C'est lui qui voulait faire graver sur le frontispice de tous les temples et réunir dans le même écusson les noms de Luther, de Calvin, de Mahomet, de William Penn et de Jésus-Christ. C'est lui qui voulait faire vendre la garde-robe des saints, le mobilier des vierges, et convertir les croix, les chandeliers, les patènes, etc., en ponts, en auberges et en grands chemins. » (*Voyage en Espagne*, t. 1, p. 127.)

« Depuis 1764, raconte l'historien prussien, le protestant Schœll, le duc de Choiseul avait chassé de France les Jésuites ; il persécutait cet Ordre jusqu'en Espagne. On employa tous les moyens d'en faire un objet de terreur pour le roi, et l'on y réussit enfin par une calomnie atroce. On assure qu'on mit sous ses yeux une prétendue lettre du Père Ricci, Général des Jésuites, que le duc de Choiseul est accusé d'avoir fait fabriquer, lettre par laquelle le Général aurait annoncé à son correspondant qu'il avait réussi à rassembler des documents qui prouvaient incontestablement que Charles III était un enfant de l'adultère. Cette

absurde invention fit une telle impression sur le roi qu'il se laissa arracher l'ordre d'expulser les Jésuites. » — Voir *les Sociétés secrètes*, t. II, p. 70.

Et qui donc arracha cet ordre à Charles III ? Ce fut d'Aranda, qui voyait seul le roi, écartant de lui Monino et Campomanès, ses collègues, en disant : « qu'*il jouait sa tête* ».

« Tout à coup les autorités espagnoles, dans les deux mondes, reçoivent des ordres minutés dans le cabinet du roi. Ces ordres, signés par Charles III, contresignés par d'Aranda, étaient munis de trois sceaux. A la seconde enveloppe, on lisait : *Sous peine de mort*, vous n'ouvrirez ce paquet que le 2 avril 1767, au déclin du jour. »

La lettre du roi leur ordonnait, sous peine de mort, de saisir immédiatement tous les Jésuites et de les embarquer sur des vaisseaux de guerre.

L'historien anglican Adam donne la même version que Schœll, et il ajoute : « On peut, sans blesser les convenances, révoquer en doute les crimes et les mauvaises intentions attribués aux Jésuites, et il est plus naturel de croire qu'un *parti ennemi*, non seulement de leur rétablissement comme corps, *mais même de la religion chrétienne*, en général, suscita cette ruine. » (*Histoire d'Espagne*, t. 4, p. 271.)

Le Père Deschamps ajoute : « Ainsi parle Léopold Ranke, dans son *Histoire de la Papauté ;* ainsi Christophe de Murr, dans son journal ; il ajoute que le duc d'Albe fit l'aveu, au moment de

mourir, de cette lettre supposée; ainsi parle Sismondi, dans son *Histoire des Français;* ainsi enfin l'Anglais Coxe, dans son *Histoire de l'Espagne* sous les rois de la maison de Bourbon, pour ne citer que les historiens protestants. »

« En vain Clément XIII prit-il la défense des Jésuites espagnols, comme il avait pris celle des Jésuites portugais et français, en vain prit-il à témoin Dieu et les hommes que le corps, l'institution, l'esprit de la Société de Jésus étaient innocents; que cette Société était pieuse, utile et sainte dans son objet, dans ses lois, dans ses maximes; en vain déclara-t-il que les actes du roi contre les Jésuites mettaient évidemment son salut en danger, et que, quand même quelques religieux se seraient rendus coupables, on ne devait pas les frapper avec tant de sévérité sans les avoir auparavant accusés et convaincus : tout fut inutile.

« D'après les ordres si rigoureux de Charles III à tous les gouverneurs de ses vastes royaumes, au jour et à l'heure marqués, la foudre éclata en même temps en Espagne, au nord et au midi de l'Afrique, en Asie, en Amérique et dans toutes les îles de la domination espagnole. Le secret de cette expulsion fut si bien gardé que non seulement aucun Jésuite, mais encore aucun ministre, aucun magistrat ne s'en doutait, le jour même où elle devait arriver. Tous les vaisseaux de transport se trouvèrent prêts dans les différents ports indiqués. Leurs ordres étaient uniformes : Comman-

dement suprême de la part du roi d'aller *jeter* les prisonniers sur les côtes de l'État ecclésiastique, sans se permettre, sous aucun prétexte, d'en déposer aucun autre part, sous peine de mort. Telle fut la marche du comte d'Aranda : il la regardait comme le chef-d'œuvre d'une politique sage et vigoureuse ; il aimait encore à en parler longtemps après. » — (*Les Sociétés secrètes*, t. II, p. 71.)

POMBAL. — En Portugal, Carvalho, dit Pombal, s'était fait déjà l'instrument des loges maçonniques pour persécuter aussi les Jésuites. Pour déchristianiser le Portugal, il résolut de le protestantiser, et d'une main plaçant dans les universités des professeurs protestants, il faisait traduire et répandre les œuvres de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Diderot et autres philosophes maçons ; il livrait de l'autre son pays à l'Angleterre, où il avait commencé par être chargé d'affaires et affilié, comme Voltaire, aux libres-penseurs.

Le panégyriste de Pombal, M. de Saint-Priest, est obligé de dire lui-même : « Ennemi du clergé et des moines, qu'il appelait la vermine la plus dangereuse qui puisse ronger un État, dit la *Bibliographie universelle*, il en voulut aux Jésuites encore plus qu'à l'aristocratie, et ces griefs, l'échafaud dressé d'avance dans son esprit contre les *hidalgues*, leur mort ignominieuse, n'avaient été pour lui qu'un moyen. » Un moyen ! Oui, un moyen de plaire aux philosophes maçons qui le nommaient « *leur adepte* » : un moyen qui allait bien à sa nature, car, disent ses historiens, il

était avare, cruel et raffiné dans sa vengeance.

Tel il se montra à l'égard des Jésuites. « Ils étaient divisés en trois parts, dit le P. Deschamps. Les novices et scolastiques des premiers vœux étaient soumis par Pombal, sans aucune ombre de procédure, à tous les genres de promesses, de menaces et de vexations propres à les amener au renoncement de leur vocation. Les profès furent jetés sur les terres du Pape, en Italie, avec les premiers, qui refusèrent en grande majorité d'apostasier. Entassés par centaines dans des navires de commerce, exposés à toutes les intempéries, sans provisions, où le pain et l'eau manquaient à dessein, ils furent jetés successivement, poussés par les vents, dans les ports d'Espagne, où ils furent abondamment secourus, et enfin à Civita-Vecchia, où ils furent salués avec admiration. Trois fois ces transports se renouvelèrent ; le dernier se composa des missionnaires amenés de la Cafrerie, du Brésil, du Malabar, de tous les lieux où ils répandaient la civilisation avec la foi catholique. Seulement, plus de deux cents, dont plusieurs Français, Italiens, Allemands, furent retenus, pour assouvir la rage de Pombal, dans les cachots du Tage, où quatre-vingt-un périrent de misère et de souffrance.

« Plus de cent languirent dix-huit ans dans ces sépulcres jusqu'à la mort du roi, esclave de son libertinage et de son ministre. Un tribunal, composé du conseil d'État et des hommes les plus recommandables par leur lumière et leur intégrité,

fut chargé par le nouveau roi et la nouvelle reine de revoir la sentence du prétendu attentat contre le roi, déclarée injuste et sans fondement, et il fut déclaré à la presque unanimité que les personnes, tant vivantes que mortes, qui furent justiciées, ou exilées, ou emprisonnées en vertu de la sentence, étaient toutes innocentes du crime dont on les avait accusées. Les fatales prisons s'ouvrirent, et l'on vit sortir de dessous terre et reparaître parmi les vivants huit cents personnes crues mortes depuis longtemps ; c'était le reste de *neuf mille* enlevées à l'État par la haine, la férocité ou les soupçons du ministre, *sans interrogatoire et sans jugement*. Les Jésuites survivants parurent avec les autres, à demi-nus, sans autre vêtement que la paille qui leur servait de lit, le teint livide, le corps enflé, si faibles pour la plupart qu'ils ne pouvaient ni marcher, ni presque se soutenir, plusieurs privés de l'usage de la vue par les ténèbres profondes où ils avaient été plongés, quelques-uns enfin les pieds pourris et *rongés* par les rats et les insectes. »

Carvalho-Pombal fut condamné à restituer des sommes immenses extorquées sous divers prétextes, et relégué, par considération de son grand âge et des signatures du feu roi dont il s'était fait garantir, à sa terre de Pombal, où, en 1829, les Jésuites, rappelés par don Miguel, rendirent les derniers devoirs à son cadavre, privé jusque-là de sépulture. Sur ces entrefaites arrivèrent des Indes dix-neuf caisses à l'*adresse du marquis de Pombal*,

pleines d'argenterie et de pierres précieuses enlevées au tombeau de saint François-Xavier, à Goa, où la reine indignée les fit renvoyer sur-le-champ. Des confiscations, ou plutôt un pillage de ce genre, avaient eu lieu dans toutes les maisons et églises des Jésuites en Portugal et aux colonies. A Porto, un parent du ministre, chargé de la saisie, se distingua par sa barbarie et son impiété. Il laissa trois Pères mourir misérablement, faute de médecins et de remèdes. Ajoutant le sacrilège à l'inhumanité, il fit ouvrir le tabernacle et vider sous ses yeux le saint ciboire dont il s'empara, et qu'il mit dans les balances d'un orfèvre pour le lui faire peser sur l'autel même.

« Qui croirait, dit l'oraison funèbre du roi Joseph, prononcée à Lisbonne en 1777, qu'un seul homme, en abusant de la confiance et de l'autorité du roi, pût, durant l'espace de vingt ans, enchaîner toutes les langues, fermer toutes les bouches, resserrer tous les cœurs, *tenir la vérité captive*, mener le mensonge en triomphe, effacer tous les traits de la justice, faire respecter l'iniquité et dominer l'opinion publique d'un bout de l'Europe à l'autre ? » La Maçonnerie seule peut l'expliquer.

Il nous souvient, qu'on nous permette ce souvenir, qu'en 1858, passant à Mozambique, nous eûmes l'honneur d'être accueilli par le gouverneur de l'île avec une extrême bienveillance. Il avait, comme palais, la maison et le collège des Pères Jésuites chassés par Pombal, et j'offris le saint

sacrifice de la messe, plusieurs fois, dans leur chapelle encore pleine de splendeur et de richesse. Il y avait sur l'île plusieurs autres églises ; mais tout y tombait en ruine, là, comme sur les rives du Zambèse, où la Compagnie de Jésus avait formé de beaux établissements. Pombal, par sa haine, condamna ces belles contrées à demeurer sauvages et barbares. Le travail de civilisation chrétienne, commencé sur cette côte de l'Afrique orientale par les Jésuites et les autres religieux, fut arrêté, comme nous l'avons dit, et c'est à peine s'il est recommencé depuis quelques années, d'une façon sérieuse. Voilà le fait d'un homme, mais cet homme pourrait s'appeler : *Légion*, car il était l'*adepte de la Maçonnerie*, l'ennemi acharné de Jésus-Christ, qui seul est *la vie et la résurrection* des peuples, comme des individus.

CHOISEUL. — Après avoir parlé de la haine de la Maçonnerie contre le règne de Jésus-Christ, en Espagne et en Portugal, nous ne saurions garder le silence sur ce qu'elle a fait en France et à Naples contre la Compagnie de Jésus, appelée à juste titre l'*Avant-garde de l'Eglise catholique.*

Dans son *Tableau de Paris*, t. VI, 2e partie, p. 342, etc., de Saint-Victor a écrit ce qui suit : « La faveur de Choiseul, déjà grande, s'accrut, à la mort de Mme de Pompadour, de toute celle qu'elle avait possédée, de manière à ne pas même échapper au soupçon bien ou mal fondé d'avoir contribué à hâter le trépas de cette maîtresse dont le pouvoir était si absolu, et que Louis XV oublia si facile-

ment. Sans en avoir le titre, il obtint tous les pouvoirs de premier ministre, les honneurs qu'il voulut, les richesses qu'il lui plut d'accumuler, et n'y devint que plus acharné contre les Jésuites, qu'il avait des motifs particuliers de haïr, motifs que l'on a cru fort différents de ceux qu'il faisait publiquement valoir.

« Lié avec les chefs du parti philosophique, dont il était le disciple, poussé par eux et par une perversité égale à la leur, cet homme, devenu le maître de la France, avait conçu le projet insensé — *et des lettres de sa main en font foi* — de détruire dans le monde entier l'autorité du Pape et de la religion catholique. Or, l'entière destruction d'un ordre religieux si fortement constitué, et qui, répandu dans les deux hémisphères, soutenait et propageait de toutes parts la pureté de la foi et la plénitude de cette autorité apostolique, devenait la condition première d'un semblable projet : il s'y porta donc de toute l'activité de son esprit nourri d'intrigues et de fraudes.»

Quant aux Parlements, on trouve aussi leur brevet d'affiliation maçonnico-philosophique dans la correspondance de Voltaire et d'Alembert, dans les pèlerinages à Ferney des conseillers et maîtres des requêtes, et dans les nombreuses lettres aux principaux membres de ces cours, aurions-nous pu dire, s'il eût été nécessaire d'ajouter quelque chose aux notes premières.

« Les plus dangereux ennemis des Jésuites, dit M. de Saint-Victor, ceux qui pouvaient servir le

plus efficacement la vengeance de la favorite (au sujet de l'absolution qu'ils lui avaient refusée si elle ne quittait la cour) étaient dans le Parlement. Nous avons vu que là était *le foyer du jansénisme*, et que la secte philosophique y avait aussi ses partisans. »

Les Jésuites, finalement, furent chassés de leurs collèges, condamnés par les Parlements à une faible majorité, sans enquête, sans défense, sans témoins entendus, sans être interrogés eux-mêmes, ainsi que cela s'était fait en Portugal : ils furent proscrits en masse et individuellement comme Jésuites ; leurs biens, fondations catholiques de leurs collèges ou de leurs maisons faites par eux-mêmes ou librement par des catholiques, furent confisqués; c'est la jurisprudence maçonnique qui s'établit et qui bientôt s'appliquera en grand à tous les prêtres et aux biens catholiques, à tous les nobles et à la famille royale elle même. Quatre mille religieux qu'il avait plu à ce tyran en simarre de placer entre leur conscience et la faim furent arrachés à leur famille, à leur pays, et forcés d'aller mendier leur pain dans une terre étrangère. » (*Les Sociétés secrètes*, t. II, p. 64.)

TANNUCCI. — Tannucci, aussi ennemi des Jésuites que du Saint-Siège et de la religion, sur l'ordre de Charles III, qui l'avait laissé ministre souverain de son fils, roi de Naples, copia en tout le ministre d'Aranda. En Autriche, Marie-Thérèse, gagnée après de longues résistances par son fils Joseph II, qui venait d'être aussi initié aux loges

maçonniques, à *nos mystères*, écrivait Grimm à Voltaire, céda elle-même en pleurant. Désormais, les instituteurs chrétiens étaient bannis de l'Europe : la philosophie pourrait à son aise donner l'enseignement qui allait préparer la Révolution.

A propos de la Révolution, citons encore le témoignage d'un franc-maçon, qu'on peut, ici, croire sur parole. « Il importe, dit M. Louis Blanc, d'introduire le lecteur dans la mine que creusaient alors sous les trônes, comme sous les autels, des révolutionnaires bien autrement profonds et agissants que les Encyclopédistes; une association composée d'hommes de tous pays, de toute religion, de tout rang, liés entre eux par des conventions symboliques, engagés sous la foi du serment à garder d'une manière inviolable le secret de leur existence intérieure, soumis à des épreuves lugubres, s'occupant de fantastiques cérémonies, mais pratiquant d'ailleurs la bienfaisance et se tenant pour égaux quoique répartis en trois classes, apprentis, compagnons et maîtres : c'est en cela que consiste la Franc-Maçonnerie. Or, à la veille de la Révolution française, la Franc-Maçonnerie se trouvait avoir pris un développement immense; répandue dans l'Europe entière, elle secondait le génie méditatif de l'Allemagne, agitait sourdement la France, et présentait partout l'image d'une société fondée sur des principes contraires à ceux de la société civile. »

Remarquons bien ce que dit M. Louis Blanc, si nous voulons comprendre jusqu'à quel point le

règne de Jésus-Christ sur la terre était menacé, à l'heure où la Révolution allait éclater. Ce n'est pas seulement la France qu'elle agitait, mais l'Europe tout entière. Que dis-je ! le monde était en puissance de Maçonnerie. Tous les délégués des loges étaient venus, en 1781, à Wilhemsbad, de toutes les contrées de l'univers : l'Europe, l'Afrique, l'Amérique, l'Asie, les plus lointains rivages où avaient abordé les navigateurs, apôtres zélés de la Maçonnerie, tous ces pays avaient voulu être représentés à ce convent sans pareil dans l'histoire de la secte, et tous ces députés, désormais pénétrés de l'Illuminisme de Weishaupt, dont la doctrine n'est pas autre que le panthéisme de Spinosa, c'est-à-dire l'athéisme, étaient retournés vers ceux qui les avaient envoyés et leur avaient versé le poison de l'incrédulité religieuse avec une ardeur que les orateurs du convent avaient surexcitée en eux. L'Europe et le monde maçonnique étaient donc armés contre le catholicisme. Aussi, quand le signal du combat fut donné, le choc fut terrible, terrible surtout en France, en Italie, en Espagne, chez les nations catholiques que l'on voulait séparer du Pape et jeter dans le schisme, en attendant qu'on pût achever de les déchristianiser. C'est bien là ce que prouvent la captivité de Pie VI et de Pie VII, les cardinaux dispersés, les évêques arrachés à leurs sièges, les pasteurs séparés de leurs troupeaux, les congrégations religieuses détruites, les biens de l'Église confisqués, les églises renversées, les couvents changés en casernes, les vases sacrés

volés et fondus par le sacrilège avide, les cloches changées en monnaie ou en canons, les échafauds dressés de toutes parts, et les victimes par milliers, par hécatombes, choisies surtout dans le clergé ; en un mot, toutes les horreurs de ce qu'on appelle : *la Révolution*, et surtout le crime qui était la fin qu'elle se proposait, et le grand mobile de ses actions : *le Christ jeté à bas de ses autels pour y être remplacé par la Raison.* Ce jour-là, les disciples de Socin, les maçons entendus, crurent que leur maître triomphait ; et, en effet, il avait le triomphe que Dieu laisse à l'erreur, et qui consiste en des ruines morales et matérielles amoncelées par l'abus de la liberté humaine, par la liberté devenue folle indépendance et changée en furie satanique ; spectacle étrange et mystérieux, où l'on voit se briser tous les liens qui unissent les hommes, et les hommes s'entr'égorger, en attendant que, lassés de carnage, de désordre, de débauche et d'impiété, ils rappellent parmi eux l'Etre suprême, leur Créateur et leur père, qui revient à ses prodigues, avec son pardon et son amour infini, avec la paix des âmes, l'honneur des familles, le bonheur et la prospérité des nations.

Qui donc, encore une fois, a fait la Révolution ? Ce n'est pas nous qui répondrons ; la réponse sera faite, ce coup-ci, par un maçon illustre dont la voix s'unira à celle de M. Louis Blanc : Lamartine.

Le 10 mars 1848, le suprême Conseil du rit écossais alla féliciter le Gouvernement provisoire, et Lamartine lui répondit : « Je suis convaincu

que c'est du fond de vos loges que sont émanés d'abord dans l'ombre, puis dans le demi-jour et enfin en pleine lumière, les sentiments qui ont fini par faire la sublime explosion dont nous avons été témoins en 1789, et dont le peuple de Paris vient de donner au monde la seconde et, j'espère, la dernière représentation, il y a peu de jours. »

Lamartine n'était ni philosophe, ni prophète : il était poète. S'il avait été philosophe, dans le sens vrai du mot, il aurait su que les mêmes principes produisent les mêmes conséquences. Il aurait entrevu les révolutions qui ont ensanglanté et brûlé Paris ; sans même être prophète, il aurait annoncé que la parole est une semence qui produit fatalement des fruits selon son espèce, et que *les partageux de 1848* deviendraient *les communards de l'avenir*, surtout si on laissait les semeurs, façonnés par les loges, continuer leur œuvre contre la religion, les gouvernements et la propriété.

Ce regard jeté en avant nous montre que la Maçonnerie n'est pas restée sous les ruines qu'elle avait faites elle-même ; qu'elle n'a rien compris en face des malheurs dont elle a couvert, soit la France et l'Europe, où elle s'est établie avec les armées triomphantes de Napoléon, soit le monde entier, qu'elle a soulevé, par le combat contre Dieu et l'autorité.

En effet, nos Sociniens modernes n'ont pas désarmé. Après avoir chassé Napoléon I[er], qui, ne voulant pas se soumettre, fut obligé de se démettre, ils recommencèrent leur guerre antichré-

tienne au fond de leurs loges. Puis, ils agirent sur l'opinion publique, dont on sait la puissance tyrannique, et ils jetèrent tant de discrédit sur la religion, qu'il était rare, vers 1830, de voir des hommes dans les églises. Ils s'emparèrent, comme toujours, de l'enseignement, afin de propager dans les esprits le *libéralisme maçonnique*, sous le nom de : *Liberté de conscience*. On n'a pas assez remarqué la parenté qui existe entre le libéralisme et la Franc-Maçonnerie, qui est fille du libre examen protestant. Maçons et libéraux ne sont tels que pour avoir abandonné le magistère infaillible de l'Église catholique et avoir pris leur propre raison pour guide.

Puis, la secte ne craignit pas de déverser à flots les doctrines fausses et de l'Eclectisme, qui mit en si grand honneur le Mahométisme, et du Panthéisme de Spinosa ou d'Averroès. Elle s'acharna à propager les divers systèmes, plus faux les uns que les autres, concernant la propriété, résumés par Proudhon en ces mots : *La propriété c'est le vol ;* enfin elle prépara de nouvelles attaques contre le catholicisme.

CONGRÈS DE VÉRONE. — « En 1822, dit le P. Deschamps, les sociétés secrètes venaient de faire explosion en Espagne, à Naples, dans le Piémont, par autant de mouvements révolutionnaires ; les souverains, pour garantir et leurs couronnes et la vraie liberté parmi leurs peuples, s'étaient réunis en congrès dans la ville de Vérone. Ce fut alors que le comte de Haugwitz, ministre du roi de

Prusse, qu'il accompagnait, fit part à l'auguste assemblée d'un rapport où il disait : « Arrivé à la fin de ma carrière, je crois qu'il est de mon devoir de jeter un coup d'œil sur les sociétés secrètes dont le poison menace l'humanité *aujourd'hui plus que jamais.* Leur histoire est tellement liée à celle de ma vie, que je ne puis m'empêcher de la publier encore une fois et de vous en donner quelques détails.

« Mes dispositions naturelles et mon éducation avaient excité en moi un tel désir de la science que je ne pouvais me contenter des connaissances ordinaires, je voulais pénétrer dans l'essence même des choses ; mais l'ombre suit la lumière ; ainsi une curiosité insatiable se développe en raison des nobles efforts que l'on déploie pour pénétrer plus avant dans le sanctuaire de la science. Ces deux sentiments me poussèrent dans la société des francs-maçons.

« On sait combien le premier pas qu'on fait dans l'ordre est peu de nature à satisfaire l'esprit. C'est là précisément le danger qui est à redouter pour l'imagination si inflammable de la jeunesse. A peine avais-je atteint ma majorité que déjà non seulement je me trouvais à la tête de la Maçonnerie, mais encore j'occupais une place distinguée au chapitre des hauts grades. Avant de pouvoir me connaître moi-même, avant de comprendre la situation où je m'étais témérairement engagé, je me trouvais chargé de la direction supérieure des réunions maçonniques d'une partie de la Prusse,

de la Pologne et de la Russie. La Maçonnerie était alors divisée en deux partis dans ses travaux secrets. Le premier plaçait dans ses emblèmes l'explication de la pierre philosophale ; le *déisme* et même l'*athéisme* étaient la religion de ses sectaires ; le siège central de ses travaux était à Berlin, sous la direction du docteur Zinndorf.

« Il n'en était pas de même de l'autre parti, dont le prince F. de Brunswick était le chef apparent. En lutte ouverte entre eux, *les deux partis se donnaient la main pour parvenir à la domination du monde ;* conquérir les trônes, se servir des rois comme de l'*ordre*, tel était leur but. Il serait superflu de vous indiquer de quelle manière, dans mon ardente curiosité, je parvins à devenir maitre du secret de l'un et de l'autre parti ; la vérité est que le secret des deux sectes n'est plus un mystère pour moi. *Ce secret me révolta.*

« Ce fut en 1777 que je me chargeai de la direction d'une partie des loges prussiennes, trois ou quatre ans avant le convent de Wilhemsbad et l'envahissement des loges par l'Illuminisme ; mon action s'étendit même sur les frères dispersés dans la Pologne et la Russie. Si je n'en avais pas fait moi-même l'expérience, je ne pourrais donner moi-même d'explications plausibles de l'insouciance avec laquelle les gouvernements ont pu fermer les yeux sur un tel désordre, un véritable *status in statu* (Etat dans l'Etat) ; non seulement les chefs étaient en correspondance assidue et employaient des chiffres particuliers, mais encore

ils s'envoyaient réciproquement des émissaires. Exercer une influence dominatrice sur les trônes et les souverains, tel était notre but...

« J'acquis alors la ferme conviction que le drame commencé en 1788 et 1789, LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, LE RÉGICIDE AVEC TOUTES SES HORREURS, *non seulement y avaient été résolus alors, mais encore étaient le résultat des associations et des serments...*, etc.

« De tous les contemporains de cette époque, il ne m'en reste qu'un seul... Mon premier soin fut de communiquer à Guillaume III toutes mes découvertes. Nous acquîmes la conviction que toutes les *associations maçonniques*, depuis la plus modeste jusqu'aux grades les plus élevés, ne peuvent se proposer que d'*exploiter les sentiments religieux*, d'*exécuter les plans les plus criminels*, et de se servir des premiers comme manteaux pour couvrir les seconds.

« Cette conviction, que S. A. le prince Guillaume partagea avec moi, me fit prendre la ferme résolution de renoncer absolument à la Maçonnerie... »

Le congrès de Vérone, éclairé sans doute par ce noble aveu de M. de Haugwitz, prit des mesures en conséquence, surtout en ce qui regarde la Russie et l'Autriche. « Alexandre, dont les *Illuminés* avaient pu surprendre la bonne foi à certains moments, était complètement éclairé sur leurs vraies menées. Au lieu de protéger la Maçonnerie, comme en 1807, il la proscrivit absolument en

1822 ; au lieu d'expulser les Jésuites comme en 1816, il se rapprochait tous les jours du catholicisme, et il envoya, en 1824, son aide de camp, le général Michaud, au Saint-Père pour préparer le retour de la Russie à la grande et véritable unité chrétienne. Sa mort mystérieuse (1825) à Taganrog doit-elle être attribuée aux sociétés secrètes, qui avaient toujours conservé des affidés parmi son entourage ? Il y a là un mystère qui ne sera peut-être jamais éclairci ; mais on doit constater qu'immédiatement après sa mort éclata une insurrection contre Nicolas, son successeur désigné, à ce cri de *constitution*, qui était alors le mot d'ordre des sociétés secrètes dans tous les pays. Il fut établi qu'elle avait été préparée de longue main, dès 1819, par une société modelée sur celle des *Carbonari* et appelée les *Esclavoniens-Unis*. Un écrivain bien informé sur ces événements affirme que cette société avait eu, *comme toutes les sectes particulières*, sa base d'opération dans les loges maçonniques, qui s'étaient dissoutes seulement en apparence. » (*Les Sociétés secrètes*, t. II, p. 242.)

*Carbonari*.— Les Carbonari, dont il vient d'être question, formaient, en qualité de *Charbonniers*, la Haute-Vente, expressions employées, comme celle de maçons, pour cacher la nature et le but de la société, qui n'était autre que la continuation de l'ordre maçonnique, tel qu'il existait avant la grande Révolution. Elle se composa d'abord de quelques grands seigneurs corrompus et de Juifs.

« Assurément, dit le Père Deschamps, tous les francs-maçons étaient loin d'être des *Carbonari*, mais ils n'en concouraient pas moins au même dessein ; car. 1° les loges, par une première initiation, préparaient le personnel où ils se recrutaient : ainsi, d'après la constitution de la *Carbonara* — *Charbonnerie* — italienne, les francs-maçons, quand ils demandaient à être initiés, étaient dispensés du premier grade, qui est celui d'apprenti, pour arriver à ceux de compagnons et de maîtres, qui existent dans tous les rites ; 2° elles facilitaient les démarches de leurs membres ; et enfin, par la direction donnée au *grand troupeau de sots* enrégimenté dans les loges, elles formaient ce poids irrésistible de l'*opinion publique* d'où sortaient des élections qui acculaient la monarchie dans une charte, dans une impasse à laquelle un coup d'Etat offrait seul une issue. »

« Les loges avaient été, dit le *Siècle*, le berceau et la pépinière de la célèbre société des *Carbonari*, laquelle mit en danger la Restauration et contribua dans une si large proportion à la renaissance du parti républicain. »

Jean Witt, Suédois, a écrit : « Les *Carbonari* tirent leur véritable origine de la Franc-Maçonnerie. Aussitôt que Napoléon parvint au trône, il détruisit (?), en la favorisant, une association qui avait du danger pour lui. Elle perdit ainsi son indépendance, et devint une institution de police qui ne servit qu'à surprendre les sentiments des adeptes dont elle se composait. Alors s'assemblèrent les

*Francs-Maçons* qui tenaient encore pour la défunte République; ils formèrent (dans le sein de la Maçonnerie) une autre affiliation. Besançon était le quartier général de ces maçons *charbonniers* (ou bons-cousins) et *maçons philadelphes*. Le colonel Oudet était leur chef; la plupart des membres étaient des militaires; ceux-ci propagèrent l'ordre dans le Piémont et dans les Etats septentrionaux de l'Italie. Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il s'établit dans le sud de la péninsule, où, favorisé par l'ex-gouvernement (Murat), il se répandit avec rapidité. On établit en 1809, à Capoue, la première *Vendita*, qui fut en même temps la principale. » Notons que ce Jean Witt était inspecteur général et maçon élevé de tous les rites.

La Haute-Vente était en pleine activité sous la Restauration, dès 1819, deux ans avant l'assassinat du duc de Berry, et quoique « son principal objectif fût la destruction *de la puissance spirituelle de l'Eglise*, on voit par la correspondance de ses membres qu'elle se ramifiait à Paris, à Vienne, à Londres, en Suisse, à Berlin, où elle avait des affidés très haut placés. Elle poussait activement au renversement du roi Charles X et de la dynastie. (*Les Sociétés secrètes*, t. II, p. 244.)

Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'une fois la révolution de Juillet faite, Dupin l'aîné, un haut maçon de la loge des *Trinosophes*, disciple de Ragon, ait pu dire : « Ne croyez pas que trois jours aient *tout fait*. Si la révolution a été si prompte et si subite, *c'est qu'elle n'a pris personne*

*au dépourvu*... Mais nous l'avons faite en quelques jours, *parce que nous avions une clé à mettre à la voûte*, et que nous avons pu immédiatement substituer *un nouvel ordre de choses complet à celui qui venait d'être detruit* ». (*Ibid.*)

« Pendant les dix-huit années où se déroula le gouvernement de Juillet, écrit le Père Deschamps, les sociétés secrètes continuèrent leur œuvre de destruction de la *Papauté et préparèrent la République universelle.*

« Deux courants se dessinèrent bientôt parmi les hommes qui poursuivaient l'asservissement de l'Eglise et voulaient modérer la marche de la Révolution *à leur profit, la fixer dans des gouvernements constitutionnels*: c'était la politique de la Haute-Vente, des révolutionnaires aristocrates qui avaient conduit le mouvement de 1815 et les insurrections de 1821. De l'autre étaient les hommes nouveaux qui, par delà la *destruction de l'Eglise, voulaient réaliser l'égalité de fait et préparer les voies au socialisme par la République universelle.* »

Le lecteur lira avec plaisir, et aussi avec profit, une page de l'histoire universelle de l'Eglise catholique, par l'abbé Rohrbacher, si connu et si apprécié, concernant la question des *Carbonari*. En outre, cette lecture sera comme une confirmation de plusieurs aperçus déjà placés par nous sous les yeux de nos lecteurs.

« Les sociétés secrètes, écrit l'illustre historien, qui ne se forment que pour détruire la société

publique, principalement la société universelle, autrement l'Église catholique, réunissent toujours les deux ou trois caractères de Satan : le mensonge, l'homicide, l'impureté. Il y en a deux principales de nos jours, la secte des francs-maçons et la secte des *Carbonari* ou Charbonniers. La première, née en Angleterre sous le protestant et régicide Cromwell, en a importé l'esprit en France et dans le reste de l'Europe. Plusieurs princes, par antipathie contre la société universelle du catholicisme, ont favorisé un ennemi de la société publique et des trônes. La seconde secte, les *Carbonari*, qui a le même but, s'est formée parmi les Italiens sous le prétexte de procurer la liberté de l'Italie. Le chef actuel est un carbonaro génois, l'avocat Joseph Mazzini, qui lui a donné une nouvelle forme sous le nom de *Jeune Italie*, laquelle ne devait être qu'une branche de la *Jeune Europe*. La *Jeune Italie* diffère du carbonarisme, quant aux principes religieux. Les *Carbonari* professent l'indifférence en matière de religion, ou plutôt le matérialisme voltairien. L'avocat Mazzini, au contraire, fait parade d'une certaine religion politique, d'un panthéisme protestant, qui se trouve affiché dans son ouvrage : *Devoirs de l'homme*. « Dieu, dit-il, existe parce que nous existons. Il est dans notre conscience, dans la conscience de l'humanité, dans l'univers qui nous entoure... Vous l'adorez, même sans le nommer, toutes les fois que vous sentez votre vie et la vie des personnes qui sont autour de vous... L'humanité est le

verbe vivant de Dieu... Dieu s'incarne successivement dans l'humanité. » Cette hérésie ou impiété est déjà vieille. C'est l'ancien gnosticisme, l'ancienne idolâtrie des païens, qui confond Dieu avec la créature et la créature avec Dieu. C'est le panthéisme idolâtrique de l'Inde, le panthéisme prussien ou protestant importé de nos jours en France par Victor Cousin. C'est la cent millième répétition de ce premier mensonge du premier sophiste : Non, non, vous ne mourrez pas de mort en mangeant du fruit que Dieu vous a défendu ; au contraire, vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal.

« Lorsque Mazzini et ses pareils suppriment la divinité de Jésus-Christ et qu'ils l'appellent simplement un grand homme, un philosophe, ils ne sont que l'écho de Mahomet et de l'Antechrist...

« En quoi Mazzini et les nouveaux sectaires ne s'accordent pas moins avec le faux prophète de la Mecque, c'est dans le second caractère de Satan d'être homicide... L'année 1835, un étudiant nommé Lessing fut assassiné à Munich. Plus tard, quatre réfugiés italiens, qui voulaient bien combattre contre les princes d'Italie, n'acceptaient pas la doctrine sanguinaire de la secte Mazzinienne, et s'en étaient expliqués ouvertement. Le tribunal secret s'assemble à Marseille sous la présidence de Mazzini, condamne deux des quatre aux verges et aux galères, et les deux autres à mort. Copie de ce jugement fut saisie et existe. Les condamnés étant domiciliés à Rhodez, la pièce por-

tait comme chapitre additionnel : Le président de Rhodez fera choix de quatre exécuteurs de la présente sentence, qui en demeureront chargés dans le délai de rigueur de vingt jours : celui qui s'y refuserait encourrait la mort *ipso facto*. Quelques jours après, l'un des condamnés, M. Emiliani, passant par les rues de Rhodez, est attaqué par six de ses compatriotes, qui lui portent des coups de poignards et se sauvent. Les assassins sont arrêtés et condamnés par le jury français à cinq ans de réclusion. M. Emiliani, tout maladif encore, sortait de la Cour d'assises avec sa femme, lorsque lui et sa femme sont poignardés, à mort, par un nommé Saviali, qui ne fut arrêté qu'avec peine. L'assassin, jugé et condamné, porta la peine de son crime. Quant à Mazzini, ajoute l'auteur que nous citons, rentré en Suisse, comme le tigre rentre dans sa caverne, après une scène de carnage, il se remet froidement à son œuvre de destruction sociale. » (*Guerre et révolution d'Italie en 1848 et 1849*, par le comte Edouard Lubienski, p. 40-44.)

Disons que l'avocat Mazzini ne se cachait pas pour déclarer que la société par lui instituée avait pour but « la destruction indispensable de tous les gouvernements de la péninsule, afin de former un seul État de l'Italie ». — Art. 2. « En raison des maux dérivant du régime absolu et de ceux plus grands encore des monarchies constitutionnelles, nous devons réunir tous nos efforts pour constituer une république une et indivisible. » Rohr-

bacher ajoute : « Quelle sera donc la forme de la république mazzinienne » ? Un autre chef socialiste, Ricciardi, nous l'apprend : « Pour conduire le peuple, dit-il, il ne s'agit pas d'une assemblée populaire, flottante, incertaine, lente à délibérer; mais il faut une *main de fer*, qui seule peut régenter un peuple jusqu'alors accoutumé aux divergences d'opinions, à la discorde, et, ce qui est plus encore, un *peuple corrompu, énervé, avili par l'esclavage.* »

Si le pape Grégoire XVI n'a pas été poignardé avec d'autres prêtres, le même Ricciardi nous en donne la raison. « Je crois, dit-il, *je crois* que notre cause sainte serait tachée par l'assassinat d'un vieillard; outre qu'il ne suffirait pas d'étouffer le Pape, il faudrait assassiner jusqu'au dernier cardinal, jusqu'au dernier prêtre, jusqu'au dernier religieux de tout l'univers catholique. » Plus loin, le même socialiste ajoute : « La plante funeste née en Judée n'est arrivée à ce haut point de croissance et de vigueur que parce qu'elle fut abreuvée de flots de sang. Si vous désirez qu'une erreur prenne racine parmi les hommes, mettez-y le fer et le feu ! Voulez-vous qu'elle tombe ?... faites-en l'objet de vos moqueries ».

On le voit, charbonniers ou maçons, ils ont tous au cœur la haine de Jésus-Christ : c'est leur secret à tous.

Dans son ouvrage : *l'Eglise romaine en face de la Révolution*, Crétineau-Joly, à propos de la Haute-Vente, nous parle d'un comité formé d'une

quarantaine de membres, présidé par un jeune homme admirablement apte au rôle de conspirateur, et qui était parvenu à se saisir de la direction générale de la Haute-Vente, en dehors de Mazzini. Ce jeune homme avait pris, suivant la coutume des illuminés, un nom maçonnique,'qui était *Nubius*. Son but était, à lui aussi, la destruction du christianisme. Il disait que le meilleur poignard pour frapper l'Eglise catholique au cœur, c'était *la corruption. Dépraver le prêtre, la femme et l'enfant*, telle était la tactique de Nubius, et l'on voit que certains parmi nous s'en souviennent. Cependant Mazzini, éloigné de Rome, où était le siège dudit comité, voyait venir des ordres jusqu'à lui, sans qu'il en pût connaître la source. Il résolut de pénétrer le mystère et finit par découvrir l'existence du comité ; mais lorsque *Paolo*, ami de Nubius, fit part à celui-ci du désir qu'avait Mazzini d'être admis dans ce conseil le président répondit qu'on n'avait pas besoin de Mazzini avec ses poisons et ses poignards, et lui fit envoyer un refus formel.

« Sur ces entrefaites, dit Crétineau-Joly, Nubius fut atteint d'une de ces fièvre lentes qui consument par une prostration graduée. Ordinairement l'art ne peut ni les guérir, ni les expliquer. Cette maladie venue si à propos avait sa raison d'être. Les complices de Nubius n'en recherchèrent point la cause. Ils savaient depuis longtemps que, dans les sociétés secrètes, la surdité commande au mutisme, et qu'il vient encore des let-

tres de Caprée, comme au temps de Tibère et de Séjan. Nubius frappé d'impuissance et ses amis de terreur, les sociétés secrètes n'avaient plus à redouter une action indépendante. » C'est pourquoi le comité tout entier disparut, et Mazzini put ressaisir lui-même la direction des loges.

Louis-Philippe. — Ce n'était pas seulement en Italie qu'on trouvait des complots contre la Papauté ; en France et surtout en Angleterre, le Pape-Roi était l'objet principal en butte à la haine des sociétés secrètes.

« Louis-Philippe, dit le P. Deschamps, qui n'avait méconnu la Maçonnerie active que dans la crainte de voir se tourner à la fois contre lui les puissances légitimes et les plus avancées des sociétés secrètes elles-mêmes, voulut donner à ces dernières quelque satisfaction, sans rompre cependant ostensiblement avec l'Europe monarchique. Bien convaincu, par sa propre expérience, que les plaintes mises en avant par le carbonarisme italien pour justifier son insurrection n'étaient que des prétextes, il eut l'air de les prendre au sérieux devant les cours et les peuples. Appuyé, ou plutôt dirigé par l'Angleterre et Palmerston, chef suprême des sociétés secrètes, et pendant longtemps ministre tout-puissant dans son pays, il entraîna dans cette campagne diplomatique les ministres francs-maçons conservateurs de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie. Ils osèrent bien tous ensemble demander des réformes au Souverain Pontife. »

« L'Europe consternée tremble devant la Révolution, a écrit l'auteur de *l'Eglise romaine en face de la Révolution.* Elle n'ose ni la combattre ni l'affronter : c'est tout au plus si, dans sa panique, elle a la force de lui offrir le pontificat en pâture. *La Révolution annonce qu'elle va en finir avec l'Eglise.* L'Europe saisit ce moment pour demander au Saint-Siège des réformes dont le carbonarisme a proclamé l'indispensable nécessité. L'Autriche, qui cherche à maintenir à tout prix la paix dans la péninsule italienne, est d'avis que le Pape peut très bien, vu l'imminence du péril, se prêter à des concessions inoffensives. La France en propose un simulacre, afin, s'il est possible, de fermer la bouche aux orateurs et aux journaux qui stipulent au nom des sociétés secrètes. »

On sait qu'une conférence eut lieu et qu'il en sortit un *Memorandum* en quatre articles, source des malheurs futurs de Pie IX, et cet acte vient des loges maçonniques d'Europe, plutôt que de la diplomatie elle-même.

Quand on le présenta à Grégoire XVI, il sourit. « Oh ! s'écria-t-il, la barque de Pierre a subi de plus rudes épreuves que celles-là. Nous braverons certainement la tempête. Que le roi Philippe d'Orléans tienne donc en réserve pour lui-même la *bonaccia* qu'il voudrait nous vendre au prix de l'honneur : son trône croulera, mais celui-là, non. » Et Bernetti répondit à l'ambassadeur de Louis-Philippe, d'abord, que la garantie française paraissait très précieuse au Saint-Siège, mais que

le Pape croyait impossible de l'acheter par des mesures qui seraient une véritable abdication de l'indépendance pontificale; puis aux autres, que la garantie des cours est acquise de droit au Saint-Siège, mais que ce siège romain, en apparence si faible, ne consentira jamais à sanctionner des réformes qui lui seraient dictées impérieusement et à jour fixe ; qu'il se réserve sa liberté d'action et son entière indépendance ; qu'il a depuis longtemps, d'ailleurs, prouvé par sa conduite l'empressement qu'il met à chercher et à réaliser toutes les améliorations désirables et compatibles avec la sécurité publique. (*Sociétés secrètes*, t. II, p. 268.)

Nubius, alors qu'il était chef de la Haute-Vente, disait : « Si nous pouvions avoir un Pape avec nous, il en ferait plus avec le petit doigt que nous tous ensemble ».

Nubius avait raison, car, dans cette hypothèse irréalisable, celui qui est chargé de défendre l'Eglise du Christ deviendrait son plus mortel ennemi ; celui à qui il a été dit : « Confirme tes frères dans la foi », les égarerait lui-même ; celui à qui a été confié le soin de paître le troupeau l'empoisonnerait cruellement. Aussi c'est là un rêve insensé.

On rencontre des chefs d'Etat qui poussent l'aveuglement jusqu'à jeter leur pays dans le schisme et l'hérésie, jusqu'à trahir ses intérêts les plus sacrés, pour suivre l'impulsion que la passion antireligieuse leur imprime : il n'en sera

jamais ainsi du Vicaire de Jésus-Christ. Que l'on interroge les siècles écoulés depuis Pierre jusqu'à Léon XIII, on verra les Pontifes romains, divinement aidés par l'Esprit de Dieu, maintenir l'Eglise dans la vérité, et faire triompher l'unité doctrinale, en tout temps et en tous lieux, malgré tous les obstacles. C'est là vraiment le plus grand de tous les miracles qu'un esprit élevé puisse désirer pour encourager sa foi, et cette preuve aura pour lui une force invincible, s'il veut se souvenir de la faiblesse et de l'inconstance communes à tous les hommes, quelle que soit la dignité dont ils sont revêtus.

Les conspirateurs romains savent eux-mêmes qu'il en est ainsi, et cependant ils essayèrent d'attirer à eux le successeur de Grégoire XVI. « Dès son exaltation, dit le Père Deschamps, Pie IX fut acclamé d'un bout du monde à l'autre, comme le Pape si longtemps désiré, le restaurateur de la liberté et le libérateur des peuples. A Rome, en France, en Allemagne, en Angleterre et jusque dans les Républiques de l'Amérique, on exaltait ses vertus, on proclamait son libéralisme, on multipliait son buste et son portrait, on l'imprimait, on l'étalait jusque sur les foulards et les châles. On dressait à Rome des arcs de triomphe à chacun de ses pas ; on applaudissait avec un enthousiasme inouï à chacune de ses paroles ; on le couvrait de *vivat* et de fleurs ; jamais on n'avait vu de telles démonstrations et des ovations aussi universelles. »

« Homme de foi, de prière, de travail, de vertu et de science, d'une bonté ineffable, d'une candeur et d'une aménité vraiment célestes, et qui se peignaient dans tous ses traits, Pie IX joignait à une droiture et à une charité qui ne soupçonne pas le mal, comme parle l'Apôtre, une fermeté d'âme et de conscience que rien n'était capable de faire dévier de la ligne du devoir connu. Avec d'aussi éminentes qualités, il ne pouvait songer, Pontife-Roi, qu'à faire le bien de ses Etats et à ramener par la liberté vraiment chrétienne et les peuples et les rois à la vérité et à la pratique des vertus qui, en préparant à la vie éternelle, peuvent seules faire le bonheur ici-bas. »

« Bientôt on s'aperçut que les bandes qui se rassemblaient au Quirinal ne suivaient plus le sentiment de la reconnaissance et du dévouement au Saint-Siège, mais qu'elles obéissaient à une impulsion secrète, qu'elles avaient une organisation occulte et des chefs reconnus. »

Le Saint-Père renvoyait le peuple au travail, et Mazzini, dans son manifeste aux amis de l'Italie, en novembre 1846, leur recommandait le contraire.

« Profitez, leur disait-il, de la moindre concession pour réunir les masses, ne fût-ce que pour témoigner leur reconnaissance. Des fêtes, des chants, des rassemblements, des rapports nombreux établis entre les hommes de toute opinion, suffisent pour faire jaillir des idées, donner au peuple le sentiment de sa force et le rendre exi-

geant. La difficulté n'est pas de convaincre le peuple; quelques grands mots: liberté, droit de l'homme, progrès, égalité, fraternité, despotisme, privilèges, tyrannie, esclavage, suffisent pour cela; le difficile, c'est de le réunir. Le jour où il sera réuni sera le jour de l'ère nouvelle. »

Et Pie IX, dans ce même mois de novembre, adressait au monde catholique son encyclique *Qui pluribus jam*, où il disait: « Nul d'entre vous n'ignore, Vénérables Frères, que, dans ce siècle déplorable, une guerre furieuse et acharnée est faite au catholicisme par des hommes qui, liés entre eux par une société criminelle, repoussant les saines doctrines et fermant l'oreille à la voix de la vérité, produisent au grand jour les opinions les plus funestes et font tous leurs efforts pour les répandre dans le public et les faire triompher.

« Nous sommes saisi d'horreur et pénétré de la douleur la plus vive, quand nous réfléchissons à tant de monstrueuses erreurs, à tant de moyens de nuire, tant d'artifices et de coupables manœuvres dont se servent les ennemis de la vérité et de la lumière, si habiles dans l'art de tromper, pour étouffer dans les esprits tout sentiment de piété, de justice et d'honnêteté, pour corrompre les mœurs, fouler aux pieds tous les droits divins et humains, ébranler la religion catholique et la société civile, et même *les détruire de fond en comble*, s'il était possible. Vous le savez, en effet, Vénérables Frères, ces implacables ennemis du nom chrétien, emportés par une aveugle fureur

d'impiété, en sont venus à ce degré inouï d'audace : *ouvrant leur bouche aux blasphèmes contre Dieu, ils ne rougissent pas d'enseigner publiquement que les augustes mystères de notre religion sont des erreurs et des inventions des hommes ; que la doctrine de l'Eglise catholique est opposée au bien et aux intérêts de la société, et aussi ils ne craignent pas de renier le Christ et Dieu.* »

En quelques mots, le saint Pontife résumait la doctrine impie de la secte maçonnique, qui renie *le Christ et Dieu ;* il était saisi d'horreur, il versait des larmes : et c'est à peine si le bruit des triomphes et des *vivat* dont il avait été le héros, s'éteignait dans les rues de Rome. Nous l'avons dit ailleurs : d'autres larmes avaient précédé les siennes. Une Mère auguste, une divine Mère avait gémi et pleuré dans nos montagnes des Alpes, unissant sa parole et sa douleur à celles du Vicaire de son Fils. Elle disait : *Ils blasphèment mon Fils !* Ils l'abandonnent, ils le laissent seul sur les autels ! Et Pie IX, en même temps, au Quirinal, sans connaître les plaintes de la Messagère céleste, lui faisait écho en répétant : *Ouvrant leur bouche aux blasphèmes... ils ne craignent pas de renier le Christ et Dieu.*

Nous n'avons pas à retracer ici la vie de Pie IX. On sait son exil à Gaëte, son retour à Rome, d'où il avait dû fuir ; on n'ignore pas qu'il fut attaqué et crucifié moralement, durant tout son pontificat, par les Sociniens modernes, qui ne surent pas même respecter ses cendres et son cer-

cueil. Il ne craignait pas, il est vrai, durant sa vie, de flétrir leurs maximes et de les condamner. Qu'on se souvienne, en particulier, de son allocution prononcée en consistoire secret, le 25 septembre 1865, où il disait : « Vénérables Frères, parmi les nombreuses machinations et les moyens par lesquels les ennemis du nom chrétien ont osé s'attaquer à l'Eglise de Dieu, et ont essayé, quoique en vain, de l'abattre et de la détruire, il faut sans nul doute compter cette société perverse d'hommes, vulgairement appelée *maçonnique*, qui, contenue d'abord dans les ténèbres et l'obscurité, a fini par se faire jour ensuite, pour la ruine commune de la religion et de la société humaine.... Plût au ciel que les monarques eussent prêté l'oreille aux paroles de notre prédécesseur ! plût au ciel que, dans une affaire aussi grave, ils eussent agi avec moins de mollesse ! Certes, nous n'aurions jamais eu, ni nos pères non plus, à déplorer tant de mouvements séditieux, tant de guerres incendiaires qui mirent l'Europe en feu, ni tant de maux amers qui ont affligé et qui affligent encore aujourd'hui l'Église.... Aussi n'avons-nous pas vu sans douleur des sociétés catholiques si bien faites pour exciter la piété et venir en aide aux pauvres, être attaquées et même détruites en certains lieux, tandis qu'au contraire on encourage, ou tout au moins on tolère la ténébreuse société *maçonnique*, si ennemie de l'Église et de Dieu, si dangereuse même pour la sûreté des royaumes....»

Tel est le langage apostolique de Pie IX, renouvelant les instructions et les excommunications prononcées par ses vénérés prédécesseurs, depuis Clément XII, dont nous avons rappelé l'Encyclique datée de 1738, jusqu'à Pie IX lui-même.

Marchant sur les traces de ces courageux Pontifes, notre Saint-Père Léon XIII a signalé au monde, avec des accents non moins énergiques et une pleine lumière, ces hommes qui en sont venus, après avoir blasphémé le Christ et Dieu, à vouloir détruire la propriété et la famille, entraînés qu'ils sont fatalement, par la marche logique de l'erreur, qui va d'abîme en abîme. Dans sa dernière Encyclique du 15 février 1882, Sa Sainteté, écrivant à ses Vénérables Frères les Archevêques et les Evêques d'Italie, disait : « Une secte pernicieuse, dont les auteurs et les chefs ne cachent ni ne voilent leurs volontés, a pris position depuis longtemps en Italie ; après avoir déclaré la guerre à Jésus-Christ, elle s'efforce de dépouiller le peuple des institutions chrétiennes. Jusqu'où déjà sont allées ses audaces, il nous est d'autant moins nécessaire de le dire, Vénérables Frères, que les brèches et les ruines faites aux mœurs et à la religion s'étalent sous vos yeux. Au milieu des peuples de l'Italie, toujours si constamment fidèles à la foi de leurs pères, la liberté de l'Église est de toute part atteinte ; chaque jour, on redouble d'efforts pour effacer des institutions publiques cette forme, cette empreinte chrétienne qui a été toujours et à bon droit le sceau des gloires de l'I-

talie. Les maisons religieuses supprimées, les biens de l'Eglise confisqués, les unions conjugales formées en dehors des lois et des rits catholiques, le rôle de l'autorité religieuse effacé dans l'éducation de la jeunesse : elle est sans fin et sans mesure, cette cruelle et déplorable guerre déclarée au Siège apostolique, cette guerre pour laquelle l'Église gémit sous le poids d'inexprimables souffrances, et le Pontife romain se trouve réduit aux plus inexprimables angoisses ; car, dépouillé du principat civil, il lui a fallu tomber à la merci d'un autre pouvoir. Et Rome, cité la plus auguste des cités chrétiennes, est une place ouverte à tous les ennemis de l'Église ; de profanes nouveautés la souillent, çà et là des temples et des écoles y sont consacrés à l'hérésie. On dit même qu'elle va recevoir, cette année, les députés et les chefs de la secte la plus acharnée contre le catholicisme, qui s'y sont donné rendez-vous pour une solennelle assemblée. Les raisons qui ont déterminé le choix de ce théâtre ne sont point un mystère : ils veulent par cette outrageante provocation assouvir la haine qu'ils nourrissent contre l'Eglise, et approcher de plus près leurs torches incendiaires du Pontificat romain, en l'attaquant dans son siège même. L'Eglise, sans aucun doute, enfin victorieuse, déjouera les menées impies des hommes ; il est pourtant acquis et d'expérience que leurs complots ne tendent à rien moins qu'à renverser tout le corps de l'Église avec son chef, et, s'il était possible, éteindre la religion. » Et tel est, pou-

vons-nous ajouter, *le secret de la Maçonnerie.*

Les personnes qui ne lisent pas le compte-rendu des loges maçonniques ignorent ce qui s'y passe et ne voient pas le mal tel qu'il est. Qu'elles écoutent donc l'extrait suivant d'une réunion de la Grande-Loge symbolique écossaise qui a eu lieu à Paris, en décembre 1882 :

« Tenue du 21 décembre. Le F.·. Gaston, membre de la loge, a fait une très intéressante conférence sur ce sujet : *Dieu devant la science.*

« L'ordre des travaux, très chargé, a malheureusement restreint le temps qu'il eût fallu au conférencier pour développer son sujet, et il a dû en une demi-heure renfermer la matière d'une conférence d'une heure et demie.

« Nous espérons que ce n'est que partie remise, et que notre F.·. Gaston aura l'occasion prochainement de traiter de nouveau cette question, mais, cette fois, dans des conditions meilleures, et peut-être devant un auditoire beaucoup plus nombreux.

« Quoi qu'il en soit, les bravos de l'assistance ont maintes fois souligné la parole, à la fois sérieuse et spirituelle, mais surtout convaincue, du conférencier, ainsi que les citations, fort heureusement trouvées, qu'il a apportées à l'appui de sa thèse.

« L'espace nous manque pour entrer dans des détails à ce sujet. Du reste, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, notre F.·. H. Gaston va, sous peu de jours, publier un ouvrage intitulé : *Dieu, voilà l'ennemi !* dans lequel il expose d'une façon très

nette les idées qu'il n'a pu qu'effleurer dans cette conférence.

« Notre prochain bulletin contiendra un article bibliographique sur ce livre que nous avons en ce moment sous les yeux, et que nous voudrions voir dans toutes les mains. »

(Communication du F.·. Dumonchel.)

*Bulletin maçonnique de la Grande-Loge symbolique écossaise*, 2$^{me}$ année, n° 22, janvier 1882, p. 295.

Après ce cri d'impiété : *Dieu, voilà l'ennemi!* on ne pouvait, semble-t-il, aller plus loin. Il n'y avait plus qu'à rappeler la déesse Raison pour la placer de nouveau sur les autels de Jésus-Christ ; erreur ! Ils ont trouvé moyen de dépasser toutes ces impiétés, et, dans leur joie triomphante, ils se sont souvenus instinctivement de leur père. Ecoutez, lecteur, écoutez, en tremblant, l'hymne qu'ils viennent de chanter, cette année même, en plein théâtre, à Turin :

« Voici qu'il passe , ô peuples, voici Satan le grand. Il passe bienfaisant, de lieu en lieu, sur son char de feu... Salut, ô Satan, salut, révolté ! Que montent sacrés vers toi notre encens et nos vœux ! Tu as vaincu le Jéhovah des prêtres !... »

Et la foule, dit le journal auquel nous empruntons ce récit, applaudissait l'œuvre infâme de Josué Carducci.

Bergier avait raison : *le libre examen* du pro-

testantisme devait conduire à ces négations et à ces impiétés. Il faut à l'homme un maître : Dieu ou Satan, et il ne saurait les servir tous deux à la fois. Ou bien il ouvre son cœur à son Créateur, ou bien il le lui ferme. S'il le lui ferme, il devient l'esclave du péché, par qui il a été vaincu ; l'esclave de celui que Jésus-Christ a nommé : *Princeps hujus mundi*, le prince de ce monde, et saint Paul : *Deus hujus sæculi*, le Dieu de ce siècle.

Nous pouvons conclure, il nous semble, que le but de la Franc-Maçonnerie est bien celui que nous avons indiqué : *la destruction du règne de Jésus-Christ*, d'une part, et, de l'autre, le *triomphe du rationalisme*.

Ce dessein a été conçu par Fauste Socin : nous l'avons prouvé historiquement, en nous appuyant sur le témoignage d'auteurs sérieux, et malgré les efforts que la secte a faits pour donner à son origine une antiquité reculée, le regard de l'histoire a discerné la vérité et pris soin de nous l'indiquer.

Des historiens graves, sans remonter jusqu'à Socin, ont vu en Cromwell le père de la Maçonnerie : il n'en fut que l'habile et puissant protecteur en Angleterre, l'organisateur secret et le sanguinaire disciple.

Un instant rentrée dans le silence et, sans doute, obligée de se cacher par prudence, après la terrible vengeance exercée sur Cromwell par Charles II, la Maçonnerie trouve dans la personne d'Ashmole,

l'illustre antiquaire, un protecteur qui la recueille et lui prodigue ses soins. Bientôt elle est assez forte pour reprendre son élan à travers le monde.

Voltaire lui fraie la route en France. Aidé puissamment par les sophistes, il propage de tous côtés l'hérésie socinienne et en pénètre tous les esprits de son temps.

Doué d'un rare génie d'organisation, Adam Weishaupt, en Allemagne, résume les divers travaux maçonniques antérieurs à lui, auxquels il unit les systèmes des sophistes anglais et français ; il en compose un tout, qu'il nomme *Illuminisme*, et dans ce travail, unissant son âme de sectaire à celle du panthéiste Spinosa, il prépare le couronnement de la Maçonnerie universelle.

Mais déjà la secte avait grandi et poussé ses adeptes à l'action. On avait vu des bras se lever et frapper cruellement la Compagnie de Jésus, avant-garde du catholicisme, en Portugal, en Espagne, à Naples, aussi bien qu'en France.

De cette action combinée et de tous ces travaux qui se multipliaient chez les diverses nations, sous mille formes différentes, agitant tous les esprits, dépravant les cœurs, tournant en dérision ce qu'il y avait de plus sacré, allumant, surtout dans les rangs de la plus haute société française, la soif des voluptés païennes, de toutes ces folles débauches de l'esprit et des sens devait nécessairement résulter une tempête sociale : ce fut *la grande*

*Révolution française*, dont l'univers entier fut ébranlé.

Elle fut pour l'Eglise catholique ce qu'avait été pour le Christ, son Epoux, l'agonie du jardin des Oliviers, et même, on peut le dire, comme un nouveau Calvaire. Pie VI fut pris, enchaîné, conduit en prison, où il mourut comme son divin Maître, au milieu des criminels.

Le Christ lui-même fut de nouveau jugé et condamné. On le jeta à bas de ses autels pour y mettre à sa place, quoi donc?... le rationalisme de Socin, sous le nom de: *Déesse Raison*, représentée par une courtisane. Ce jour-là, reconnaissons-le, la Franc-Maçonnerie doctrinale et sanguinaire, athée et saoule de crimes, triompha vraiment. La Révolution de 1793 fut son fait, nous l'avons prouvé.

Puis nous avons montré que la secte n'avait pas été désarmée par les victimes innombrables tombées sous ses coups, et que, fidèle au plan de ses chefs, elle s'était reprise à conspirer contre le christianisme, sorti vivant et glorieux de sa tombe; contre l'Eglise redevenue l'objet du respect et de l'amour des peuples.

Mais la vie du catholicisme, comme celle de son divin Fondateur, est une souffrance continue; aussi avons-nous vu l'Eglise trouver en celui qui l'avait protégée son plus terrible ennemi; puissant par les armes, despote par la volonté, habile à forger des chaînes à ceux qui ne pliaient pas devant son ambition sans bornes et ses boutades

d'homme mal élevé, Napoléon devint pour Pie VII le cruel instrument de la Franc-Maçonnerie, jusqu'au jour où, lassée de son dompteur, elle se révolta contre lui et lui prépara, sur les champs de bataille, des trahisons et des défaites. Il comprit d'où venaient à sa fortune ces mystérieux revers ; il se souvint de l'Angleterre, mère adoptive de la Maçonnerie, et il alla se confier à elle. Son sort ne fut pas absolument celui des traîtres : il en fut quitte pour un exil lointain à Sainte-Hélène.

Nous avons vu ensuite la secte se recueillir un moment, reprendre bientôt ses trames contre l'Église et toute autorité légitime. Nous l'avons surprise demandant à l'enseignement de corrompre de nouveau les esprits, surtout les jeunes générations, sans épargner les classes ouvrières, à qui elle résolut de jeter en pâture *la propriété*, afin de préparer une révolution nouvelle.

En effet, l'année 1848 vit tomber le roi Louis-Philippe et s'écrouler son trône. Il n'avait pas compris non plus que *celui qui sème du vent recueille des tempêtes.*

Evidemment, la révolution de 1848 n'eut pas pour caractère principal la haine religieuse qui avait caractérisé celle de 1793. On vit même, pendant le mouvement révolutionnaire, un crucifix apparaitre, porté avec respect au milieu de la foule, entre les mains d'un jeune homme, et le peuple fit un triomphe à cette image sacrée. C'est que la Maçonnerie avait senti qu'elle avait intérêt à ne vouloir pas renverser les autels, sitôt après

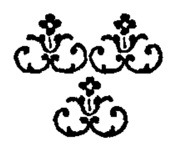
1793. Elle se réservait pour plus tard cette odieuse besogne, à laquelle elle se prépare de nos jours.

Nous l'avons dit : elle s'est souvenue de Julien l'Apostat et de La Chalotais. Elle détruit les temples spirituels d'abord, en ôtant la foi des âmes et les crucifix des écoles. Elle prépare un grand mouvement. Nous avons sous les yeux les résolutions prises le 11 juin 1879, où nous lisons ce qui suit : « Déchristianiser la France par tous les moyens, mais surtout en étranglant le catholicisme peu à peu, chaque année, par des lois nouvelles contre le clergé !... arriver enfin à la fermeture des églises... Dans huit ans, grâce à l'instruction laïque sans Dieu, on aura une génération athée. On fera alors une armée, et on la lancera sur l'Europe. On sera aidé par tous les frères et amis des pays qu'envahira cette armée... »

Ce plan est bien suivi. Les écoles sans Dieu existent, et l'exercice du fusil y a remplacé celui du catéchisme. Il y a bien encore des écoles où l'enfant est instruit des vérités chrétiennes : patience. Les Italiens disent qu'avec du temps et de la patience on arrive à tout ; or nous suivons pour le moment en France la méthode Ricciardi, qui nous conduira là où veut la secte, à moins que les pères de famille n'ouvrent enfin les yeux et ne s'écrient : *c'est assez !* Que Dieu leur inspire ce noble sentiment !

Pour les encourager à remplir leur devoir et aussi pour nous acquitter de notre charge pasto-

rale, nous allons continuer cette étude, en disant à nos lecteurs ce que l'on doit penser du projet de la Franc-Maçonnerie : ce sera la seconde partie de ce travail.





# DEUXIÈME PARTIE.

QUE FAUT-IL PENSER DU PROJET, FORMÉ PAR LA FRANC-MAÇONNERIE, DE DÉTRUIRE LE CHRISTIANISME ET DE LE REMPLACER PAR LE RATIONALISME?

## I. — *Le projet de la Maçonnerie n'est pas nouveau.*

Ce projet est littéralement vieux comme Hérode, non comme Hérode le tétrarque de Galilée qui se moqua de Jésus, mais comme Hérode dit l'Ascalonite, le premier des trois personnages de ce nom dont saint Matthieu parle en ces termes : « Jésus étant donc né à Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, voilà que des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et ils disaient : Où est celui qui est né roi des Juifs ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. A cette nouvelle, le roi Hérode se troubla, et tout Jérusalem avec lui. Et il assembla tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, leur demandant où devait naître le Christ. Ceux-ci lui dirent : Dans Bethléem de Juda, car il est écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les villes de Juda,

car de toi sortira le Chef qui doit conduire mon peuple Israël. Alors Hérode ayant appelé en secret les Mages, les interrogea avec soin sur le temps où l'étoile leur était apparue. Et, les envoyant à Bethléem, il dit : Allez et informez-vous exactement de l'enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, dites-le-moi, afin que j'aille aussi moi-même l'adorer ».

On sait ce que signifiaient ces paroles ; car, lorsque Hérode vit que les Mages s'en étaient allés sans revenir par Jérusalem, il en fut violemment irrité, et il envoya tuer tous les enfants qui étaient à Bethléem, ainsi que dans le pays d'alentour, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était enquis des Mages.

Ce massacre des saints Innocents a révélé au monde, pour la première fois, le projet de détruire sur la terre le règne de Jésus-Christ, le roi annoncé par les prophètes et montré aux Mages au moyen d'un astre nouveau. Il servira de type dans la suite des siècles, et souvent l'on verra la haine contre Jésus-Christ pousser ses ennemis à renouveler le massacre des innocents, avec l'espoir de l'atteindre lui-même. Donc, nous avons raison de dire que le dessein formé par la Maçonnerie contre notre Roi Jésus est déjà bien vieux.

Siméon n'avait pas attendu l'exécution de l'ordre cruel d'Hérode pour prédire au monde que le Christ devait être en butte à toutes les attaques ; car, lorsque le divin Enfant, après les jours de la purification, fut porté au temple de Jérusalem, le saint vieillard Siméon le prit entre ses bras, et,

bénissant Dieu, il dit : « C'est maintenant, Seigneur, que, selon votre parole, vous laisserez votre serviteur s'en aller en paix ; car mes yeux ont vu votre salut, que vous avez préparé devant la face de tous les peuples, Lumière pour l'illumination des Gentils et gloire de votre peuple Israël. » « Et Siméon dit à Marie sa mère : « Voici celui qui est établi pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre dans Israël, et en signe auquel il sera contredit : *Signum cui contradicetur*. Et le glaive transpercera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées. »

Le signe auquel on contredira ! Voilà bien le signalement toujours vrai de Jésus-Christ.

Il n'en pouvait être autrement, puisque le Sauveur est venu pour élever l'humanité de la vie naturelle à la vie surnaturelle, c'est-à-dire de la vie païenne à la vie chrétienne, par laquelle il règne en nous, connu, aimé et servi parfois jusqu'à l'héroïsme, inspirant nos lois sociales, réglant nos familles, guidant notre existence et l'ordonnant en vue d'un monde meilleur à conquérir par la vertu. Le Sauveur, surtout, a divinisé la souffrance et il en a fait une condition nécessaire à l'homme pour se réhabiliter, expier ses fautes et devenir digne du Père céleste, qui n'admet dans l'éternelle patrie, dit saint Paul, que les fidèles imitateurs de son Fils, ses images vivantes. Or, l'humanité se plaît, d'instinct, dans la jouissance ; elle répugne à la souffrance, elle se laisse choir au paganisme, aussi

naturellement que l'enfant laissé libre va se jouer dans la boue.

C'est pourquoi elle s'émeut en entendant le Christ lui dire sans cesse par la voix de son Eglise : *Sursum corda !* Les cœurs en haut ! L'aspect sévère du Calvaire l'importune, l'irrite en troublant ses plaisirs, et le cri : TOLLE ! TOLLE ! répond à l'appel du divin Crucifié, *idéal parfait de l'humanité régénérée.* C'est ainsi que les Juifs ont mis à mort le Verbe incarné et que ses ennemis l'attaquent sans relâche, le long des siècles qui s'écoulent. Rappelons donc ces attaques et montrons à ceux qui veulent voir la vérité, que la guerre contre le Christ est le spectacle que ce monde, avide de jouir, nous offre constamment.

A peine Notre-Seigneur a-t-il commencé sa prédication, que les habitants de Nazareth, irrités de la franchise de sa parole, se saisissent de lui et le conduisent sur le haut du rocher où leur ville est bâtie, pour le jeter en bas. Mais Jésus, dit l'Évangile, passant au milieu d'eux, s'en alla. Son heure n'était pas encore venue.

Vingt fois, ils forment le projet de le tuer, ces scribes, ces pharisiens, ces princes des prêtres, que l'orgueil dévorait, et le Sauveur leur disait : « Pourquoi voulez-vous me tuer, moi qui vous enseigne la vérité ? » Enfin, le jour vint où ils mirent à exécution leur criminelle résolution, avec l'espoir que c'en serait fini de lui.

Vain espoir ! Le Christ sortit vivant et glorieux du sépulcre, impassible et immortel.

Ne pouvant plus s'attaquer à lui, le monde, cependant, voulut décharger sa haine sur la société qu'il avait fondée, c'est-à-dire sur l'Église catholique. Dès le commencement de l'ère chrétienne, parurent des hommes qui furent les vrais ancêtres de Socin. Au lieu de recevoir à genoux, et d'adorer la doctrine que le Verbe incarné a daigné nous révéler sur Dieu et les mystères de l'éternelle vérité ; au lieu d'écouter humblement les apôtres et l'Église, que l'Esprit divin éclairait de sa lumière, les faux Gnostiques se prirent à dogmatiser. Ils voulaient sonder la nature de Dieu, en quelque sorte créer un Dieu à leur façon, un Dieu qui eût été le fils de leur raison, absolument comme font tous nos sociniens modernes, et ils s'égarèrent dans les inventions insensées de leur orgueil.

Elles furent ardentes, ces attaques des premiers siècles contre Jésus-Christ et sa doctrine. L'esprit d'erreur, écrasé au Calvaire, relevait la tête. Il ameutait contre la croix tous les partisans du paganisme, en leur montrant les sacrifices imposés à la nature par le Dieu des chrétiens, et il leur disait : Comment pourriez-vous vivre sous un tel maître et avec de pareilles lois ? Et aussitôt les sophistes se mettaient à son service pour inventer des systèmes religieux plus absurdes les uns que les autres. La folie de l'orgueil, au IIIe siècle, en était venue à ce point que Manès, l'hérésiarque Manès, prétendait que l'Esprit-Saint s'était incarné en

lui, et le Manichéisme, en se répandant de toutes parts, multipliait ses victimes.

Ce fut alors que parut Arius. Celui-ci niait effrontément la divinité de Jésus-Christ, à qui cependant il avait consacré sa vie par des serments solennels. L'Arianisme jeta quelque éclat, et puis il s'éteignit.

Il eut le sort de toutes les attaques contre Jésus-Christ ; les empereurs romains avaient été vaincus : il le fut aussi. De sorte que le christianisme avait émoussé le glaive des persécuteurs et réduit au silence les philosophes et les hérésiarques, quand parut Mahomet, dont la grande maxime : « *Il n'y a de Dieu que Dieu* », était aussi antichrétienne, parce qu'elle niait les divines personnes du Fils et du Saint-Esprit.

On sait l'histoire brillante du Mahométisme, qui unissait la puissance des armes aux attraits d'une religion pétrie d'orgueil et de volupté, où se mêlaient quelques vérités empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament. Le croissant eut des journées de triomphe passager ; mais la Croix demeura victorieuse, en protégeant les peuples qui la défendaient elle-même. Et le Christ Jésus, toujours attaqué dans son Eglise et ses enfants, passait au milieu des foules, acclamé, adoré et servi avec un amour sans bornes. C'est alors que nos pères élevèrent ces églises admirables et ces cathédrales sans pareilles qui couvrirent, dit un illustre orateur, d'ombre et de gloire le Dieu de l'Eucharistie. Le XIII[e] siècle s'ouvrit, et avec lui la

vérité catholique versa sur le monde des torrents de lumière.

Est-ce à dire que Jésus-Christ cessa d'être *un signe de contradiction?* Loin de là; jamais il n'est plus attaqué, d'un côté, que quand il est plus adoré, de l'autre. Aussi vit-on commencer à cette époque, contre le christianisme, une guerre d'un nouveau genre: ce fut comme une épidémie ou une *renaissance de paganisme*, dont l'Arabe Averroès fut l'auteur par son commentaire de la philosophie panthéiste d'Aristote.

Cette erreur se formula en plein XIIIe siècle, au point d'attirer sérieusement l'attention de saint Thomas d'Aquin, qui la combattit corps à corps dans ses ouvrages immortels.

Terrassée par l'angélique docteur, elle se releva cependant et continua sa marche, sous le nom de *Renaissance*, grâce toujours à l'attrait des plaisirs sensuels et à la soif de jouissance, qui dévore la pauvre humanité déchue. Les XIVe, XVe et XVIe siècles en furent infectés; le XVIIe ne réussit pas à s'en préserver; le XVIIIe la cacha sous le manteau de ses sophistes, et voici qu'au XIXe les francs-maçons, conscients ou inconscients de leur besogne malsaine, cherchent à nous replonger en plein paganisme.

Lélius et Fauste Socin n'eurent qu'à condenser en système les erreurs païennes de leur temps pour mettre au jour leur hérésie, dont l'essence n'est autre que la négation de la divinité de Jésus-

Christ et le retour au paganisme, par l'adoption du système rationaliste.

Or, il y a dans la nature une loi en vertu de laquelle les eaux jaillissantes aspirent à remonter à la hauteur d'où elles descendent, et l'on dirait volontiers que cette loi existe aussi dans le monde moral; en particulier, pour le *Socinianisme maçonnique*.

Oui, l'hérésie de Socin est née au sein d'un milieu tout imprégné de paganisme; elle est païenne de sa nature, païenne dans ses aspirations, païenne dans ses conséquences et ses résultats. Cela est évident, puisqu'en ôtant Jésus-Christ et sa doctrine du monde moral, on replonge fatalement l'humanité dans l'état où elle se trouvait avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire dans le paganisme. Si les empereurs romains avaient réussi à exterminer tous les chrétiens, le paganisme eût triomphé; et si, de nos jours, la Franc-Maçonnerie, qui poursuit le même but, arrivait à la fin qu'elle se propose, le résultat de cette victoire serait identique: ce serait le règne nouveau du paganisme, avec ses erreurs et ses débauches.

Ces considérations méritent d'être mises en lumière, et il le faut pour ne laisser aucune ombre dans l'esprit du lecteur.

Dans son ouvrage intitulé : *Les Hérétiques d'Italie*, César Cantu, que nous avons cité déjà, et qui, à juste titre, est loin de méconnaître les brillantes qualités et le génie de sa nation, ne craint pas cependant, en fidèle historien, de nous mon-

trer les savants italiens du XVIe siècle comme étant les admirateurs passionnés du paganisme.

« La littérature, dit-il, qui ne bornait pas alors son action à polir la société nouvelle, prétendait en modifier les croyances et la conduite, en la ramenant en théorie et en pratique vers le paganisme. Les sciences, élevées dans le sanctuaire et disciplinées par les scolastiques comme une armée, sous la direction du Verbe de Dieu, se mettaient maintenant à disserter, et, se propageant par la voie de la presse, mordaient le sein qui les avait nourries. En passant de la période croyante à la période de la controverse, l'homme par le raisonnement en était arrivé à se croire l'auteur des vérités qu'auparavant il recevait comme un don de la foi, et tandis que jusqu'alors la religion était restée telle que l'a définie Grotius, l'unique principe de la justice universelle, maintenant ce n'était plus exclusivement à l'Eglise qu'on demandait la meilleure manière de servir Dieu et le prochain. Platon avait dit, au rapport de saint Augustin : « La philosophie, c'est l'apprentissage de la connaissance de Dieu. — Faire de la philosophie, c'est imiter Dieu ». Raisonnement qui le fit préférer aux autres philosophes par les premiers chrétiens, mais qui conduisit facilement à l'idéalisme. La philosophie scolastique, tout armée de logique, avait pris pour oracle Aristote, un excellent maître, en vérité, puisque chez lui on trouvait aussi la critique des autres systèmes, tandis que Platon ne donnait que ses propres dogmes. Aris-

tote, lui aussi, proclame et démontre un Dieu suprême, une loi morale, une âme immortelle ; mais le chrétien, qui attend tout de Dieu, pouvait-il suivre comme un guide sûr le maître qui exagère la puissance de la nature et l'efficacité de la volonté humaine ? Le maître qui érige en principe absolu la nature pouvait-il rester l'oracle d'une science toute religieuse ? Ajoutez qu'il arrivait en Europe, traduit et commenté par les musulmans, qui lui avaient prêté des sentiments absurdes et des idées pleines de subtilités ; ces infidèles, en le traduisant, avaient fait de l'auteur un théosophe, et, en observant le monde à leur mode fantastique, avaient confondu l'astronomie avec l'astrologie, et celle-ci avec la médecine. Les Italiens, en traduisant sur leur traduction, y avaient superposé de nouvelles erreurs ; et la critique n'était pas en état de s'apercevoir de l'altération, tandis que l'idolâtrie professée pour Aristote empêchait de le supposer en faute ; de là naquit un amalgame de philosophie arabe, scolastique, chrétienne, conception bâtarde et stérile, une énigme indéchiffrable pour ceux qui voulaient la concilier avec la théologie dogmatique. »

« Les Arabes, après avoir reçu la révélation de Mahomet, avaient débuté dans les discussions théologiques par l'éternelle question du libre arbitre et celle de la prédestination (Kadarites et Giabarites), d'où ils passèrent à celle des attributs de Dieu. Mais, même chez eux, il y avait des sceptiques, il y avait des incré-

dules ; les esprits oscillaient entre l'enthousiasme religieux et la libre-pensée ; et le rôle qu'avait joué chez nous la scolastique fut rempli chez eux par le *Kalaïn*, système de discussion rationnelle, soit pour examiner, soit pour défendre par la dialectique les dogmes attaqués. Façonnée à de tels exercices, la philosophie arabe élargit le cercle des problèmes posés par les péripatéticiens, et admit *le principe de l'éternité de la matière, ainsi que la théorie de l'unité de l'intelligence.* »

« C'est qu'en effet la philosophie d'Averroès s'appuie précisément sur le *panthéisme ; d'après elle, il n'y a qu'une seule âme, et Dieu, c'est le monde*. La génération (selon ce philosophe) n'est qu'un mouvement. Tout mouvement suppose un sujet. Ce sujet unique, cette possibilité universelle, c'est la matière première. »

« Cette unité des intelligences a été victorieusement réfutée par saint Thomas, et au quatorzième siècle par Ægidius de Rome, dont les œuvres ont été publiées dans les premiers temps de l'imprimerie, et plus tard par Gérard de Sienne et Raymond Lulle. Ces philosophes ne font qu'exécrer cet auteur impie, qui identifie l'âme de Judas avec celle de saint-Pierre, qui nie la création, la révélation, la Trinité, l'efficacité de la prière, celle de l'aumône et des invocations pieuses, la résurrection et l'immortalité, et qui fait consister le souverain bien dans les jouissances. Ægidius Colonna de Rome, dans son traité *De erroribus philosophorum*, accuse Averroès d'avoir renouvelé

toutes les erreurs d'Aristote, bien moins excusable que celui-ci, parce qu'il attaque directement notre foi et blâme toutes les religions, tout aussi bien celle des musulmans que celle des chrétiens, parce qu'ils admettent que la création succéda au néant ; il appelle de pures imaginations les opinions des théologiens, et soutient qu'aucune loi n'est vraie, quoiqu'elle puisse être utile. »

« C'est précisément un des principaux reproches qu'on adresse à Averroès, que d'avoir mis en parallèle les lois de Moïse, celles du Christ et de Mahomet. Les musulmans en avaient fait le mélange pour soutenir leur religion ; mais Averroès y revint sans cesse par ses allusions dogmatiques aux *Tres loquentes trium legum*, ce qui l'a fait croire l'auteur du livre des *Trois imposteurs*, devenu une arme dont on se sert pour frapper tous ceux qu'on veut discréditer. »

De ces citations, nous pouvons conclure, d'abord, qu'Averroès avait ses admirateurs au XIIIe siècle, puisque saint Thomas et les savants de son époque ont pris soin de le combattre, et ont consacré à réfuter sa doctrine une bonne partie de leurs travaux ; puis, nous devons ajouter que l'Averroïsme survécut aux coups qu'il avait reçus et aux condamnations qu'il avait subies, témoin l'illustre poète Pétrarque, né en 1304, disant : « Pour moi, plus j'entends dénigrer la loi du Christ, plus j'aime le Christ, et plus je me confirme dans sa doctrine, comme un fils dont la tendresse filiale se serait refroidie, la sent se réchauffer lors-

qu'il apprend qu'on attente à l'honneur de sa mère ». « Ces philosophes avaient coutume, dit-il ailleurs, d'apporter à la réunion quelque problème aristotélique, ou tel autre sur les âmes ; et moi je gardais le silence, ou je me moquais d'eux, ou je me mettais à discourir de tout autre sujet, ou bien je demandais en souriant comment jamais Aristote avait pu savoir des choses dans lesquelles la raison n'a aucun rôle à jouer, et où l'expérience est impossible. Ils sortaient confondus d'étonnement, se dépitaient en silence et me regardaient comme un blasphémateur. »

Un des leurs, « de ceux qui pensent qu'on ne fait rien de bon, disait Pétrarque, si l'on ne déverse pas la calomnie sur Jésus-Christ et sa doctrine surhumaine », alla trouver le poète à Venise, et il le bafouait, parce qu'il avait cité cette parole de saint Paul : *J'ai mon Maître, et je sais en qui j'ai mis ma foi ;* et, ajoutait-il : « garde pour toi ton christianisme, quant à moi, je n'en crois pas un iota ; ton Paul, ton Augustin, et tous ces autres docteurs ont eu du babil, et rien de plus ! De grâce, fais-moi le plaisir de lire Averroès, et tu verras comme il surpasse par son vol tous vos bouffons. » Pétrarque en fut indigné, et, tout pacifique qu'il était de caractère, il prit le philosophe téméraire par son mainteau et le chassa de sa maison. Quatre autres de ces philosophes lui reprochaient de prendre au sérieux le christianisme, et ils concluaient que Pétrarque était un homme de bien, mais un esprit ignorant : « Si ces gens-là,

s'écrie le poète, ne craignaient pas plus les châtiments des hommes que ceux de Dieu, ils attaqueraient la Genèse et la doctrine du Christ, en public. Quand la peur ne les retient plus, ils combattent directement la vérité; dans leurs conciliabules, ils se rient du Christ et adorent Aristote sans le comprendre. Dans leurs disputes, ils avouent publiquement qu'ils ne tiennent aucun compte de la foi, ce qui revient à dire qu'ils cherchent la vérité en repoussant la vérité, qu'ils cherchent la lumière en tournant le dos au soleil. Après cela, faut-il s'étonner qu'ils nous traitent d'hommes illettrés, puisqu'ils appellent Jésus un idiot ? »

En lisant Pétrarque aux prises avec les philosophes de son temps, on croirait lire le compte-rendu des séances maçonniques de notre époque. D'un côté comme de l'autre, Jésus-Christ est outragé. Aussi disons-nous que c'est dans cette fange que la secte socinienne ou maçonnique a pris naissance, pour apparaître bientôt, avec sa haine contre notre divin Sauveur et Maître. Il n'y a donc rien de nouveau dans le système maçonnique : ils pensent et ils parlent comme Averroès, « ce chien, disait encore Pétrarque, cet enragé qui ne cesse d'aboyer contre le Christ et la religion catholique ».

« Mais si Aristote conduisait au matérialisme, dit aussi César Cantu, Platon conduisait au mysticisme, et tous deux à l'incrédulité. Gémisthe Pléthon de Constantinople, venu à Florence pour contrecarrer l'union de l'Église grecque avec l'É-

glise latine, y répandit les fantaisies du néo-platonisme ; il affirmait que la religion de Mahomet et celle de Jésus-Christ périraient bientôt pour faire place à une autre plus vraie et ayant beaucoup d'analogie avec le paganisme. Dans son abrégé des *Dogmes de Zoroastre et de Pythagore*, il met en parallèle la théologie païenne avec la théologie chrétienne, etc. »

« Plus nombreux encore étaient les philosophes dont les doctrines oscillaient entre Aristote et Platon, entre le paganisme et le christianisme, et en matière de religion, l'éclectisme frise de bien près l'hérésie, quand il n'en est pas une. Nous avons déjà nommé Ægidius de Rome, issu de la très noble famille des Colonna, disciple de saint Thomas, Général des Augustins, puis archevêque de Bourges, très érudit dans la science des saintes Écritures et dans la philosophie aristotélique, surnommé le *Doctor fundatissimus*. Or, il déclarait qu'il y a certaines choses qui sont vraies aux yeux du philosophe, et qui ne le sont pas aux yeux de la foi catholique : comme si deux vérités contraires pouvaient subsister à la fois. Cette proposition fut condamnée sous Jean XXII, et l'auteur se rétracta ; mais cette hérésie devint commune au quinzième siècle, et on en vint à soutenir de pures erreurs — enseignées dans nos loges aujourd'hui, au XIXe siècle — telle que la mortalité de l'âme, l'unicité de l'intelligence, l'inspiration individuelle, sauf à dire que c'étaient des conséquences tirées des prémisses de Platon et d'Aristote, qui ne pré-

judiciaient en rien aux dogmes du Christ. Ainsi les deux écoles opposées s'accordaient pour ne point admettre la Révélation, non pas en la combattant, mais en affectant de n'en pas plus tenir compte, pour ainsi dire, que si elle n'eût jamais existé ; elles éliminaient la foi et toute force ou secours surnaturel, pour suivre seulement leurs propres manières de voir dans les problèmes de l'ordre religieux, dont la solution importe à la morale autant qu'au bien-être de la société. »

« Marsile Ficin rendait à Platon un véritable culte ; il allait jusqu'à faire brûler une lampe devant son image ; il ne le séparait pas de Moïse, et il trouvait en lui l'intuition des mystères les plus profonds.... *D'après lui, toutes les religions sont bonnes, et Dieu les préfère à l'irréligion ;* la religion chrétienne est la plus pure, mais il y a des prophètes et des poètes dans chaque nation, tels qu'Orphée, Virgile, Trismégiste, les Mages, etc. »

Evidemment, Fauste Socin n'aura qu'à se souvenir des idées de Marsile Ficin, pour faire entrer dans le temple de la religion naturelle toutes les sectes imaginables, et déclarer le dogme maçonnique de *la Liberté de conscience*, et l'on peut ainsi se convaincre de plus en plus que les Sozzini ou Socins n'ont eu qu'à recueillir les erreurs diverses semées autour d'eux, et à les coordonner en système, pour mettre au jour l'erreur maçonnique qui porte leur nom.

Nous pourrions nous borner à cet aperçu som-

maire, qui montre déjà jusqu'à quel point le paganisme cherchait à étouffer le christianisme en pleine Europe, à l'époque dont nous parlons. Ce que nous avons dit suffirait à expliquer comment la folle admiration pour l'antiquité païenne, provoquée par Averroès, passa d'Italie en France et chez les autres nations, où elle mit en honneur *la fable païenne* et ses souvenirs, dans les lettres et les arts, sans parler des mœurs et des idées.

Cependant nous croyons utile d'ajouter encore quelque développement à cette considération, en vue de prouver toujours que le plan maçonnique contre Jésus-Christ n'est pas nouveau.

« La philosophie se mettait de plus en plus en lutte avec la foi, dit César Cantu. On ne passait alors — fin du XV^e^ siècle — pour un gentilhomme et un bon courtisan, si on n'avait pas quelque opinion erronée ou hérétique sur les dogmes. Les gens modérés croyaient rendre hommage à la foi en s'abstenant de toute réflexion sur elle, en acceptant les dogmes sans examen, avec cette paresse voluptueuse que, dans des temps rapprochés du nôtre, un esprit fort appelait l'indifférence et la nonchalance qui s'endort le verre en main et éteint les lumières. »

« Il y avait certains philosophes qui faisaient brûler un cierge devant l'image de Platon ; telle Académie célébrait des fêtes à *la mode antique, en sacrifiant un bouc ;* beaucoup de personnes changeaient leur nom de baptême, comme s'ils eussent rougi de porter celui d'un saint, et d'Antoine,

Jean, Pierre, Luc, on faisait Aonio, Gianni, Pierio, Lucio ; on changeait Victor en Vittorio ou Nicio, Marino en Glaucus, Marc en Callimaque, Martin en Marzio, et ainsi de suite. »

« Paul II s'effraya de ce paganisme et fit faire des procès contre quelques-uns de ses propagateurs, parmi lesquels Pomponius Lætus et Barthélemy Sacchi, dit le *Platina.* L'accusation était fondée sur ce motif que ces hommes latinisaient les prénoms, et que, suivant les doctrines platoniciennes, ils élevaient des doutes sur l'âme et sur Dieu. »

Du fond de sa prison, Platina écrivait au cardinal Bessarion, et par ses lettres, dit notre auteur, « on peut voir comment l'Académie instituée par ce Pomponius Lætus tendait à transformer le paganisme littéraire en un paganisme religieux, puisque ses membres célébraient par des sacrifices païens le jour anniversaire de la fondation de Rome ; puisque Pomponius s'agenouillait chaque jour devant un autel dédié à Romulus, et qu'il ne voulait lire aucun livre d'une date postérieure à la décadence de l'empire, fût-ce même la Bible ou les Pères. Quand même ce paganisme se serait borné à la littérature, il n'est pas d'esprit droit qui ne conçoive le tort notable que faisait à la logique, à la morale et à l'esthétique, une doctrine qui entendait que Jésus-Christ et la Rédemption cédassent la place à la volupté païenne et aux plaisanteries contre les vertus domestiques et sociales. »

« Le retour au paganisme se manifesta non

seulement dans la science, mais plus encore dans les beaux-arts et dans la littérature, où au type conventionnel avait succédé le raffinement plastique. La passion pour l'antiquité fit croire qu'on ne pouvait accomplir la *renaissance* sans rétablir le culte des idées que l'Evangile avait dissipées, et sans relever les ruines de la Rome païenne sur les édifices de la Rome chrétienne. »

On allait admirer sur les autels les portraits de courtisanes connues, qui représentaient la Vierge ; pour peindre sainte Catherine de Sienne, le Titien fit le portrait de la reine Cornaro, toute rayonnante de parures et de beauté ; le Corrège peignit les Grâces, sans aucun voile, dans la sacristie de Sienne; Charles Pinti, dans l'épitaphe de la célèbre Isotta, déclarait *qu'elle était l'honneur et la gloire des courtisanes.*

L'éloquence sacrée elle-même payait un large tribut à cet engoûment général pour le paganisme. Elle lui empruntait non seulement son style, mais encore ses citations et ses exemples. C'est ainsi qu'un auteur dit que l'ange Gabriel trouva la Vierge Marie lisant les livres sibyllins, et lorsqu'elle consentit à devenir la Mère de Dieu, les ombres des patriarches tressaillirent d'allégresse.

Jérôme Vida, le docte et saint évêque de Crémone, qui jeûnait souvent en ne se nourrissant que de racines, ne parle dans son *Art poétique* que des Muses, de Phébus et du Parnasse. Jacob Sannazar, célébrant la naissance du Sauveur, invoque

les Muses, leur faisant excuse de les appeler à célébrer un enfant né dans une crèche.

Toutes ces splendeurs païennes rejetaient dans l'ombre le christianisme.

« Pendant quinze siècles, dit César Cantu, on n'avait eu qu'un idiome pour parler à Dieu, une seule autorité morale, une seule conviction ; l'Europe tout entière, à la même heure, au même jour, se servait des mêmes paroles pour envoyer à Dieu ses supplications, ses aspirations et ses allégresses. Maintenant — aux XV$^{e}$ et XVI$^{e}$ siècles — au lieu de présenter ce beau spectacle, on voyait la société se décomposer jusque dans ses profondeurs, depuis qu'elle avait remplacé la foi par le raisonnement, la croyance absolue par les religions composées ; le doute, en s'inoculant dans les âmes, avait amené la corruption des mœurs, et ces mœurs avaient réagi sur les croyances. Ce symptôme se manifeste chez tous les écrivains, et principalement chez Nicolas Machiavel et chez François Guichardin. Ce dernier envisage le succès, jamais la justice d'une cause.... « Ne vous mettez jamais en opposition avec la religion, ni avec les choses qui paraissent dépendre de Dieu, parce que cet objet a trop d'empire sur les sots. » Il ne se prononçait point entre Moïse et Numa, entre Jupiter et Jésus-Christ. »

« Après cela, on ne saurait plus voir, dit encore notre auteur, un phénomène étrange et un mythe dans Machiavel, cet homme qui avait pris pour modèle de la civilisation nouvelle la civili-

sation païenne des Grecs et des Romains, en mettant sous le boisseau le Christ et l'Evangile. »

Ecoutez la suite, chers lecteurs, et cessez à votre tour de vous étonner de voir ce qui se dit, ce qui s'écrit, ce qui se fait, ce qui se prépare de nos jours. Machiavel, aux premières années du XVIe siècle, faisait la leçon à ses contemporains, leçon bien sue de nos sociniens modernes. « *La nature*, écrivait Machiavel, créa les hommes avec la faculté de désirer tout et l'impuissance de tout obtenir, si bien qu'en portant leurs désirs sur les mêmes objets, ils se trouvent condamnés à se détester les uns les autres. Pour s'arracher à cette guerre de tous contre tous, *tout est permis*, *et on peut violer tous les droits et tous les devoirs.* Aussi la société a-t-elle été établie pour comprimer l'anarchie au moyen de la force organisée. »

« En résumé, la doctrine de Machiavel est la doctrine de l'Etat athée, qui ne craint pas d'aller en enfer, et est à lui-même sa fin et sa loi. Il n'y a rien de supérieur aux sens ; l'idée de la justice a pris naissance chez les hommes du jour où ils se sont aperçus que le bien était utile et le mal nuisible ; la nécessité seule les pousse au bien ; le prince doit plutôt se faire craindre que se faire aimer ; le but des gouvernements, c'est leur conservation, et il ne peut être atteint que par la répression, parce que les hommes sont naturellement ingrats, fourbes et querelleurs, *si bien qu'il convient de les retenir par la cainte du châtiment...* C'est un malheur qu'à la religion des anciens,

pleine de fierté, qui avait ses gladiateurs, un culte pour ses héros, une apothéose pour ses conquérants, et qui mêlait la prière au bruit des batailles, le sang aux cérémonies religieuses, ait succédé une autre religion toute d'humilité et d'abjection, négligente de ses propres intérêts. *Si l'on peut espérer quelque bien pour l'humanité, il viendra de la révolution des sphères, laquelle pourra faire renaître quelque culte semblable au culte des anciens.* »

Si Machiavel revenait sur la terre et qu'il examinât nos lois athées, la manière dont est traitée la religion de Jésus-Christ, la haine du vrai Dieu qui va grandissant chaque jour; s'il entrait dans les loges maçonniques en voie d'inventer un culte nouveau fort semblable à celui des païens, il pourrait se féliciter d'avoir été lu, compris, obéi à la lettre ; peut-être même serait-il jaloux, en voyant que sur certains points il a été dépassé, et sur certains autres trop obéi; car c'est Machiavel qui disait : « Dans les exécutions, il n'y a aucun danger, parce que celui qui est mort ne peut plus songer à la vengeance ». Ainsi parlaient nos terroristes ; ainsi agissent à l'égard des faibles ceux qui disent, encore avec Machiavel : « La loi suprême, c'est le salut de l'Etat » ; tandis que Jésus-Christ a dit : « Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice ».

Pour mettre fin à ces considérations, citons un dernier fait, relaté par les historiens, et qui montre comment cette renaissance du paganisme faillit

se réaliser complètement, après la mort de Léon X, arrivée en 1521.

Une peste violente ayant éclaté tout à coup à Rome, le peuple se laissa emporter à toutes sortes de désordres. Un certain Démétrius de Sparte voulut ressusciter les cérémonies de la superstition antique. Ayant couronné de fleurs un bœuf, il le conduisit à travers les rues de la ville, puis le mena à l'amphithéâtre, où il le sacrifia. Disons cependant que le peuple, comprenant bientôt qu'il y avait là un culte rendu à Satan, se prit à redouter une recrudescence dans les malheurs publics et voulut qu'on fît de solennelles expiations. « On vit alors une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, à moitié nus, aller en procession d'église en église, se flagellant le corps et criant miséricorde. Ils étaient suivis par de longues files de matrones, tenant chacune un cierge à la main, elles aussi dans une attitude de suppliantes et d'affligées ». *Les Précurseurs de la Réforme.* — Cantu.

De l'exposé qui précède, on doit conclure que Socin lui-même n'a rien inventé, et que les Sociniens modernes ou francs-maçons propagent des erreurs communes aux Protestants, aux Averroïstes, aux Mahométans, aux Ariens, aux Manichéens, aux Gnostiques, aux Juifs déicides, aux Romains, aux Grecs, aux Egyptiens; au paganisme, en général, depuis qu'il y a des païens dans le monde.

Bossuet, parlant du paganisme des peuples anciens, disait : « Là, tout était Dieu, excepté

Dieu lui-même ». C'est ce que nous reverrions sans tarder, si Jésus-Christ, Lumière du monde moral, disparaissait de notre société moderne, emportant avec lui le flambeau de la foi. Il n'en sera pas ainsi, évidemment, puisque l'Église doit demeurer jusqu'à la consommation des siècles, et que dans notre chère France, malgré les égarements de beaucoup de ses enfants, les justes sont nombreux encore.

Où sont-ils, parmi nous, ceux qui osent blasphémer, en disant que Jésus-Christ n'est pas Dieu? Sur quelles lèvres rencontre-t-on ces paroles impies? Quelle est la portion de l'humanité qui ne craint pas de les proférer, et, au contraire, quelle est celle qui s'écrie avec saint Pierre parlant à son Maître : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant? »

Chacun le sait : la dignité de la vie, la noblesse des sentiments, l'amour de la vérité, de la justice, de la pudeur, de la modestie, le dévouement gratuit, les plus délicates et les plus nobles vertus s'épanouissent et portent leurs fruits à l'ombre de la croix et de l'autel; et si, dans le camp opposé, se rencontrent çà et là des qualités humaines et des caractères élevés, qu'on remonte à leur berceau, on y trouvera souvent une mère chrétienne, et plus tard des maîtres chrétiens, une épouse, parfois une famille chrétienne.

Le Christ n'est pas Dieu! Ce blasphème, redit de nos jours par des hommes qui ne savent pas douter, parce qu'ils n'ont jamais étudié ni réfléchi, nous le retrouvons dans la bouche des criminels,

des assassins de 1793; sur les lèvres de Weishaupt, à l'heure de ses égarements, en attendant qu'à la fin de sa vie il allât mendier pour bâtir une église catholique; dans les écrits de Voltaire, qui se confessait, à ses meilleurs moments; dans les discours insidieux de Cromwell, esclave de son ambition; dans la bouche de Socin, chassé de sa patrie; d'un Averroès, d'un Mahomet, d'un Julien l'Apostat, qui se signait durant la nuit; des faux Gnostiques, disciples sans doute des pharisiens et des scribes, qui s'unirent à Caïphe, à Hérode et à Pilate, pour condamner à mort Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'immoler par la main des bourreaux.

Voilà les ancêtres de nos francs-maçons athées, et telle est, en résumé, l'histoire de leur projet impie, conçu par Hérode l'Ascalonite. Non, cela n'est pas nouveau; cela compte bientôt dix-neuf cents ans d'âge, sans avoir pu aboutir jusqu'ici.

## II. — *A l'avenir, ce projet triomphera-t-il?*

Nous lisons au cinquième chapitre des Actes des Apôtres que les Juifs voulaient mettre à mort Pierre et Jean, parce qu'ils annonçaient au peuple la divinité de Jésus-Christ. Alors un pharisien, du nom de Gamaliel, docteur de la loi, honoré de tout le peuple, se levant dans leur conseil, ordonna qu'on fît sortir les deux apôtres un moment, puis il dit à l'assemblée: « Hommes d'Israël,

prenez bien garde à ce que vous ferez à l'égard de ces hommes. En effet, avant ces jours-ci, Théodas a paru, se disant un personnage, et environ quatre cents hommes s'unirent à lui. Il a été tué, et tous ceux qui croyaient en lui ont été dissipés et réduits à rien. Après lui se leva Judas, Galiléen, aux jours du dénombrement, et il attira le peuple après lui. Celui-là aussi a péri, et tous ceux qui s'étaient joints à lui ont été dispersés. Maintenant donc, voici ce que j'ai à vous dire : ne vous mêlez plus de ces hommes et laissez-les, car si cette entreprise ou cette œuvre est des hommes, elle se dissipera ; si, au contraire, elle est de Dieu, vous ne pourrez la détruire. Ainsi, vous vous trouveriez peut-être combattre contre Dieu même. Ils acquiescèrent à son avis. »

Le raisonnement de Gamaliel est celui du bon sens et d'une véritable expérience ; on ne saurait y contredire, à moins d'avoir perdu la raison. Depuis Gamaliel jusqu'à nous, l'œuvre de Jésus-Christ et de ses apôtres a persévéré, elle a grandi, et maintenant elle couvre la terre : elle vient donc de Dieu, car, si elle venait des hommes, il y a longtemps qu'elle aurait disparu. Aussi pouvons-nous dire aux francs-maçons, non pas comme Gamaliel, qu'ils s'exposent à combattre contre Dieu, mais que sûrement c'est Dieu qu'ils combattent. Les empereurs romains se sont essayés, pendant trois cents ans, à détruire cette œuvre, et les victimes ont vaincu les bourreaux ; les hérétiques sont venus alors, s'efforçant de pervertir sa doctrine, et

vaines ont été leurs tentatives ; Mahomet apparaît et se jette sur l'Europe chrétienne avec ses hordes terribles de Sarrasins, dans l'espoir de remplacer la croix par le croissant, et Charles Martel achève, à Poitiers, d'écraser la puissance musulmane ; le Protestantisme, dont Fauste Socin se montra l'enfant terrible, arrive au jour avec Martin Luther pour père. Il devait, dans la pensée de ses fondateurs, prendre la place du catholicisme, et voici qu'il n'a plus même un seul dogme, comme doctrine ; que désormais, grâce au système du *libre examen*, il est fatalement condamné à se confondre avec le rationalisme. Or, le rationalisme, au XVIII<sup>e</sup> siècle, a eu à son service une phalange de philosophes qui n'ont plus leurs égaux parmi nous, et cependant ils n'ont pas écrasé ce qu'ils appelaient l'Infâme. Ils croyaient lui avoir donné des coups mortels, et voici qu'après un siècle, il faut recommencer leur labeur impuissant.

Nos maçons de l'heure présente se croiraient-ils, par hasard, plus puissants que les empereurs romains, plus habiles que les premiers hérésiarques, plus avisés que Julien l'Apostat, plus terribles que Mahomet, plus puissants en philosophie que les Averroistes, plus entendus que Luther et Calvin, plus sûrs du triomphe que les révolutionnaires de 1793 ? Quelle force inconnue ont-ils donc ? En eussent-ils une, si grande soit-elle, ils ne vaincront jamais, car, en combattant contre Jésus-Christ, ils combattent contre Dieu : *Christus vincit.* Le Christ est toujours victorieux de ses

grands et de ses petits ennemis, depuis bientôt dix-neuf siècles : leur projet échouera.

2° Il échouera parce qu'il combat aussi, contre le *Saint-Esprit.*

Rappelons en quelques mots cette doctrine fondamentale, dont le monde n'a pas l'intelligence, et c'est pour cela que le monde recommence sans cesse ses attaques contre l'Église catholique.

Avant de quitter ses apôtres, Notre-Seigneur leur a prédit qu'eux et leurs successeurs seraient persécutés, comme il l'avait été lui-même. « Le serviteur, leur disait-il, n'est pas au-dessus de son maître... Ils m'ont haï, ils vous haïront aussi... Mais ne craignez rien, j'ai vaincu le monde.... Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Paraclet *qui demeurera avec vous éternellement*, l'Esprit de vérité, qui vous enseignera toute vérité, et vous suggérera tout ce que je vous ai dit... Vous recevrez sa vertu quand il descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage à Jérusalem et jusqu'aux extrémités du monde. »

De sorte que l'Église porte dans son sein l'Esprit de Dieu, qui est son âme ; et comme ce divin Esprit ne quitte pas et ne quittera jamais l'Église, qui est le corps du Christ, elle est immortelle, comme le serait un corps humain toujours uni à son âme. Vouloir tuer l'Église, c'est prétendre tuer le Saint-Esprit : c'est un rêve insensé.

Toutefois, « il est nécessaire qu'il y ait des scandales, vu la malice humaine ; mais malheur à celui par qui vient le scandale », dit le Seigneur. Ces

scandales mettent à découvert les pensées et les sentiments cachés de chacun, en provoquant des témoignages de foi chez les croyants, ou des actes d'incrédulité chez les autres.

Le vieillard Siméon parlait dans le même sens à la sainte Vierge quand il lui disait : « Un glaive de douleur percera votre âme, afin que les pensées de beaucoup soient révélées ». Et saint Paul : « Il faut qu'il y ait des hérésies, afin que ceux qui ont une vertu éprouvée soient connus ».

En un mot, Dieu se sert de la malice des méchants pour sanctifier les justes et faire resplendir leur vertu cachée. Est-ce que Dieu permettrait le mal, si le mal n'avait pas sa raison d'être ?

Là est l'explication des hérésies et, en particulier, de la Maçonnerie socinienne, la pire de toutes, puisqu'elle va plus loin que les autres ; ce n'est pas le toit de l'Eglise catholique qu'elle essaie de ruiner, ni ses murailles, mais ses fondements eux-mêmes. Notre devoir à nous est de lui résister.

Cette lutte du bien et du mal a certes sa grandeur, puisque le plus beau spectacle d'ici-bas est celui du juste aux prises avec la douleur, a dit un sage de l'antiquité. Ce spectacle, Jésus-Christ nous l'a offert dans toute sa sublimité, durant sa vie et à l'heure de sa mort surtout.

Or, il a fait à l'Eglise, son épouse mystique, un sort semblable au sien, pour continuer sa propre vie à travers les siècles.

A peine née, elle nous offre le spectacle de ses

enfants luttant avec les empereurs romains et les bourreaux; puis celui des docteurs, ses nobles fils, foudroyant l'hérésie; ensuite sa fille aînée, la France, écrasant, à Poitiers, les sectateurs de Mahomet; ses grands et saints missionnaires refoulant la barbarie par la conversion des peuplades du Nord, qui se ruaient sur le midi de l'Europe, comme pour ruiner à jamais l'œuvre chrétienne.

Au XIIIe siècle, saint François d'Assise, par son amour céleste pour Dieu, flétrit la fausse pauvreté des Fraticelles, et saint Dominique par la vraie science écrase l'Averroïsme. Ignace de Loyola a gravé sur son étendard le Nom Sacré de Jésus, juste au moment où Socin allait se lever pour le blasphémer : Jésuites et francs-maçons, désormais, marcheront côte à côte, ceux-ci maudissant le Christ, ceux-là fiers de porter son Nom, de vivre, de travailler, de souffrir et de mourir pour lui.

Oui, cette lutte du bien et du mal est un beau spectacle, où se déploie et s'exprime en actes la volonté libre de l'homme, le plus grand don que Dieu ait fait à l'humanité, dit Dante, le sublime poète.

Il serait intéressant de voir comment l'Eglise oppose la charité de saint Vincent de Paul, ses fils et ses filles héroïques, à la philanthropie maçonnique, qui ne s'adresse qu'à ses propres membres; comment saint Alphonse de Liguori combat par sa doctrine consolante le rigorisme

désespérant des jansénistes, toujours alliés à la secte maçonnique, comme Hérode et Pilate, quand il s'agit de persécuter Jésus-Christ.

Voilà le rôle des sociniens-maçons. Semblable au tentateur, leur secte dit aux générations qui paraissent : « Si, tombant à mes pieds, vous me jurez fidélité, je vous comblerai et de plaisirs et de richesses et d'honneurs ». Je vous protégerai contre vos rivaux et vos ennemis. En vérité, il faudrait être aveuglé par la passion, pour ne pas comprendre que la Franc-Maçonnerie, de nos jours surtout, remplit au sein de notre société l'office du tentateur. Que de malheureux chrétiens ont été chargés de chaînes par la secte socinienne ! que de malheureux catholiques sont devenus ses esclaves! Maintenant ils voient l'imprudence qu'ils ont commise ; mais ils ne savent comment réparer leur faute, s'ils en conçoivent le désir.

Cette lutte, dix-neuf fois séculaire, montre bien que l'Église est invincible, et que l'erreur n'a jamais sur elle une victoire complète : *la vérité demeure*, l'erreur passe.

L'Église est un mystérieux navire sur lequel veille l'Esprit de Dieu ; c'est son souffle qui enfle ses voiles et le pousse à tous les rivages pour y porter les trésors du Ciel. Non, la Maçonnerie ne le fera pas sombrer. Les peuples ont besoin de recevoir de lui la vérité et aussi la liberté, la vraie liberté des enfants de Dieu, à laquelle est hostile la doctrine maçonnique.

### III. — *Le projet de la Franc-Maçonnerie est ennemi de la liberté religieuse.*

Nous savons bien que les francs-maçons parlent beaucoup de liberté religieuse, et nous avons sous les yeux divers diplômes d'affiliation aux diverses obédiences de la France maçonnique où on lit, en tête, ces mots : *Liberté de conscience.* Mais il ne suffit pas, pour être brave, de parler de courage, il faut le prouver par des actes. De même, celui qui est vraiment l'ami de la liberté, le montre dans sa conduite.

*Liberté de conscience :* voyons donc si cette enseigne placée à la façade du temple maçonnique est vraie ou menteuse.

Disons d'abord que placer sur le pied de l'égalité le judaïsme et le christianisme, le catholicisme et le protestantisme, le mahométisme et toutes les hérésies quelconques, ce n'est pas dire, ni prouver, qu'on respecte toutes les religions, mais affirmer plutôt qu'on les méprise toutes, puisqu'elles s'excluent l'une l'autre. Je puis être l'ami des hommes qui sont dans l'erreur, et user de bienveillance envers les juifs, les mahométans, les protestants et les francs-maçons ; toutefois, je ne saurais, sans être déraisonnable et impie, aimer en même temps le judaïsme qui crucifie Jésus-Christ, et le christianisme qui l'adore comme Dieu ; le catholicisme qui vénère le magistère infaillible de l'Eglise enseignante, et le protestan-

tisme qui le répudie avec horreur, en nous jetant à la face le nom de *Papistes*, comme une injure.

Eh bien, c'est cependant ce que Socin a fait.

Il admet dans le temple qu'il a construit toutes les doctrines, indistinctement ; il les jette pèle-mêle toutes ensemble, mais à une condition : c'est qu'elles céderont toutes le pas à la religion naturelle, autrement dit, le rationalisme : agir de la sorte, ce n'est pas respecter ces diverses religions, mais plutôt les mépriser toutes; ce n'est pas de la tolérance, mais de l'indifférence à sa plus haute expression.

Cromwell s'est conduit de la même manière ; mais l'explication de son système rationaliste est plus nette, ainsi qu'on a pu le voir plus haut, à l'article consacré à ce grand conspirateur.

En ce qui concerne Weishaupt, il a déclaré dans ses écrits originaux, rapportés ci-dessus, que le christianisme et toutes les autres religions « ont les mêmes fictions pour origine ; qu'elles sont également toutes fondées sur le mensonge, l'erreur, la chimère et l'imposture : *voilà notre secret* », ajoute-t-il.

C'est bien ainsi que les maçons modernes l'entendent, et qu'ils s'en expliquent, en paroles et en actes. Que signifie donc, en style maçonnique, cette expression : *Liberté de conscience ?*

Ce n'est pas nous qui ferons la réponse à cette question, c'est Weishaupt lui-même qui a répondu, lui dont l'Illuminisme a prévalu, on s'en souvient, au convent universel de Wilhemsbad. Voici ce qu'il

disait : « Nous avons eu bien des préjugés à vaincre chez vous, avant de vous persuader que cette prétendue religion du Christ n'était que l'ouvrage des prêtres, de l'imposture et de la tyrannie ». Telle est l'hospitalité offerte dans les loges aux diverses croyances. On les appelle par mille promesses et en faisant résonner, du balcon de la porte, le grand mot de *Liberté* ; on les accueille avec grâce, on les fait entrer, puis on ferme la porte sur elles, et alors commence le labeur maçonnique, qui consiste à *vaincre savamment les préjugés*, dit Weishaupt ; c'est-à-dire que l'on fait mourir à petit feu les croyances religieuses, quelles qu'elles soient, quand on ne peut pas les égorger d'un seul coup. C'est là ce qu'on entend chez ces messieurs par *liberté de conscience.*

Rien n'est despote et tyrannique, au point de vue religieux, comme la Maçonnerie. Non seulement elle prétend être la vérité et avoir tous les droits de la vérité, mais elle ne laisse aucune liberté à ce qu'elle appelle l'erreur, c'est-à-dire au catholicisme ; elle le charge de chaînes, en attendant qu'elle l'étouffe ou l'égorge. Ces hommes, qui font une guerre à outrance au *Syllabus,* le dépassent d'une façon cruelle. Le Saint-Siège condamne doctrinalement l'erreur, afin d'éclairer les esprits ; mais le *Syllabus* demeure à l'état de phare, pour éclairer ceux qui veulent de sa lumière, et les francs-maçons sont libres d'agir comme ils l'entendent, tandis que les processions catholiques sont supprimées, l'enseignement catholique détruit

pièce à pièce, le Christ ôté de nos écoles, le catéchisme répudié, et Dieu supprimé. Pourquoi ? Par ce motif que la Maçonnerie française, en 1877, donnant une suite officielle au convent de Wilhemsbad, a supprimé de ses statuts l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. La Franc-Maçonnerie est rationaliste et athée; par conséquent, elle entend que tout le monde le soit. Elle proscrit l'exercice de tout culte religieux, elle ne veut pas qu'on fasse acte public d'une religion quelconque, parce que la conscience des francs-maçons en serait blessée.

Comprenons donc, dès lors, ce que veut dire, chez eux, cette expression : *Liberté de conscience.* Il s'agit de leur liberté, à eux ; de leur conscience, à eux. Ils s'éprennent pour la secte maçonnique d'un tel amour, d'un tel orgueil, que le genre humain disparaît à leurs yeux. Nous, catholiques, nous n'avons plus aucun droit, si ce n'est celui de recevoir la loi de ces maîtres impitoyables et de nous estimer heureux qu'on nous laisse vivre, pour le moment. Si un enfant catholique, dans l'intérieur de sa classe, murmure tout bas sa prière, il faut qu'il se taise : *la conscience maçonnique en est blessée*... Le *Pater noster* lui donne des crispations.... La vue du Christ l'importune... Bientôt la soutane du prêtre sera un crime... nos chants sacrés des cris de sédition... Catholiques, et vous aussi, enfants, taisez-vous donc, au nom de la liberté de *la conscience maçonnique*, taisez-vous, et si Dieu est votre père, ne le nommez plus,

même tout bas : la Maçonnerie le veut ainsi ! De sorte que les francs-maçons forment le peuple choisi, et nous, qui ne le sommes pas, nous sommes les Gentils. Ils constituent la race sainte, et nous sommes les *profanes* : c'est le nom qu'en loge ils nous donnent; ils sont les *citoyens romains* — d'autrefois — et nous les *barbares*. Ils disent : Je suis franc-maçon, comme saint Paul disait : *Civis romanus sum* : Je suis citoyen romain. La liberté à laquelle nous avons droit est celle qu'ils veulent bien nous octroyer; heureux, encore une fois, devons-nous nous estimer, de pouvoir vivre, sans que l'on nous inquiète davantage.

Cela n'est pas nouveau. Chez les Manichéens, il n'y avait de liberté que pour les Manichéens; ils ne faisaient l'aumône, nous dit saint Augustin, qu'aux Manichéens; le reste formait le vulgaire méprisable. Tels sont, dans leurs pays, les musulmans pour les chiens de chrétiens; d'un orgueil sans bornes et d'une insolence qui serait révoltante, si elle n'était pas risible. Nous, nous sommes des *cléricaux*, et on nous l'a dit : *le cléricalisme, voilà l'ennemi !* Cette épithète vaut les autres. Ces appréciations sont fondées en raison. Nous suivons depuis longtemps les travaux des loges, nous lisons leurs ouvrages et leurs bulletins mensuels ; nous sommes sûr de ce que nous disons.

*Liberté de conscience !* Ces deux mots sont-ils faits l'un pour l'autre ? Et les unir, n'est-ce pas faire un mariage forcé ? Je voudrais bien entendre un franc-maçon nous expliquer ce que l'on entend

en Maçonnerie par liberté de conscience. Si ces messieurs n'avaient pas fait le serment de se taire, sous les peines les plus graves, nous les prierions de vouloir nous renseigner.

A prendre les mots comme ils sonnent, la *conscience* est le jugement pratique de la raison nous disant qu'une chose peut être faite, ou doit être faite, parce qu'elle est bonne ou ordonnée, ou bien qu'on doit l'omettre, ne pas la faire, parce qu'elle est mauvaise.

Saint Basile nomme la conscience « un tribunal basé sur les lumières naturelles ».

C'est un esprit d'enseignement et de correction donné à l'âme, dont elle est comme la loi intérieure.

Ecoutons quelques mots de saint Thomas d'Aquin sur ce chapitre de la conscience, et tirons de ses paroles les conclusions voulues par notre sujet.

« La conscience est dite témoigner, lier, stimuler, ou bien encore, accuser, déchirer et reprendre. Or, toutes ces choses sont une conséquence de l'application que nous faisons à nos propres actes d'une connaissance ou science de notre esprit. Cette application se fait de trois manières : d'abord quand nous reconnaissons que nous avons fait ou omis quelque chose, d'après cette parole de l'Ecclésiaste : « Votre conscience sait que vous avez souvent dit des malédictions contre les autres » ; et c'est ainsi que la conscience est dite témoigner.

« En second lieu, quand nous jugeons suivant notre conscience qu'une chose doit ou ne doit pas être faite ; et c'est ainsi que la conscience nous sert de frein ou d'aiguillon.

« Enfin cette application a lieu d'une troisième manière, quand nous jugeons qu'une chose faite a été bien ou mal faite; et c'est ainsi que la conscience excuse, accuse ou déchire. »

La conscience remplit donc en nous, d'après saint Thomas d'Aquin, la triple mission de témoigner, de juger et d'appliquer la sanction, et, à ces divers titres, elle agit d'après des principes de vérité et de justice qui sont en elle, comme une parcipation des principes qui sont en Dieu lui-même. Qui ne voit, dès lors, que la conscience ne saurait être libre ?

En effet, comme témoin, est-ce que notre conscience peut nous dire que nous n'avons pas commis telle ou telle action mauvaise, lorsqu'elle sait parfaitement que nous en sommes coupables? Allez donc essayer de persuader à un pécheur, quel qu'il soit, qu'il est innocent; au fond de l'âme, il se dira à lui-même : les hommes peuvent ignorer mon crime ; moi, je ne saurais l'ignorer. Que cet homme cherche lui-même à se faire illusion, sa conscience, comme une branche vigoureuse un moment courbée, se relèvera bientôt avec une force nouvelle et lui dira : J'ai tout vu, tout entendu, tout retenu ; je dépose et je déposerai toujours contre toi, car je suis esclave de la vérité incorruptible.

Croyez-vous que comme juge la conscience soit

plus libre? Non, évidemment. La conscience n'étant pas autre que la raison jugeant dans un cas particulier et prononçant qu'un acte est bon ou mauvais à ses yeux, la conscience alors dit nécessairement ce qu'elle voit : la vérité. Est-ce qu'un homme, en plein midi, est libre de voir ou de ne pas voir qu'il fait jour? Il a beau fermer les yeux, il n'est pas libre de dire qu'il fait nuit, quand il sait qu'il fait jour. S'il le dit, il sait bien qu'il ment à la vérité. Aussi la conscience n'est pas libre de dire qu'elle voit autre chose que ce qu'elle voit.

Enfin, la conscience ne saurait non plus ne pas nous accuser quand nous avons mal agi, ne pas nous déchirer par le remords, qu'elle enfonce en nous comme un glaive, et qu'elle n'arrachera de notre cœur, que quand nous aurons expié ce crime, cette faute, devant Dieu, qui pardonne toujours au pécheur contrit et repentant, dans le tribunal de miséricorde qu'il a établi sur la terre, par le ministère de son Eglise,quand on peut y recourir.

La conscience n'est donc libre, ni comme témoin, ni comme juge, ni comme exécutrice de la sentence ; par conséquent cette expression : *liberté de conscience*, en soi, est défectueuse.

Si cette locution veut dire : *liberté de croyance*, alors elle est plus intelligible, car la liberté étant *la faculté de choisir entre le bien et le mal :* « facultas eligendi inter bonum et malum », chacun, en vertu de cette faculté, croit ou ne croit pas à l'enseignement qu'il reçoit.

Mais encore ici nous pouvons demander où est le respect de la Franc-Maçonnerie pour les croyances religieuses d'autrui. Si ce respect existait, les maçons ne traiteraient pas les catholiques comme ils le font, quand ils ont le pouvoir en main ; et les Souverains Pontifes n'auraient pas à élever la voix si souvent pour se plaindre de leurs écrits et de leurs actes.

La secte maçonnique, nous l'avons dit, et chacun peut s'en convaincre aujourd'hui, est d'une intolérance inouïe pour toute religion positive, surtout pour le catholicisme. Elle l'attaque dans les loges, — où, dit-elle, on ne parle ni de religion ni de politique, — avec une violence inspirée par la haine sectaire, et aussi par la mauvaise foi, quand ce n'est pas de l'ignorance.

Nous nous faisons un devoir d'administrer la preuve de cette affirmation, et c'est encore dans *le Bulletin de la Grande-Loge symbolique écossaise* que nous la prendrons, page 333, n° 23. Février 1882.

« Le F.·. Poncerot rend compte en ces termes d'une brochure offerte à la L.·. par le F.·. Alfred La Belle, et intitulée : *Les Dogmes*.

« Dans cet ouvrage, mes F.F.·., le F.·. La Belle, prenant tout particulièrement à partie les dogmes fondamentaux de la religion catholique, s'attache à démontrer que les théologiens, ses fondateurs, en les formulant, n'ont nullement fait œuvre d'invention, mais uniquement d'appropriation, en empruntant les principaux caractères aux reli-

gions hindoues qui ont précédé l'ère chrétienne de plusieurs milliers d'années.

« Commençant par le péché originel, l'auteur établit que la Bible hébraïque a brodé son roman d'Adam et d'Eve sur le mythe hindou de l'arbre de vie et de science qu'elle n'a fait qu'accommoder aux besoins de l'époque, et au but que poursuivaient Moïse et plus tard les Pères de l'Eglise pour expliquer à leur façon les causes du mal et de la déchéance originelle, cette monstruosité dont il fait ressortir la parfaite et inique absurdité.

« De l'idée de la création tirée du néant et de ce principe de la déchéance originelle découlent logiquement tous les autres dogmes : d'immaculée conception, de baptême, de confirmation, de mariage, d'extrême-onction, d'ordre, d'Eucharistie, d'immortalité et de vie future, de purgatoire et d'enfer, etc., etc., et finalement l'infaillibilité pontificale, le Pape, successeur et représentant du Rédempteur, Fils de Dieu, devant être nécessairement infaillible.

« Je m'abstiens de suivre l'auteur dans la critique détaillée qu'il fait de chacun de ces dogmes qui — c'est le F.·. Poncerot toujours qui parle — forment les têtes de chapitre de son volume, dogmes dont l'inanité n'a certes, mes FF.·., pas besoin de vous être démontrée, l'édifice étant construit de telle sorte que, très solide, trop solide malheureusement quand on admet cette donnée de la chute originelle, il s'écoule et tombe en poussière dès que cette clef de voûte est brisée. »

Nous pourrions nous arrêter ici ; mais si, par hasard, le F.·. Poncerot nous lit, un jour, peut-être dira-t-il que nous n'avons pas osé citer ce qu'il y a de plus fort dans son article ; nous citons donc le reste :

« Je vous dirai toutefois quelques mots du chapitre de la Prédestination, sur lequel le F.·. La Belle s'est particulièrement étendu, et dont il a fait ressortir la contradiction flagrante avec les attributs de bonté et de souveraine justice dont les croyants se plaisent à parer leur Dieu.

« Ce dogme a son origine et son explication dans le Brahmanisme, dont la civilisation relative est fondée sur la division des classes.

« Dans l'Inde, la caste sacerdotale avait besoin de s'attribuer l'autorité, le gouvernement suprême et la possession de la plus grande part possible des biens terrestres ; elle se prétendit, étant émanée du cerveau même de Brahma, prédestinée à la supériorité de l'intelligence et seule titrée pour créer la loi, le droit, s'établissant ainsi maîtresse absolue de la société entière.

« C'était là, comme vous le voyez, une fort nette négation des idées de liberté, d'égalité et de fraternité.

« Cette tradition funeste était trop bonne à exploiter, et surtout trop fructueuse pour ne pas servir de type aux chefs des différentes religions postérieures en contact avec le Brahmanisme, qui l'utilisèrent autant que leur permettait de le faire le milieu où ils opéraient, et vous la retrouverez

en traductions diverses : en Perse, en Egypte, où l'avaient importée les émigrants hindous, puis chez les Druides, les Grecs et les Latins, qui en atténuèrent toutefois l'horrible despotisme, ces derniers surtout, en admettant, plus tard, après Jésus, le relèvement possible du paria, à cette condition, toutefois, que la grâce divine le permît, car il est bien entendu que le Dieu de ces gens se réserve de sauver qui il lui plaît, connaissant de toute éternité ceux-là qu'il lui convient de damner, probablement pour sa satisfaction personnelle, vu qu'étant tout-puissant, il ne peut dépendre que de lui que tous ses enfants soient heureux et jouissent de la béatitude éternelle. Telle est sa justice. »

Tels sont, dirons-nous à notre tour, les raisonnements du F.·. La Belle, mis en lumière par le F.·. Poncerot. Jusque-là, rien n'était dangereux pour l'auditoire, puisque personne n'y pouvait rien comprendre. La conclusion a dû l'impressionner davantage ; la voici : « Pour nous, mes FF.·., qui n'entrons dans nos at.·. maç.·. — ateliers maçonniques — qu'après avoir laissé toutes ces superstitions à la porte, unissons-nous au F.·. La Belle, en disant : Salut et merci à la méthode scientifique, qui expulse de partout le procédé de la foi ».

Ce qu'il y a de plus clair en cela, c'est que la *liberté de conscience* est entendue d'une façon singulière par MM. les francs-maçons : ils laissent à la porte *tous les préjugés*, c'est-à-dire toute

croyance religieuse, et saluent avec enthousiasme *la méthode scientifique, qui expulse de partout le procédé de la foi*. L'expression : *liberté de conscience*, n'est donc qu'un mot destiné à tromper, ou bien c'est le *Syllabus* de l'erreur maçonnique.

Pour ce qui est de l'extrait lui-même et de sa valeur, nous nous permettrons de dire au F.·. La Belle et au F.·. Poncerot, qu'il leur eût été fort utile de consulter le travail de M. Estlin Carpenter, publié dans le *The Nine teenth Century* — décembre 1880. Cet écrivain ne devait pas les effrayer, puisqu'il est rationaliste. Eh bien, dans une discussion historique où le P. de Bonniot publie un résumé de ce travail, comme F.·. Poncerot a fait pour le F.·. La Belle, le P. de Bonniot, suivant pas à pas le savant précité, tire cette conclusion : « Ainsi, tout croule dans ce système qui fait du christianisme une sorte de secte boudhique. Outre que les doctrines sont radicalement opposées dans leurs parties essentielles, l'histoire ferme obstinément toutes les voies qui pouvaient permettre aux idées de Boudha de pénétrer jusqu'aux lieux où la religion du Christ a pris naissance avec lui... Il ne reste donc plus rien qui permette de tirer le christianisme du Boudhisme. Jusqu'à ce pauvre argument fondé sur la ressemblance, tout a disparu ! *Les origines boudhiques du christianisme sont une plaisanterie scientifique*.

« J. DE BONNIOT. »

(*Annales de philosophie chrétienne.* — Juin 1881.)

Faisons observer que la thèse du F.·. La Belle n'est pas autre que celle des philosophes de l'Académie de Vicence, fondateurs de la Maçonnerie, dont les écrits ont disparu. Les uns et les autres oublient que Jésus-Christ n'a jamais fréquenté les écoles et que les Juifs en l'écoutant parler disaient, pleins d'admiration : « Comment celui-ci sait-il les lettres, puisqu'il ne les a point apprises? Cependant l'Evangile est la parole de Jésus-Christ. Qui donc connaissait Boudha à Jérusalem ou même chez les Romains, qui n'en ont point parlé ? Et les apôtres, est-ce dans le lac de Tibériade qu'ils ont pêché le Boudhisme ? Quelques jours avant de commencer à prêcher, ils étaient absolument ce qu'on appelle des ignorants; cependant la doctrine qu'ils ont annoncée est absolument la même que celle des Pères de l'Eglise et la nôtre. C'est pourquoi nous disons et nous prouvons que le F.·. La Belle et le F.·. Poncerot font erreur. Ce fait, sur lequel nous insistons à dessein, montre de quelle façon sont égarés les esprits par les orateurs des loges, comment la liberté religieuse y est peu respectée, et ce qu'il faut entendre par la maxime maçonnique : *Liberté de conscience*.

Liberté de conscience ou autre, la secte maçonnique n'en comprend aucune. et nous ne savons celle qu'elle pratique.

La liberté, considérée comme faculté de choisir entre le bien et le mal, est confondue par eux avec le droit de choisir entre le bien et le mal ; et cependant il y a une grande différence entre la *fa-*

*culté* et le *droit*. Un père a la faculté de faire élever son enfant en païen, mais il n'en a pas le droit. J'ai la faculté de prendre le bien d'autrui et de violer son domicile, mais je n'en ai pas le droit. Un législateur a la faculté de faire des lois injustes, impies, mais il n'en a pas le droit. Est-ce ainsi que messieurs les maçons l'entendent ? Leurs actes répondent à cette question, et ils ne peuvent nier que partout où ils sont, la liberté pour eux consiste dans le droit de faire ce qu'ils veulent, qu'ils s'appellent nihilistes, illuminés, socialistes, carbonari, libéraux ou francs-maçons.

Les droits politiques de chacun, dont le respect assure à tous la liberté commune, savent-ils les respecter ? Est-ce que depuis les empereurs et les présidents de république que l'on assassine, jusqu'au plus simple religieux que l'on chasse de sa demeure, il n'y a pas une multitude de fonctionnaires et de personnes qui se plaignent, et à juste titre, d'être blessés dans l'exercice de leurs droits légitimes ? Mieux vaudrait parler moins de liberté et la pratiquer davantage. Nous laissons au lecteur le soin d'achever lui-même cette considération, car il est difficile de parler sans émotion de la liberté, quand on la voit tourmentée, arrêtée, enchainée et foulée aux pieds par des hommes qui, sous prétexte de liberté, ne connaissent que l'indépendance, la licence et la révolte.

## IV. — *Le projet de la Maçonnerie est contraire aux bonnes mœurs.*

Si la Maçonnerie est ennemie de la vraie liberté, elle n'est guère amie des bonnes mœurs. On peut lui appliquer les paroles que Luther lui-même disait de la Réforme protestante, puisque Socin en a été l'enfant terrible. Ne l'oublions pas : les disciples de Socin ont gravé sur la tombe de leur maître ceci : « Luther a découvert le toit de l'Église catholique ; Calvin en a renversé les murs, et Socin en a arraché les fondements ».

« A peine avions-nous commencé à prêcher notre Évangile, dit Luther, qu'il y eut dans le pays un bouleversement épouvantable ; on vit des schismes et des sectes, et partout la ruine de l'honnêteté, de la morale et de l'ordre : la licence et tous les vices, et les turpitudes dépassèrent toutes les bornes, bien plus qu'elles ne l'avaient fait sous le règne du papisme ; le peuple, jadis retenu dans le devoir, ne connaît plus de loi, et vit comme un cheval débridé, sans pudeur ni frein, se laissant emporter au gré de ses désirs matériels. Depuis que nous prêchons, le monde devient plus triste, plus impie, plus dévergondé ; les démons se déchaînent par légions sur les hommes, qui, à la pure lumière de l'Évangile, se montrent avides, impudiques, détestables, enfin pires qu'ils n'ont été sous la papauté ; depuis le plus grand jusqu'au plus petit, on ne voit partout qu'avarice, désor-

dres honteux, passions abominables. Moi-même, je suis plus négligent que je ne l'ai été sous le papisme, et moins que jamais je me plie à la discipline et aux pratiques de zèle que je devrais observer. Si Dieu ne m'avait pas caché l'avenir, je n'eusse jamais osé propager une doctrine d'où doivent sortir tant de calamités, tant de scandales.» — Edition de Walch, v. 114.

Cette confession de Luther, faite dans un moment où la vérité parlait à son âme, est remarquable. C'est l'erreur prise sur le fait; c'est l'erreur avec ses conséquences immédiates et déplorables, retombant sur la tête et le cœur du père de la prétendue Réforme, pour le punir de son orgueil, de son imprudence et de ses faiblesses coupables.

L'abbé Lefranc, déjà cité, va nous dire ce que la Maçonnerie a fait de la France, et ce qu'était, par suite de sa doctrine, le Français à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

« L'Europe est étonnée du changement qui s'est opéré dans nos mœurs. Autrefois, on ne reprochait à un Français que sa gaîté, sa légèreté, sa frivolité; aujourd'hui qu'il est devenu cruel, barbare, sanguinaire, on l'a en horreur, et on le craint comme on ferait d'une bête féroce. Qui l'a rendu farouche, soupçonneux, toujours prêt à attenter à la vie de ses semblables et à se repaître de l'image de la mort? Le dirai-je, et m'en croira-t-on? C'est la Franc-Maçonnerie... Oui, je ne crains pas de l'avancer, c'est la Franc-Maçonnerie qui a appris aux Français à envisager la mort de sang-froid, à

manier le poignard avec intrépidité, à manger la chair des morts, à boire dans leurs crânes, et à surpasser les peuples sauvages en barbarie et en cruauté.

« Sous le prestige de la liberté et de l'égalité, elle a su éteindre le sentiment de la religion dans le cœur des Français, leur rendre odieux leurs princes, leurs magistrats, leurs pasteurs les plus fidèles; nourrir un esprit de division dans les familles les plus unies, inspirer l'horreur et le carnage pour faire réussir ses projets insensés. C'est à l'ombre de l'inviolable secret qu'elle fait jurer aux initiés à ses mystères, qu'elle a donné des leçons de meurtre, d'assassinat, d'incendie et de cruauté. Elle a encouragé aux forfaits les plus inouïs, par l'assurance de l'impunité, par le nombre des bras armés pour la défense de ceux qui suivraient ses maximes; et elle a réussi à les soustraire à la sévérité des lois, quelques excès qu'ils se soient permis. De quoi n'est pas capable, en effet, une société ambitieuse guidée par le fanatisme, qui a des correspondances dans toute l'Europe; qui a lié à sa cause une infinité d'individus qui ont juré de marcher à son secours, quoi qu'il doive leur en coûter, qui paraît faite pour réunir les hérétiques de toutes les sectes, et qui les voit déjà préparés à s'émouvoir au premier signal? »

« Le serment qu'on exige du récipiendaire a quelque chose d'atroce. Le voici : « Après que mes yeux auront été privés de la lumière par le fer rouge, je consens, si je révèle jamais le secret qui

m'aura été confié, que mon corps devienne la proie des vautours; que ma mémoire soit en exécration aux enfants de la veuve par toute la terre. Ainsi soit-il. » Cette veuve est la société socinienne. »

« On dira peut-être que la Franc-Maçonnerie n'a pas adopté tous ces excès ? Je réponds qu'il n'en est aucun dont elle ne soit capable, et qu'on ne puisse justement lui imputer d'après ses principes constitutionnels. Elle veut et prétend admettre dans son sein toutes les sectes ; donc celles qui sont modérées se trouveront à côté de celles qui sont farouches,extrêmes dans leurs principes. Donc, de son propre aveu, elle se trouvera formée de sectes contradictoires, qui auront des principes opposés, qui pourront approuver et enseigner ce que d'autres trouveront répréhensible et insoutenable ; donc les principes des francs-maçons tendent à former un corps monstrueux, capable de tous les excès dans lesquels l'erreur et le fanatisme peuvent faire tomber l'homme faible et aveuglé par les préjugés et les fausses opinions ; et n'y eût-il dans les loges maçonnes que le mélange de luthériens et de protestants, de chrétiens et de déistes, de juifs et de mahométans, qui peuvent tous être reçus en loge, n'en serait-ce pas assez pour éloigner un bon catholique de s'y faire recevoir ? » — *Le voile levé pour les curieux*, p. 41.

Eckert, maçon protestant, a écrit ce qui suit : « L'histoire doit nier que la Franc-Maçonnerie ait rendu le peuple plus moral. Il est vrai ,

ajoute-t-il, qu'en 1770, époque de son introduction en Allemagne par l'Angleterre, le peuple avait moins de connaissance scientifique; mais, en revanche, il se distinguait par la probité et les bonnes mœurs ; il aimait son domicile, avait pitié du pauvre, était loyal, content de ce que la Providence lui avait donné en partage; en un mot, il vivait selon les commandements de Dieu, auquel il croyait et qu'il adorait saintement. Et aujourd'hui, il est plein d'une outrecuidante présomption, il a soif de jouissances interdites ; il est sans foi à Dieu, à ses saints commandements, à la récompense du bon et à la punition du méchant ; il regarde comme lui étant permis tout ce qui lui paraît avantageux, tout ce qui excite sa convoitise. »

On ne pouvait pas exprimer la vérité plus exactement, ni indiquer d'une façon plus claire la source du mal.

L'homme cherche toujours son propre bonheur, dans ses actes. S'il croit au ciel et à l'enfer, il agira de telle manière qu'il puisse éviter le feu éternel réservé aux pécheurs, et obtenir le bonheur éternel promis au chrétien obéissant à la loi de Dieu. Aidé de la grâce divine que la prière et la pratique des sacrements lui donnent, il s'efforcera de vaincre ses mauvais penchants et de pratiquer la vertu, préférant se priver ici-bas du plaisir défendu, plutôt que de s'exposer à des tourments sans fin. Mais s'il ne croit pas à une récompense au delà de la tombe, voulant absolument son bonheur, il le cherchera en ce monde, et pour lui,

l'objectif de la vie, ce sera la jouissance à tout prix. Ce sont donc les croyances qui règlent la morale, et il n'y a pas de morale indépendante des dogmes. Or, la Franc-Maçonnerie abolit tous les dogmes ; elle va jusqu'à l'athéisme, du moins chez les maçons qui ont adopté purement et simplement l'Illuminisme de Weishaupt. En France, jusqu'en 1877, le Grand-Orient avait gardé, comme nous l'avons dit, dans ses statuts, la croyance à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme. A cette époque, il a effacé ces deux croyances, pour se faire athée, tandis que l'Angleterre et l'Amérique se séparaient de lui, voulant conserver dans leurs rites l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Votre Maçonnerie est donc sans Dieu, sans foi, sans lois religieuses. Elle professe une morale civique, dont la sanction est dans l'amende, la prison ou une peine quelconque, sans aucun rapport avec la sanction éternelle. Lors donc qu'il n'est pas défendu par la loi humaine de faire un acte, tout immoral qu'il soit, si cet acte peut être avantageux à son auteur ou exciter sa convoitise, dit Eckert, il le fait sans scrupule et sans remords, car il ne croit ni à Dieu, ni à ses commandements, ni à ses récompenses, pas plus qu'à ses châtiments.

C'est pourquoi, nous pourrions appliquer au règne de la Franc-Maçonnerie parmi nous ce que Luther disait du règne de sa propre Réforme ; ce que l'abbé Lefranc écrivait sur les mœurs de la France, au moment de la Révolution dont il devait être victime ; ce qu'Eckert dit de l'Allemagne.

Qui ne sait le déluge de livres mauvais, de journaux orduriers, de gravures obscènes, dont nous sommes inondés, à l'époque actuelle ? Il a fallu inventer un mot dont la racine, qui signifie *prostitution*, exprime bien la chose : la *pornographie*, pour peindre d'un trait nos images et nos mœurs. A qui faut-il attribuer ce honteux désordre ? Nubius, chef de la Haute-Vente, a répondu : « Le meilleur poignard pour frapper l'Église catholique au cœur, c'est la corruption ». Son conseil a été entendu et suivi parmi nous. C'est donc à la Maçonnerie qu'est dû ce mouvement de décadence morale dans les diverses publications de notre époque, d'où elle passe dans les mœurs privées et publiques, par ce motif que la parole est une semence qui produit fatalement des fruits, selon sa nature bonne ou mauvaise. La Maçonnerie est donc contraire aux bonnes mœurs. Le mal qu'elle a fait, sous ce rapport, et beaucoup d'autres, est incalculable, insondable, profond comme l'abîme. Depuis trois siècles, elle égare l'humanité et la jette en pâture à toutes les débauches de l'esprit et du cœur ; c'est par elle surtout que la Réforme a produit ses fruits les plus mauvais. Et cela se comprend, nous tenons à redire cette vérité, principe de toute morale, c'est parce que Socin a quitté Jésus-Christ, sans qui l'homme est incapable de faire un seul acte de vertu surnaturelle. Luther et Calvin n'avaient point poussé jusque-là la négation. Si, un jour, l'histoire porte son flambeau dans les loges maçonniques, et qu'elle

prenne à tâche d'en scruter les principes et les actes, d'en peser l'influence sur la vie intellectuelle et morale des individus et des nations, ce sera pour elle et pour le monde une effroyable révélation. Elle dira que depuis le milieu du seizième siècle jusqu'à nos jours, le monde est corrompu, corps et âme, rendu païen par l'hérésie socinienne, qui n'est pas autre que la secte maçonnique. Il sera alors évident que les Papes seuls ont vu clair, quand ils condamnaient la Maçonnerie, mais que tous les autres ont été et sont demeurés aveugles. L'Eglise nous eût sauvés de ce fléau.

V. — *Le projet de la Maçonnerie est anti social.*

Le lecteur qui nous a suivi, a pu déjà apprendre à connaître les différents personnages qui ont joué un rôle important dans l'histoire maçonnique. Ils ont vu que Socin, père de la secte, s'était livré à l'étude de la théologie et qu'il a donné à son œuvre un caractère religieux, ou plutôt antireligieux. Il a vraiment été hérésiarque.

Cromwell, homme de guerre et de diplomatie, se livrant peu à l'étude de la théologie, n'eût pas empreint la Maçonnerie de ce caractère, s'il n'avait été endoctriné par les sociniens, venus de Pologne en Angleterre. Cromwell est le conspirateur ambitieux, tel que l'a peint Bossuet, le maçon de haute école, passant de la théorie à la pratique. Bossuet, en parlant de cet homme, évidemment ne connaissait pas l'œuvre commencée par lui en Angleterre, et dont Charles Ier avait

été la victime infortunée, sinon il eût élevé la voix, et jetant un regard sur les conséquences du socinianisme de Cromwell, il eût, en parlant de lui, averti les rois du sort que leur réservait la secte, dans l'avenir; Bossuet eût entrevu Louis XVI sur l'échafaud, aussi facilement que l'on a pu prédire depuis vingt ans l'assassinat des empereurs et des présidents de républiques opposés à la secte maçonnique.

Nous ne résistons pas au désir de placer ici, de nouveau, sous les yeux du lecteur, le portrait de Cromwell, d'autant plus qu'il est une preuve à l'appui de ce que nous voulons prouver, à savoir: que le projet de la Franc-Maçonnerie est anti-social:

« Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuants et audacieux, qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas quand il plaît à Dieu de s'en servir? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois. Car, comme il eut aperçu

que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude ; et leur subtil conducteur qui, en combattant,en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires, dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Eglise. Il voulait découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie ; combien elle est naturellement indocile et indépendante, combienelle est fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins,

rien n'en arrête le cours ; ou il enchaîne ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie ; c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît. Et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur. » Il l'appelle son serviteur quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. « Et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux » : tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple, quand Dieu commande. Mais écoutez la suite de cette prophétie : « Je veux que ces peuples lui obéissent et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne». Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées. Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi doit se réveiller le monde.»

Voilà Cromwell, qui fait, des diverses sectes, comme Socin, un *assemblage monstrueux ;* qui prend la multitude par l'appât de *la liberté de conscience,* de la liberté, tout court; qui cependant conduit ceux qui le suivent à *la servitude* et pour son *profit personnel,* car il n'y a que deux fins possibles : Dieu et soi. Or, le maçon n'agit jamais pour Dieu. Voilà Cromwell, un des pères de la Maçonnerie, auteur de ce que Bossuet a nommé plus tard *le Cromwélisme,* quand il reprochait à Jurieu, ministre protestant, d'avoir

prêché cette doctrine sanguinaire, avec l'hérésie de Socin.

Après Cromwell, comme organisateur de la secte, vient Weishaupt, car les philosophes français ont dogmatisé, Voltaire a blasphémé, Jean-Jacques Rousseau a inventé son *Contrat social ;* aucun d'eux n'a formé ni corps de doctrine, ni association. Il était réservé à Adam Weishaupt de résumer tout le passé maçonnique, selon le génie allemand ; de le compléter en lui donnant, comme âme, la doctrine de Spinosa, le Panthéisme, si fort en honneur à partir d'Averroës ; puis de former une société chargée de propager ce système, baptisé du nom d'*Illuminisme.*

Eh bien, cet illuminisme allemand, qui absorba la Maçonnerie pour en faire la Maçonnerie illuminée, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est antisocial, d'une façon souveraine.

Voici comment il se résume : « Il n'y a pas d'autre Dieu que la Nature, qui a produit l'homme ». — Comment ? Weishaupt ne le dit pas, cela était réservé à Darwin. — Quoi qu'il en soit, l'homme a reçu de la nature l'égalité et la liberté. L'institution de la propriété a détruit l'égalité, en faisant des riches et des pauvres ; et l'institution des gouvernements a détruit, à son tour, la liberté.

Or, la propriété et les gouvernements reposent sur les lois religieuses et civiles.

Donc, pour rendre à l'homme sa liberté et son égalité native, il faut détruire toute religion, tout gouvernement, n'avoir ni *Dieu,* ni *maître,* ni

magistrat, ni clergé, ni armée, ni gendarmes, ni aucune autorité, en attendant qu'on abolisse la propriété. *Religion*, *gouvernement*, *propriété*, ce sont, aux yeux du vrai maçon, *trois péchés originels* qu'il faut effacer, on sait comment.

Il est visible que, déjà, ils s'effacent parmi nous. La Religion commence à disparaître dans son personnel congréganiste et dans l'enseignement. Dieu a été chassé, et il le sera de plus en plus des écoles, lui qui est par excellence le lien social, puisqu'il est le père de la famille humaine et le centre naturel de toute société. Le Christ déjà avait été banni, lui l'auteur divin de la société chrétienne. On ne sait pas pourquoi l'on garde les ministres de Dieu et du Christ, puisque leurs maitres ont reçu leur congé. Evidemment, on attend, pour ne pas ameuter le peuple. Le tour du clergé viendra, et le reste suivra, jusqu'à extinction du christianisme : voilà le projet et l'espoir des maçons. On se demande, aujourd'hui, ce que peuvent avoir à faire encore parmi nous les commandements de Dieu et de l'Eglise, Dieu et Jésus-Christ ayant été supprimés ?

Les commandements de Dieu ordonnent de respecter l'autorité légitime, ainsi que la propriété : or, la Maçonnerie ne veut plus ni autorité, ni propriété, ni dépendance. Arrière donc tout cela ! Vive la Commune ! Elle a fait son apparition en 1848, avec les *partageux*, élèves pratiques des Proudhon et autres socialistes ; elle s'est essayée en 1871, à Paris ; maintenant elle frappe à la porte

du capital et des patrons : il n'y a que les sourds qui ne l'entendent pas.

Pour les communards, les magistrats sont gênants, les gendarmes aussi. Patience ! Avant d'abattre un arbre, on en découvre les racines, que l'on coupe une à une, et bientôt l'arbre s'incline et tombe. Clergé, magistrature, armée, tel sera votre sort, espère la secte.

Nos lecteurs nous demandent raison de nos paroles.

Nous leur répondrons que Weishaupt a bien résumé son plan, comme nous l'avons rapporté, et si on veut le développement de ce même plan par son auteur, le voici : « Tout ce que nous vous disions contre les despotes, les tyrans, n'était que pour vous amener à ce que nous avons à vous dire du peuple lui-même, de ses lois et de sa tyrannie. *Ces gouvernements démocratiques ne sont pas plus dans la nature que les autres gouvernements* ».

« Si vous nous demandez comment les hommes vivront désormais sans lois et sans magistratures, sans autorités constituées, réunis dans leurs villes, la réponse est aisée. Laissez là vos villes et vos villages et brûlez vos maisons. Sous la vie patriarcale, les hommes bâtissaient-ils des villes, des maisons, des villages ? Ils étaient *égaux et libres ;* la terre était à eux ; elle était également à tous, et ils vivaient également partout. Leur patrie était le monde, et non pas l'Angleterre ou l'Espagne, l'Allemagne ou la France. C'était toute la terre, et non pas un royaume ou une républi-

que dans un coin de la terre. Soyez égaux et libres, et vous serez cosmopolites ou citoyens du monde. Sachez apprécier l'égalité, la liberté, et vous ne craindrez pas de voir brûler Rome, Vienne, Paris, Londres, Constantinople, et ces villes quelconques, ces bourgs et ces villages, que vous appelez votre patrie. — Frère et ami, tel est le grand secret que nous réservions pour ces mystères. » — 9e partie du Code illuminé, classe des grands mystères : Le mage et l'homme-roi. — Ecrits originaux de Weishaupt.

Barruel, dans ses *Mémoires du Jacobinisme*, s'écriait à ce propos : « Il n'est plus temps de dire simplement : ce sont là des chimères de sophistes, il faut dire aujourd'hui : ce sont là les complots qui se trament contre vos propriétés; les complots qui déjà vous expliquent tant de spoliations révolutionnaires : celle de l'Eglise, celle de la noblesse, celle de nos marchands, celle de tous les riches propriétaires. — Je le veux, ce sont des chimères; mais ce sont les chimères de Weishaupt... Ce que Jean-Jacques a dit à ses sophistes, le nouveau Spartacus le dit à ses légions illuminées : *Les fruits sont à tous, la terre n'est à personne.* Quand la propriété a commencé, l'*égalité, la liberté a disparu ;* et c'est au nom de cette égalité, de cette liberté qu'il conspire, qu'il invite ses conjurés à rendre aux hommes la vie patriarcale ! »

Faisons remarquer en passant ce que signifient ces mots, mis à la porte ou au frontispice de nos édifices publics : *Liberté, Egalité, Fraternité.*

Liberté veut dire : *détruisez toute autorité ;*

Egalité signifie : *détruisez la propriété ;*

Fraternité : *soyez nomades comme les patriarches.*

Proudhon a résumé tout cela et montré le but, en disant : « Il faut que l'homme soit souverain dans sa cabane, indépendant de Dieu et des hommes ».

Et la famille, que devient-elle dans ce système immoral ? « Le premier âge du genre humain, dit Weishaupt, est celui de la nature sauvage et grossière. La famille est la seule société ; la faim, la soif, faciles à contenter, un abri contre l'injure des saisons, une femme, et après la fatigue, le repos, sont les seuls besoins de cette période. En cet état, l'homme jouissait des deux biens les plus estimables : l'égalité et la liberté. Il en jouissait dans toute leur plénitude ; il en aurait joui pour toujours, s'il avait voulu suivre la route que lui indiquait la nature. Dans ce premier état, les commodités de la vie lui manquaient, il n'en était pas plus malheureux ; ne les connaissant pas, il n'en sentait pas la privation. La santé faisait son état ordinaire ; la douleur physique était la seule cause de mécontentement qu'il éprouvât. Heureux mortels, qui n'étaient pas encore assez éclairés pour perdre le repos de leur âme, pour sentir ces grands mobiles de nos misères, cet amour du pouvoir et des distinctions, le penchant aux sensualités, le désir des signes représentatifs de tout bien, *ces véritables péchés originels* avec toutes

leurs suites, l'envie, l'avarice, l'intempérance, la maladie et tous les supplices de l'imagination. »

Telle est la famille primitive, idéal de la famille pour Weishaupt. Le divorce commencera à nous y ramener, en brisant les liens des époux et ceux qui unissent les enfants aux parents. « *L'autorité du père cesse avec le besoin des enfants* », disait Jean-Jacques, et Weishaupt : « La puissance paternelle cesse avec la faiblesse de l'enfant ; le père offenserait ses enfants, s'il réclamait encore quelque droit sur eux, après cette époque ».

En prévision des objections que ces idées absurdes pouvaient soulever, Weishaupt avait adopté une tactique. Il disait à ses frères *insinuants* ou *enrôleurs :* « Les principes, toujours les principes, jamais les conséquences ». C'est-à-dire, pressez et insistez sur l'*égalité* et la *liberté ;* ne vous laissez jamais effrayer, ni arrêter par les conséquences, quelque désastreuses qu'elles soient.

L'athée Condorcet, disciple de Weishaupt, s'écriait en conséquence : « Périsse l'univers, que le principe reste ! »

Depuis quelque temps, nos révolutionnaires maçons ont abandonné la méthode française, c'est-à-dire la violence, dans l'application de leur système à l'Eglise catholique. Ils ont préféré adopter la marche indiquée plus haut par Ricciardi, laquelle peut se résumer ainsi qu'il suit : *Plus de martyrs, plus de sang : des concessions et du ridicule.*

C'est par ignorance de cette tactique, que des

personnes, d'ailleurs bien intentionnées, s'imaginent que la secte s'arrêtera dans sa marche contre le Christ et l'Église. Non, rien ne l'arrêtera, si ce n'est le fond de l'abîme où elle court, où elle se jettera avec les peuples assez aveugles pour se ranger sous sa bannière et suivre ses cruelles maximes de destruction.

La destruction ! voilà le mot qui peint bien la Franc-Maçonnerie. De même que la prétendue Réforme protestante, mère de la secte socinienne, n'a jamais su que protester contre les dogmes catholiques, en les niant les uns après les autres, ainsi la Maçonnerie, au point de vue social, ne sait que détruire les institutions chrétiennes : ni le protestantisme, ni la Maçonnerie n'ont rien produit qui ait un avenir quelconque, par ce motif que seule la charité chrétienne est féconde, tandis que la haine est stérile ; or, l'hérésie a toujours été et sera toujours marquée au front du signe de la haine ; toujours son cœur en sera rempli.

Le dernier mot de la Maçonnerie sociale, c'est le Nihilisme , c'est-à-dire la destruction dans toute sa plénitude. « L'humanité, dit le Nihilisme, n'aura d'intelligence que le jour où tous ses membres réunis s'égorgeront jusqu'au dernier. Alors l'être humain, roi de la création, n'existerait plus, et Satan pourrait insulter au vrai Dieu ; Satan, dit Notre-Seigneur, qui fut homicide dès le commencement : *Homicida erat ab initio.* »

Tertullien appelait Satan le singe de Dieu : *Simius Dei.* Voudrait-il, par hasard, se servir du

Nihilisme pour devancer la fin du monde ? Il y aurait à le croire, à voir les mille formes et les moyens étranges, immoraux, contre nature, employés par les nihilistes pour détruire l'homme.

Nous laissons à d'autres le soin de développer ces considérations. Ici, encore, les ravages exercés dans les sociétés par la secte maçonnique sont tellement profonds et multipliés, qu'il n'est pas possible de les décrire sans y consacrer des volumes entiers. Ce labeur attristant a déjà été commencé ; espérons qu'il sera continué. On y verra une preuve de la vérité chrétienne, *per absurdum*... par l'absurde, découlant et débordant du socinianisme maçonnique.

## VI. — *La Franc-Maçonnerie est anti-française.*

Elle est anti française, parce qu'elle est anti-chrétienne et anti catholique.

En effet, ce qui a fait, dans le passé, la grandeur et la gloire de la France, c'est son attachement à Jésus-Christ et à son Eglise.

La nation française, des écrivains et des orateurs illustres l'ont dit admirablement, a été appelée à défendre le Christianisme. Cette vocation s'est révélée lorsque Clovis, entendant le récit des souffrances et de la mort de notre divin Sauveur, s'est écrié : « Ah ! si j'avais été là avec mes Francs » ! Aussi la France a été baptisé par le Saint-Siège et nommée : *La nation*

*très chrétienne*. Ce titre, qui a été à ses propres yeux, et aux yeux des autres peuples, plein de gloire et digne d'envie, serait-il devenu pour notre pays une flétrissure ?

La France a noblement servi la cause du Christ et de son Eglise, à travers les siècles. Les noms de nos rois très chrétiens l'attestent, et malgré les ombres qui voilent l'histoire de la royauté française, on a pu graver sur leur bannière ces mots : *Le Christ aime les Francs*... et le Christ, aimé des Francs, a fait d'eux un grand peuple.

De leur côté, les Pontifes de Rome, sans excepter Pie IX et Léon XIII, ont toujours pris plaisir à reconnaître que la France avait bien mérité de l'Église par son dévouement à la grande cause chrétienne.

Notre nation, amie du Saint-Siège et de son indépendance spirituelle et temporelle, a contribué singulièrement aussi à répandre la vérité catholique dans le monde, par ses missionnaires d'abord, puis par ses conquêtes. Car autrefois nous savions coloniser, par ce motif qu'étant franchement catholiques, nous savions donner Dieu et la vérité aux peuples conquis; et ces peuples nous aimaient. Le Canada et l'île Maurice, entre autres, sont demeurés français de cœur et catholiques, malgré les efforts que l'on a faits pour éteindre en eux la foi et l'amour de la mère-patrie.

Il est impossible de parcourir le monde sans rencontrer des souvenirs glorieux pour la nation très chrétienne et sans se convaincre qu'elle a reçu

la noble mission de défendre le Christ. Cette mission, elle l'a toujours remplie, quand elle a eu des chefs dignes d'elle. Naguère encore, elle ne craignait pas de porter ses armes jusque dans l'extrême Orient pour y protéger ses missionnaires ; en Europe, elle replaçait Pie IX sur son trône impérissable ; en Orient, elle se fait un honneur d'exercer sur les catholiques son protectorat séculaire ; enfin en Tunisie, elle fait appel au catholicisme pour asseoir son influence.

Faut-il que, désormais, la France répudie ce passé, au lieu de s'en glorifier?

Si donc elle a le droit d'en être fière, pourquoi la Maçonnerie travaille-t-elle à la déchristianiser? Si la secte maçonnique réalisait ses plans, bien vite nous aurions cessé d'être catholiques ; partant, la source de notre grandeur serait tarie. C'est pourquoi nous disons que la Franc-Maçonnerie est anti française.

Quelle serait, d'après elle, notre mission, à l'avenir ?

Evidemment, ce serait de propager dans le monde l'athéisme et les mœurs païennes. La Franc-Maçonnerie, au siècle dernier, a détruit la hiérarchie catholique et renversé les autels et les églises du vrai Dieu, pour y introniser le rationalisme, comme nous l'avons dit : son but est toujours le même, nous l'avons encore prouvé. Eh bien, une pareille mission est impie. Si notre malheureuse patrie venait à s'en charger, bientôt

on pourrait dire que la France, tombée dans la boue et le sang, aurait vécu.

La Franc-Maçonnerie est encore antifrançaise parce qu'elle travaille à priver les enfants du peuple de l'éducation catholique.

Plus d'une fois, nous avons offert à nos lecteurs cette considération, qu'il est utile de rappeler ici en quelques mots.

Nous disons donc que l'enfant du peuple, grâce aux instituteurs catholiques qu'il rencontrait jusqu'à présent, soit congréganistes, soit laïques dévoués, recevait une éducation qui ne le cédait pas à celle des enfants de la classe riche. Dès l'âge de sept ans, l'enfant du peuple apprenait le catéchisme, qui est un admirable résumé de la religion; le prêtre l'appelait pour l'instruire et le confesser, c'est-à-dire pour lui montrer le bien à faire et le mal à éviter; peu à peu l'enfant se réformait, et afin de mériter le bonheur de faire sa première communion, il travaillait à se corriger de ses défauts. Qui ne sait combien ces quatre ou cinq années employées à cette formation spirituelle avaient, sur la plupart des jeunes gens et des jeunes filles, une profonde influence? On a dit qu' « à dix ans l'homme est formé ». Grâce à la religion, l'enfant du peuple avait reçu le bienfait d'une bonne formation, que les leçons du prêtre continuaient jusqu'à l'âge de quatorze et quinze ans. De sorte que, parvenu à cette époque de son existence, cet enfant était préparé à toutes les carrières, parce qu'il avait été bien élevé.

En effet, si l'on cherche d'où viennent une foule de personnes, occupant maintenant des positions élevées dans le clergé, dans la magistrature, dans l'armée de terre et de mer, dans les divers emplois de l'administration civile, du commerce, de l'industrie, on se convaincra que ces personnes sortent en majeure partie des rangs du peuple. Que de célébrités dans la science ou dans les arts doivent leur position à un prêtre qui les a distinguées, aidées et poussées dans leur carrière! Le séminaire leur a été ouvert, et de là ils se sont élancés dans leur voie.

En France, un jeune homme, une jeune fille, élevés comme nous venons de le dire, sont donc aptes à suivre leur vocation, quelle qu'elle soit, par ce motif que le sentiment religieux, a été développé chez eux, et le sentiment religieux base de toute vraie éducation, de toute formation sérieuse, quand il existe dans une âme, lui permet de s'élever à tout, pourvu que l'instruction vienne compléter ce premier travail.

Nous sommes persuadé que cette observation frappera tout esprit droit qui voudra l'approfondir, et qu'on verra, dans cette éducation donnée parmi nous à l'enfant du peuple surtout par les congrégations religieuses enseignantes, une source de grandeur pour notre nation, et, par contre, une cause certaine de décadence pour elle, dans les écoles sans Dieu. Jusqu'ici les sectaires avaient épargné la femme dans leur œuvre de destruction, et généralement la jeune fille, en France, était éle-

vé chrétiennement. De sorte que la mère de famille, au foyer domestique, l'institutrice laïque, dans son école, les religieuses, dans leurs couvents, veillaient à imprimer au cœur de la femme le sentiment délicat de la pudeur, sa vraie couronne et le plus grand bien de son sexe; ajoutons : vraie gloire de la France et son dernier espoir.

La Maçonnerie antichrétienne et antisociale s'acharne aujourd'hui contre la femme française : jeune fille, épouse, mère et religieuse enseignante. Et ils se disent *patriotes !* Non; ce ne sont que des traîtres à la patrie.

### VII. — *Enfin, le projet de la Franc-Maçonnerie est antihumanitaire et insensé.*

*Antihumanitaire.* Nul ne peut nier que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'ait relevé le pauvre, encouragé le malheureux, rendu la souffrance supportable, noble et méritoire. Il s'est identifié avec l'humanité souffrante, en disant : « Le pauvre, c'est moi ; l'orphelin, c'est moi ; le prisonnier, c'est moi ; le lépreux, c'est moi ; tout ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi que vous le faites ». Dès lors, le pauvre et la pauvreté, qui ne sont pas naturellement aimables, ont été aimés surnaturellement, c'est-à-dire pour l'amour de Jésus-Christ.

Il s'est fait alors dans l'humanité une révolution qui a été toute au profit de ce qui portait au front le cachet de la faiblesse. A la vue du Christ lavant les pieds à ses disciples, les grands ont appris que

qui veut être le premier doit se faire le dernier; en face du Christ pauvre, les riches se sont dépouillés de leur avarice; à l'aspect de Jésus ouvrier, les artisans ont senti que le travail des mains ne déshonore pas; en voyant le Sauveur attentif à guérir les malades, les âmes généreuses ont tout quitté pour se dévouer au soin de leurs frères souffrants et au soulagement de leurs douleurs.

Ici, il ne s'agit pas d'appréciations, mais de faits historiques. L'histoire de l'Eglise catholique est là sous les yeux des incrédules comme sous les nôtres; ils n'ont qu'à l'ouvrir pour se convaincre que la doctrine de Jésus-Christ a été pour l'humanité une source de biens en tous genres, et surtout pour les malheureux. S'ils ne veulent pas l'histoire de l'Eglise racontée par elle-même, qu'ils s'adressent à d'autres, à ses ennemis, s'ils le préfèrent, et ils se convaincront que l'Homme-Dieu s'est montré, parce qu'il l'est réellement, le père de l'humanité souffrante.

D'ailleurs, il suffit d'avoir des yeux pour voir cette vérité. Quand le voyageur traverse les rues des villes qui ne sont pas encore athées dans leur administration, il peut lire, sur certaines demeures, ces mots qu'y avaient gravés nos pères: *Hôtel-Dieu*. C'est là que le malheureux est accueilli, dans cette maison que Dieu a fondée par la parole efficace de son Fils. Le monde est couvert de pareils établissements, les uns modestes, les autres somptueux, vrais palais élevés au Christ pauvre,

dans la personne de ses enfants, qu'il appelle divinement *ses membres*.

Des milliers d'ouvrages ont été composés pour raconter ces bienfaits, et dire comment l'Eglise s'est toujours montrée attentive envers ceux qui souffrent ; il en faudrait des milliers encore pour retracer les dévouement de notre époque en faveur de la classe du peuple, aussi bien que pour les riches, souvent heureux des soins de nos religieuses, à l'heure de la souffrance ; oui, pour nous servir de l'expression de l'Evangile, on remplirait le monde avec les livres qu'il faudrait composer pour raconter tous les bienfaits de Jésus-Christ et de son Église, depuis dix-neuf siècles.

Et, à l'heure présente, la Franc-Maçonnerie piétine sur l'histoire pour en effacer les souvenirs; elle essaie de faire la nuit sur le passé catholique, elle se prépare à de nouvelles confiscations et elle y prélude en chassant de nos hôpitaux les filles de la charité, et les religieux de leurs propres demeures, asiles des malheureux, aussi bien que de la science et de la vertu.

Nous serions infini sur ce chapitre, si nous voulions le développer : le lecteur l'achèvera lui-même.

*Insensé*. Oui, le projet de la Franc-Maçonnerie est insensé, par ce motif bien évident qu'il ravit à l'humanité tous les biens du christianisme, sans rien mettre à la place.

La Franc-Maçonnerie, considérée comme héré-

sie socinienne, se présente à nous sous le double aspect de la *négation* et de la *destruction.*

Fille du protestantisme, dont elle peut dire : je suis l'enfant terrible et le plus illustre, elle nie l'autorité infaillible de l'Eglise et le dogme fondamental du christianisme : la divinité de Jésus-Christ ; en outre, ayant embrassé le panthéisme, avec Spinosa et les Averroïstes, qui l'ont portée entre leurs bras, elle détruit radicalement, non seulement la Révélation chrétienne, mais aussi la Révélation primitive, dont les peuples anciens, quoique païens, avaient cependant conservé quelques lueurs, qui mettaient sur leurs lèvres ce cri : *Mon Dieu !* Cri d'une âme naturellement chrétienne, disait Tertullien. Or, les francs-maçons n'en veulent plus de ce cri : ils bannissent Dieu de partout, pour prêter l'oreille à Satan qui leur dit : *Dii estis...* C'est vous-mêmes qui êtes des dieux... N'est-ce pas insensé ?

S'ils veulent se convaincre de leur folie, qu'ils aillent donc vivre quelques années chez un peuple mahométan, aussi éloigné que possible du rayonnement de la civilisation chrétienne. Là, ils apprendront à connaître le malheur d'une nation qui n'a pas entendu cette parole de Jésus-Christ : « Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres. *Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem.* Ils se convaincront, dans leur commerce quotidien avec cette société mahométane, comme nous nous en sommes convaincu à Zanzibar et ailleurs, que le

dévouement gratuit, inspiré par le Christ et par lui seulement, y est inconnu, absolument, ainsi que les vertus délicates qui sont la base de notre civilisation. En voyant la femme, ou plutôt les femmes parquées dans leur sérail, ils seront obligés de confesser que le fondateur du christianisme a relevé l'humanité tout entière, en refaisant la famille, où la femme est redevenue, grâce à lui, la compagne honorée de l'homme et la vraie mère de ses enfants.

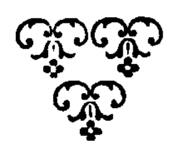
Qu'ils aillent,s'ils le préfèrent, chez les peuplades sauvages du continent africain. Là, ils sauront bien vite par leur propre expérience, s'ils y fondent quelque établissement, que *la terre est à tout le monde et ses fruits à personne*, selon la maxime des socialistes; car ils seront pillés et volés, au moment de recueillir les fruits de leurs travaux.

Voilà ce qu'est une société, quelle qu'elle soit, quand elle n'a pas le bonheur d'avoir entendu les apôtres de Jésus-Christ.

Il y aurait cependant quelque chose de pire encore : ce serait un peuple tout composé de panthéistes, ou de francs-maçons. Chez ce peuple, s'il s'en tenait au panthéisme, il n'y aurait plus un seul principe pouvant grouper et unir ses membres. Là se réaliserait la parole de Machiavel, qui a dit : « La nature créa les hommes avec la faculté de désirer tout et l'impuissance de tout obtenir, si bien qu'en portant leurs désirs sur les même objets, ils se trouvent condamnés à se détester les uns les autres. Pour s'arracher à cette

guerre de tous contre tous, tout est permis, et on peut violer tous les droits et tous les devoirs ». Encore une fois, n'est-ce pas insensé ?

Nous laissons au lecteur le soin d'en juger, et nous nous hâtons de terminer cette étude par quelques conclusions.





## CONCLUSIONS.

Pour conclure, nous dirons — nos craintes — nos espérances — nos résolutions.

### I. — *Nos craintes.*

Vous ne réussirez pas dans votre projet d'écraser l'Infâme, écrivait à Voltaire Frédéric II, roi de Prusse, tant que vous ne pourrez pas disposer du pouvoir. — C'est pourquoi nous craignons, non pour l'Eglise universelle qui est immortelle, mais pour les Eglises particulières qui ne le sont pas, de voir la Franc-Maçonnerie arriver à s'emparer du pouvoir gouvernemental, chez les diverses nations ; car, alors, ses adeptes, hissés par elle aux premières charges de l'Etat, subiraient ses ordres, en vue de détruire le christianisme, là où elle dominerait.

En ce qui concerne la France, dans cette hypothèse, nous serions condamnés à subir la même persécution que nos pères en 1793, persécution que nous avons décrite plus haut, dans tous ses principaux détails et ses horreurs sacrilèges.

Une autre crainte, c'est que la classe appelée *dirigeante* continue à ne pas voir que la Franc-Maçonnerie dirige elle-même mille rouages cachés dont la religion, l'autorité gouvernementale, la magistrature, l'armée, le commerce, l'industrie,

le pays tout entier, dans ses divers intérêts, souffrent profondément. Il est impossible aujourd'hui de dire et de croire, raisonnablement, que la Maçonnerie est simplement une société inoffensive, ne s'occupant ni de religion, ni de politique, mais seulement de ses membres, au point de vue philanthropique. Si donc il y a lieu de la combattre, ou du moins de se défendre contre elle, il est nécessaire de savoir que vraiment elle est hostile au christianisme, et qu'en résumé elle veut sa destruction complète, par tous les moyens dont elle dispose, moyens nombreux que l'on connaît et qu'il n'est pas besoin d'énumérer ici.

Nous craignons aussi qu'un certain nombre de personnes, invitées par les Frères maçons désignés sous le nom de *Frères Enrôleurs*, n'acceptent de s'affilier à la Maçonnerie, sans la connaître, ainsi que cela s'est fait bien souvent. Nous en pourrions donner des preuves nombreuses. C'est pourquoi il faut prendre des mesures qui fassent éviter ce danger, surtout aux jeunes gens, sans expérience des hommes ni des choses.

Enfin, nous craignons que les francs-maçons eux-mêmes ne continuent à marcher dans leur voie, en se trompant mutuellement : les riches en se servant des ouvriers, et les ouvriers en se laissant égarer par leurs guides. Car il y a deux classes chez les francs-maçons : les lettrés et les illettrés ; parmi ceux-ci j'ai nommé, en général, les ouvriers.

Or, les lettrés, qui sont pour la plupart des pro-

priétaires, forment ce que nous appellerions volontiers un courant, qui va battre contre les murs de l'Eglise, pour la renverser. Dans ce but, les maçons lettrés se servent et comptent se servir encore, à l'avenir, des ouvriers, pour les aider dans leur œuvre de destruction religieuse.

Les ouvriers, de leur côté, forment un autre courant qui va frapper, avec non moins de violence, contre la propriété et le coffre-fort. Messieurs les lettrés se trompent, s'ils croient qu'après avoir détruit l'Eglise, la magistrature et l'armée, remparts de la propriété, ils parviendront à refouler le flot populaire. Malgré toutes leurs avances et toutes leurs concessions, ils seront enveloppés et entraînés à l'abîme par le torrent.

De sorte que les riches maçons auront préparé follement leur propre ruine, et les ouvriers auront tué la poule aux œufs d'or, c'est-à-dire la propriété et le capital, sans lesquels le commerce et l'industrie ne peuvent que végéter et périr. Vainement les socialistes comptent sur la République, ou plutôt sur la Commune européenne, projet irréalisable. Se réalisât-il, un jour, le lendemain il serait dissipé par les appétits insatiables de chacun.

Qui que vous soyez, francs-maçons lettrés ou illettrés, n'oubliez pas qu'il y a, malgré vous, en ce monde, une loi providentielle qu'on nomme *la loi du talion*, et que vous serez traités comme vous aurez traité vous-même Dieu, qui est un père, et l'Eglise catholique, qui est une mère. Si la Franc-Maçonnerie va frapper jusqu'au bout du monde

le maçon qui l'a trahie, souvenez-vous-en bien, Dieu aussi est puissant, et sa justice infinie exige que toute faute, si légère soit-elle, reçoive son châtiment. Vous n'y échapperez pas.

## II. — *Nos Espérances.*

La parole des Souverains Pontifes, gardiens fidèles de la vérité, sera écoutée à l'avenir, espérons-nous, mieux que par le passé. L'expérience, c'est-à-dire les malheurs dont la secte est l'auteur, et nous les victimes, commence à nous montrer que les Papes ont toujours eu raison en condamnant et en excommuniant les francs-maçons.

Nous espérons que les pères de famille, ainsi que les mères et les tuteurs, et autres personnes chargées de guider les enfants, comprendront la nécessité de l'instruction chrétienne pour élever la jeunesse, et à tout prix exigeront qu'elle leur soit donnée. En cela, ils feront acte de chrétiens et de vrais patriotes, parce que des jeunes gens élevés sans principes religieux, au gré de la Maçonnerie, ne seraient bons qu'à former dans dix ans une armée d'athées, propre à bouleverser le monde et digne de marcher, un jour, sous l'étendard de l'antechrist.

Nous espérons que tous les hommes sachant manier la parole ou la plume se persuaderont de plus en plus que la parole est une semence qui produit fatalement selon sa nature, et qu'ils etteront la bonne parole partout sur leur pas-

sage, en s'inspirant des œuvres de saint Thomas d'Aquin, si bien adaptées aux besoins de notre époque, et si judicieusement recommandées par le Pontife Léon XIII. Nous espérons aussi que les personnes zélées, capables de remédier par elles-mêmes, chez les grands et les petits, au manque d'instruction religieuse, aimeront à devenir apôtres de Jésus-Christ par tous les moyens que la charité leur suggérera.

— Nous espérons que les âmes droites et les cœurs vaillants se déprendront de la Franc-Maçonnerie en étudiant sa doctrine. Car alors il leur sera facile de voir que Fauste Socin, son auteur, a lâché la bride à la volupté, comme Mahomet; à l'orgueil de la raison, comme Luther; au désordre social, comme tous les pires conspirateurs, qui furent ses fils.

Nous espérons, enfin, que Dieu écoutera les prières de ses enfants, et qu'après avoir permis à la Maçonnerie, surtout depuis la mort de Grégoire XVI, arrivée en 1846, de travailler à s'unifier et d'abuser de la liberté humaine pour combattre l'Eglise catholique, voudra bien aussi permettre une nouvelle effusion de son Esprit sur la terre, pour en renouveler la face, et procurer à Jésus-Christ un triomphe, qui réponde aux longues années de souffrance traversées par Pie IX et Léon XIII. Fasse le Ciel que les éléments d'unité matérielle, intellectuelle et morale, amassés depuis cinquante ans dans le monde, par la science, la fortune et l'activité humaine, par la foi et l'in-

crédulité elle-même, servent bientôt à établir parmi les hommes l'unité de croyance, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, et son Eglise infaillible.

### III. — *Nos Résolutions.*

Pie IX disait : Ayez un cœur de mère pour les égarés et frappez ferme sur l'erreur. — Nous prenons la résolution d'obéir à ce conseil, soit envers les francs-maçons, soit envers leur doctrine. Nous invitons nos frères à écouter aussi les paroles du saint Pontife.

Nous les invitons en outre, puisque l'avenir de l'Église de France et de la France elle-même dépend de l'enseignement, à tourner de ce côté toute leur attention, tout leur dévouement, toutes leurs ressources.

Nous leur demandons de réfléchir et de regarder attentivement au dedans d'eux-mêmes et au dehors, afin de voir jusqu'à quel point les maximes païennes y ont prévalu sur les maximes chrétiennes, le rationalisme maçonnique sur l'autorité de l'Eglise, l'indépendance socinienne sur l'obéissance chrétienne, les mœurs voluptueuses de l'erreur sur la mortification pratiquée et commandée par Jésus-Christ ; en un mot, le paganisme sur le christianisme.

Nous les prions de croire fermement que la Franc-Maçonnerie veut détruire tout christianisme, toute révélation religieuse, au profit du rationalisme et du panthéisme, et que si, par cal-

cul, elle démolit l'édifice de la foi pièce par pièce, rien ne l'arrêtera dans son œuvre satanique. En conséquence, il faut comprendre que les concessions doivent être refusées, si on le peut. Et que ne pourrait la majorité d'un peuple, si elle savait vouloir, contre une hérésie servie par une minorité, qui n'a que des appétits, et pas de convictions, ni d'idéal ? Malheur à nous si nos églises sont un jour remplacées par les écoles, que l'on bâtit pour être dignes de devenir *les temples de la science !*

On disait un jour à un prince exilé : Vos amis vous attendent dans la patrie : que doivent-ils faire pour vous frayer la route ? — *Qu'ils se sanctifient,* répondit l'exilé.

Notre prince à nous chrétiens, c'est Jésus-Christ, exilé de nos lois, de nos écoles, de nos familles, de beaucoup d'âmes qui lui appartiennent par le baptême. A ceux qui l'adorent en disant : *Adveniat regnum tuum !* nous répondons aussi : *Sanctifiez-vous.*

Oui, sanctifions-nous en redevenant chrétiens et en cessant d'être païens. Alors ce divin Maître daignera se servir encore de la France pour accomplir dans le monde ses desseins de miséricordieuse charité.

Sanctifions-nous en nous soumettant sans restriction au magistère infaillible de l'Eglise, pour nous guérir du libéralisme ou rationalisme ma-

çonnique qui a tout envahi, et Dieu nous conservera le don précieux de la foi.

Hâtons-nous de nous sanctifier pour que le Seigneur mette fin à la persécution religieuse dont nous souffrons, et qu'il convertisse nos frères égarés eux-mêmes qui, en haine de Jésus-Christ, veulent tenir, cette année, un congrès maçonnique à Rome, en face de son vicaire ; et un autre, l'an prochain, à Jérusalem, en face du Calvaire, où l'Agneau divin a été immolé pour notre salut, sous les yeux de sa Mère, devenue la nôtre... *Que le règne de Jésus-Christ arrive*, plus éclatant que jamais !





# TABLE

## ANALYSE DU DISCOURS.



## Ire PARTIE.

## IIe PARTIE.



## CONCLUSIONS.



POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN.